

# L'APOTRE



(Dessin d'après une peinture de Greuse)

LA PETITE TRICOTEUSE

MAGAZINE CATHOLIQUE

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## SOMMAIRE

JUILLET 1930

PAGE	TEXTE	
481 —	L'attitude américaine.....	THOMAS POULIN.
483 —	Histoire d'un page.....	CATHERINE D'ERVE ( <i>Le Pèlerin</i> )
489 —	La miséricorde de Dieu.....	MGT DUPANLOUP.
491 —	Il faut tuer Stamboul.....	ANDRÉ DE BRÉVILLE ( <i>L'Etoile Noëliste</i> ).
494 —	De Stockholm à Compostelle et retour.....	G. DE CHAMPIGNY.
496 —	Le péché de Mlle Félicité.....	PIERRE LADOUÉ.
499 —	Violette.....	JEAN BARANCY.
501 —	Deux avares et leur fromage.....	PIERRE ROSE ( <i>Foyer-Revue</i> ).
502 —	A bientôt, au ciel!.....	
503 —	Éphémérides canadiennes.....	
505 —	Pleurésie.....	DR PIERVAL ( <i>La Maison</i> ).
506 —	Admirable instinct d'un animal.....	
507 —	Il était un petit navire.....	JEANNE LE FRANC.
507 —	Boîte aux lettres.....	JEANNE LE FRANC.
508 —	Confession ( <i>poésie</i> ).....	LOUIS VEUILLOT.
508 —	Le boursier.....	FRAGILE.
512 —	Pour s'amuser.....	
512 —	Les livres.....	
513 —	Les antécédents d'une fable.....	
514 —	Les Croisés ( <i>feuilleton</i> ).....	A. DEVOILLE.

### ILLUSTRATIONS

482 —	Orme séculaire sur la route de Barrie, Ont.....
488 —	En Yougoslavie. Paysans égrenant des épis de maïs.....
493 —	L'endroit où furent martyrisés quelques pères Jésuites canonisés le 29 juin dernier.....
498 —	Le vieux métier à tisser. Vue de la pièce "montée".....
504 —	Feu M. Paul Dufaut.....
506 —	Église érigée à Fort Ste-Marie, en souvenir des Saints Martyrs canadiens.....
511 —	Le canyon Johnston dans le parc national Banff.....

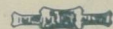
*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, JUILLET 1930

N° 11

## L'attitude américaine



Le plus grand événement de ces derniers temps est l'adoption par le Congrès américain, et la signature par le président, du nouveau tarif des États-Unis. Cet événement a fortement surpris le monde entier.

On savait bien, qu'au cours de la dernière campagne présidentielle, M. Hoover, en mal de promesses électorales et voulant défaire son adversaire, M. Smith, homme d'une grande popularité, avait annoncé que s'il venait au pouvoir il ferait en sorte de protéger au moyen du tarif l'industrie et l'agriculture. Cependant, on croyait un peu partout que ce n'était là que bluff électoral, et on ne pouvait se faire à l'idée que les Américains voudraient s'isoler des autres pays au point de vue économique.

Une session extraordinaire du Congrès fut convoquée. Elle dura des mois, mais ne réussit point à mettre sur pied ce fameux tarif annoncé. A la session régulière actuellement en cours on a enfin réussi à présenter au Président une loi à signer.

Le président Hoover, qui est un homme très intelligent et fort renseigné, a bien dû voir qu'en signant la nouvelle loi il signait sa mort politique et celle de son parti, mais il s'est aussi sans doute rappelé ses promesses et a compris que s'il ne signait pas, il passerait pour un farceur et serait peut-être plus embarrassé encore.

Il a préféré être logique avec ses discours que de se plier aux règles de la sagesse.

\*

\* \*

Aussi, le nouveau tarif a-t-il provoqué, non seulement quand on a annoncé qu'on le proposerait, mais surtout lorsqu'on l'a adopté une tempête

de protestations. La Bourse américaine en fut immédiatement atteinte, elle est encore suffisamment incertaine, car on ne sait ce que seront les résultats de ce tarif.

Ceux qui ont lu les journaux depuis un mois ont pu se rendre compte qu'il va se produire une réaction formidable contre le tarif américain. Mussolini qui parle d'ordinaire au moyen de formules solennelles à la manière des anciens césars, a vite fait un coup de maître et fermé la porte de son pays aux autos américains. Le Portugal se prépare à adopter des mesures de représailles, la France négocie pour voir si elle pourra éviter de frapper à son tour. Les autres pays d'Europe étudient la situation et se protégeront s'il le faut.

L'attitude américaine sera probablement désastreuse pour les États-Unis. Nos voisins ont un marché national considérable, mais ils ne peuvent oublier qu'ils ont tellement taylorisé leur fabrication que ce marché est depuis longtemps encombré. Il faut aux usines américaines des marchés étrangers si elles veulent travailler à la longue année. Ces marchés étrangers, le nouveau tarif peut facilement les fermer.

Enfin, on ne peut prétendre vendre à tout le monde et n'acheter de personne. Le commerce est un échange de produits. Nous achetons des bananes, mais nous vendons en retour des rouleaux de papier; nous accordons des faveurs pour une piastre et nous recevons d'autre part pour une piastre.

Nous ne pouvons pas voir comment peut prospérer un pays qui ne veut acheter de personne et vendre à tout le monde. Il peut sans doute se faire que, à cause de circonstances spéciales et extraordinaires, un pays puisse tenir les autres temporairement en échec, mais cela ne peut durer. On le voit aujourd'hui. Il y a quelques années on imposait bien des sacrifices à la France, parce que cette

dernière avait donné tout son or ; aujourd'hui les choses ne marchent plus aussi facilement, car la France a repris son aplomb et elle peut dire : nous sommes calmes parce que conscients de notre force.

\*

\* \*

Le résultat du tarif américain nous apparaît d'une façon assez nette. Le coût de la vie va monter aux États-Unis parce qu'on va profiter des tarifs pour augmenter les prix. Le tarif c'est le consommateur qui le paie et non l'importateur. Les autres pays réagissant l'industrie américaine va manquer de marchés et devra commander à ses machines d'aller plus lentement. Ce sera un chômage plus prononcé et plus grave. Déjà ce chômage est un problème pratiquement insoluble.

Alors, si nous ne faisons erreur — espérons que nous nous trompons —, les États-Unis connaîtront les courants subversifs des vieux pays. Les

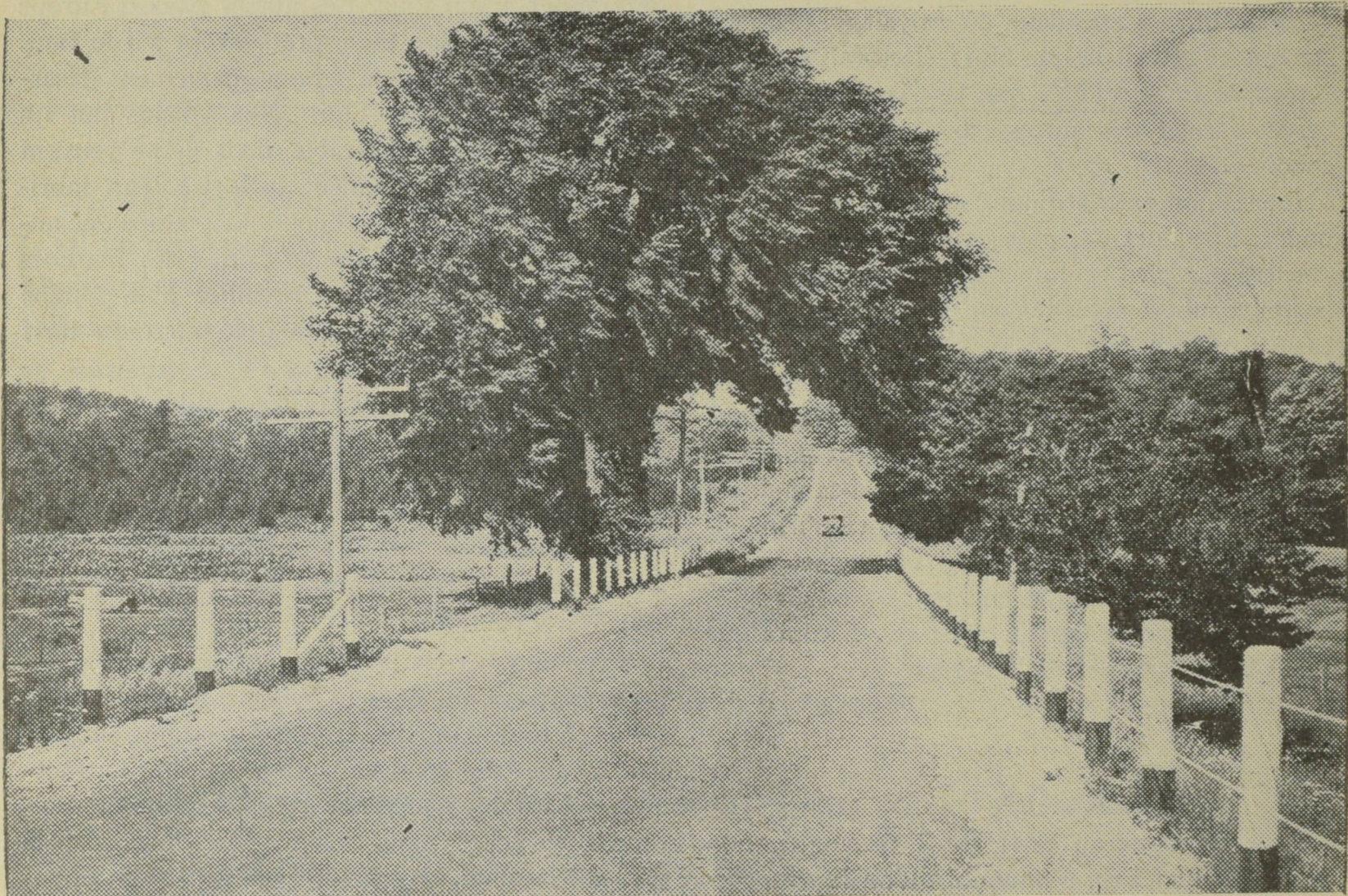
Socialistes immigrés aux États-Unis sont vite devenus des bourgeois ordinaires, parce qu'ils pouvaient facilement gagner leur vie. Le jour où ils ne pourront plus que mourir de faim ils redeviendront les socialistes enragés d'autrefois et il y aura danger de guerre sociale.

Les vieux pays ont de ces crises, mais ils ont aussi de l'âge, c'est-à-dire des moyens de résistance que les États-Unis ne peuvent avoir. Les vieux pays savent faire serrer la ceinture de leurs habitants et les États-Unis ne connaissent pas cela.

Nous ne voulons pas être prophète de malheurs, mais nous croyons que l'attitude adoptée à Washington récemment peut facilement provoquer une crise économique et sociale chez nos voisins.

Une crise de cette sorte aurait certainement des échos chez nous. Alors, il nous faut prévoir.

Thomas POULIN.



ORME CENTENAIRE SUR LA ROUTE DE BARRIE, ONT.

# Histoire d'un page

## CHAPITRE PREMIER



ENTRE toutes les demoiselles d'honneur de la reine Anne d'Autriche, la fière Yolande de la Rochefaucon se distinguait par son éclatante beauté.

Elle avait les plus jolis yeux noirs du monde, un teint de lis et de roses, et de magnifiques cheveux bruns naturellement ondes et crépelés selon la mode du temps.

Un excessif orgueil gâtait malheureusement en elle des qualités réelles. De noble origine (ses ancêtres avaient, disait-on, été jadis alliés à la famille royale), elle caressait secrètement les plus grandes ambitions. Un trône seul aurait pu satisfaire ses désirs de grandeur, et les hommages dont l'entouraient les jeunes courtisans lui semblaient infiniment au-dessous de ses mérites.

Elle était par ailleurs aimable et enjouée, charitable à ses heures et bonne pour ses inférieurs tout en leur faisant sentir les distances.

Nul ne l'admirait plus que son page Adhémar.

Resté orphelin en bas âge et amené dès l'enfance à la cour, le jeune page, qui avait lu de nombreux romans de chevalerie, nourrissait un culte fervent pour celle que tout bas il nommait "la dame de ses pensées" !

Elle était l'idéal sur lequel se posaient les enthousiasmes de son cœur neuf et ardent, privé de toute tendresse familiale.

Au moment où commence ce récit, Adhémar de Grandcastel atteignait ses dix-huit ans.

Sa taille élancée, les boucles blondes qui encadraient ses traits gracieux, l'expression à la fois vive et tendre de ses yeux couleur d'azur, tout cela composait un ensemble charmant, et il avait bonne mine en vérité le gentil page, lorsqu'il apparaissait dans les salons du roi, avec son pourpoint de velours cramoisi rehaussé de riche guipure, et sa toque empanachée posée coquettement sur ses blonds cheveux.

Un jour qu'il se promenait tout rêveur dans les jardins du palais de Saint-Germain où se trouvait alors la cour, Adhémar entendit prononcer, non loin de lui, le nom de la princesse Yolande.

Il s'arrêta.

Deux courtisans, cachés par une épaisse charmille, devisaient ensemble du mariage probable de la jeune fille avec un prince étranger.

— Sa beauté est fort grande, remarqua l'un d'eux, mais ses prétentions sont plus grandes encore, et en vérité il serait difficile de trouver en France, hormis le roi, un parti qui lui agréât !

Sans en écouter davantage, le cœur étreint d'une indicible angoisse, Adhémar partit comme un trait dans la direction du château.

Sa princesse... la dame de ses pensées, pourrait lui être ravie!... Cette seule idée lui était insoutenable!...

Il franchit en quelques bonds les grands escaliers de pierre et se trouva bientôt à l'entrée des appartements de Yolande.

Assise auprès de la haute fenêtre à meneaux, la demoiselle d'honneur, belle à ravir dans son costume de satin broché bleu pâle, à manches bouffantes, orné de la large collerette et des poignets garnis de dentelle précieuse mis à la mode par Anne d'Autriche, travaillait à sa tapisserie.

En présence de cette radieuse vision, le jeune page sentit toute sa timidité s'évanouir, et, mettant un genou en terre devant la princesse étonnée, sans préambule, il déclara son amour.

— Madame, disait-il, pardonnez ma hardiesse... nul diadème ne serait trop haut pour couronner votre front... mais mon humble tendresse ne trouvera-t-elle point grâce à vos yeux?... J'ai dix-huit ans demain, mon père était de noble lignage et mon cœur vous a voué toutes ses affections!... Madame, je vous aime... et, pour être moins indigne de vous, je me sens prêt à subir toutes les épreuves! Dites, ma Dame, que me commandez-vous? S'il vous agréait, je traverserais les mers, j'irai au bout du monde, je me jetterai dans les camps... Rien, non, rien ne me sera trop dur, si je puis conserver l'espoir qu'un jour vous daignerez exaucer les vœux de votre page dont la vie vous appartient.

Et, dans le transport de sa juvénile audace, Adhémar, s'inclinant jusqu'à terre devant Yolande immobile, baisa pieusement le bord de sa robe.

La jeune princesse eut un mouvement de recul, puis, se levant toute droite, elle traversa la pièce et ouvrit la porte qui donnait sur une large galerie.

— Monsieur de Savignac, dit-elle d'une voix glacée au gentilhomme de service, veuillez, je vous prie, faire donner les étrivières à ce petit insolent qui vient de me manquer grièvement.

Puis elle sortit, impassible et hautaine, et bientôt le bruissement léger de sa jupe de soie se perdit dans l'éloignement.

M. de Savignac, en zélé courtisan, ne perdit pas une minute pour exécuter l'ordre reçu :

— Holà, gardes! cria-t-il d'une voix forte, saisissez-moi ce drôle et fustigez-le-moi de la belle manière !

Deux gardes aussitôt s'avancèrent et, ayant déposé leurs hallebardes, ils s'emparèrent du malheureux page, resté sur place, comme écrasé de stupeur, et l'entraînèrent malgré sa résistance.

— Allons, mon fils, dit l'un d'un ton goguenard, laisse-nous accomplir notre besogne, tu n'en mourras point encore, cette fois !

— Feu mon père, reprit l'autre, avait coutume de dire: " Qui aime bien châtie bien ", tu vas donc éprouver les meilleurs effets de notre amitié !

Mais l'enfant, hors de lui, se débattait, ruait, mordait, luttait désespérément pour se soustraire à l'ignominieux et injuste châtement.

— Or çà! s'écria rudement un troisième, finissons la comédie! Attachons ce morveux, et faisons notre devoir!

Les trois gardes alors, empoignant le jeune récalcitrant, le garottèrent étroitement, puis, furieusement le fustigèrent.

Lorsqu'il sortit d'entre leurs mains brutales, le cœur plus meurtri que le corps, Adhémar s'enfuit comme un fou, et franchissant d'un trait galeries, antichambres, escaliers, déboucha dans la cour d'honneur.

Apercevant un cheval tout sellé, il enfourcha la bête sans égard pour ses reins endoloris, n'ayant plus qu'une pensée: mettre une barrière infranchissable entre lui et l'inhumaine qui l'avait fait si cruellement traiter!

Tout en lui était révolte indicible et confusion intolérable, à tel point que, passant au bord d'une rivière au cours profond et rapide, il eut un instant la tentation d'en finir avec la vie. Jetant à terre sa toque, qu'il avait machinalement emportée, une seconde il hésita...

Mais l'enfant n'avait pas été élevé en vain à la cour du roi très chrétien, la crainte des jugements de Dieu domina le tumulte de son pauvre cerveau affolé, et bientôt, éperonnant sa monture, il reprit à travers la campagne sa course échevelée...

## CHAPITRE II

Fr. Placide, en ouvrant ce matin de février la porte du monastère, aperçut à peu de distance, sur la terre glacée, le cadavre déjà raidi d'un cheval... A côté se trouvait étendu, sans connaissance, un jeune homme portant le riche costume des pages de la cour.

Le moine courut prévenir le Père prieur qui arriva aussitôt, et, ayant constaté que l'inconnu respirait encore, donna l'ordre de l'introduire dans l'intérieur du couvent.

Mais Fr. Placide n'exécutait pas sans regret les instructions de son charitable supérieur:

— Sait-on jamais, grommelait-il, ce que peuvent inventer les mécréants et les brigands qui infestent le pays?... Ceci n'est peut-être qu'une feinte... un piège habile pour nous attirer en quelque embuscade du diable...

— Mon Frère, interrompit avec sévérité le prieur, vous feriez mieux, au lieu de céder toujours à votre méfiance naturelle, de vous souvenir des Saintes Écritures, et de ressembler un peu plus au bon Samaritain de l'Évangile.

Fr. Placide baissa la tête et se tut.

Ses répugnances, qui peuvent aujourd'hui nous paraître exagérées, étaient, il faut l'avouer, en partie justifiées à cette époque troublée où les bandits parcouraient et pillaient parfois les campagnes avec une incroyable audace.

Il reconnut vite, du reste, le bien-fondé de l'admonition qui lui était faite, et, peu après, le blessé se trouvait transporté par ses soins dans la

chambre réservée aux hôtes, où était préparé un bon lit aux couettes rebondies.

Les moines, avec mille précautions, déshabillèrent le pauvre enfant, mais Adhémar, qui, épuisé par la fatigue, le chagrin et les coups, était venu tomber providentiellement avec sa monture à la porte du monastère, fut rappelé à la vie par la vive douleur que lui occasionnèrent ses plaies, lorsqu'il fallut lui enlever ses vêtements.

La souffrance lui arracha un faible gémissement... Il sentit alors une main compatissante se poser sur son front, tandis que des paroles remplies de douceur résonnaient à son oreille

— Mon fils, disait le bon prieur, prenez courage, nous allons bien vous soigner et, s'il plaît à Dieu, vous guérir!

L'enfant balbutia un merci indistinct et retomba de nouveau sans connaissance.

Lorsqu'il reprit ses sens, après trois longues semaines de délire durant lesquelles sa vie avait été en grand danger, le page regarda autour de lui avec étonnement.

Le pâle soleil de mars éclairait des murailles d'une éblouissante blancheur, sur lesquelles couraient de pieuses sentences tirées de l'Écriture Sainte, tandis qu'au-dessus de la cheminée, où brûlait un feu clair, était attaché un Crucifix de bois naïvement sculpté.

Un escabeau rustique et une table sur laquelle s'alignaient des fioles soigneusement étiquetées, complétaient l'ameublement de l'austère cellule.

Tandis que le jeune page cherchait à ressembler ses idées, encore tout embrumées, la porte s'ouvrit avec précaution et le prieur apparut sur le seuil.

Voyant son malade calme et éveillé, il se pencha sur lui:

— Je crois, mon enfant, dit-il avec une joyeuse affection, que vous voilà cette fois hors d'affaire: remerciez donc ensemble le Seigneur qui a daigné vous conserver la vie!

Mais le malade avait refermé les yeux et deux grosses larmes coulaient lentement sur sa figure pâlie: il se souvenait!...

— Mon fils, reprit alors le bon religieux, ému de la douleur empreinte sur ce jeune visage, je ne vous fatiguerai point de questions... Achevons d'abord de vous guérir, vous resterez ensuite notre hôte tout le temps qu'il vous plaira.

Adhémar, attendri de l'accent paternel du charitable moine, lui baisa la main en murmurant des mots remplis de gratitude, puis il se rendormit, calmé par l'impression d'avoir trouvé dans sa détresse un sûr et apaisant refuge.

— Eh bien, mon jeune ami, n'allez-vous point descendre ce soir à Vêpres pour la vigile du beau dimanche des Rameaux qu'on appelle dans mon pays "la Pâque fleurie"? disait une quinzaine de jours plus tard Fr. Placide au convalescent, devenu son protégé depuis que le méfiant religieux était pleinement rassuré quant à ses intentions homicides.

Adhémar hésita. Il lui en coûtait de quitter, même pour une heure, la cellule si bien close où son cœur endolori avait trouvé solitude et repos.

Mais Fr. Placide insistait, et, prenant doucement l'enfant par le bras, l'entraînait vers la chapelle, située au fond du large couloir sur lequel s'ouvraient les blanches cellules des moines.

Le prieuré cistercien de Croix-Moutier, fondé au XII<sup>e</sup> siècle par un disciple de saint Bernard, avait conservé jusqu'à l'époque où nous amène ce récit sa ferveur primitive.

Le célèbre abbé de Clairvaux y avait séjourné à plusieurs reprises, et les longs cloîtres, décorés de sentences mystiques, semblaient retentir encore des accents enflammés du grand moine.

Le prieur actuel, Dom Anthime d'Hérival, qui s'était adonné spécialement à l'étude du plainchant, s'efforçait de donner à l'office divin toute la perfection demandée par saint Bernard lui-même dans une lettre adressée à l'un de ses monastères :

Je désire, disait le Saint, que les paroles de nos hymnes respirent l'amour de la vérité, de la justice, de l'humilité, la force de mortifier la chair, le goût de la dévotion, le courage de la vertu !

Mais pour ce qui regarde la musique, elle doit accompagner le chant d'une manière à la fois douce et grave, en sorte que ses modulations ne captivent l'oreille que pour insinuer plus agréablement la piété dans le cœur...

Alors la musique prête des ailes aux paroles chantées, elle souffle la paix aux âmes qui aiment la paix, elle se confond avec la prière sans nuire à la signification des mots, car on se prive d'un avantage plus considérable qu'on ne pense quand les bruits harmonieux du chant absorbent le sens des paroles, et qu'on est plus occupé de la vérité des tons que de la vérité renfermée dans les sons.

Cependant Fr. Placide, ayant ouvert la porte de la chapelle et offert l'eau bénite à son hôte, se retira après une courte adoration afin d'aller se préparer pour l'office des Vêpres qui allait commencer.

Adhémar demeura seul, enveloppé de cette atmosphère de recueillement, de silence et de paix, qui émane d'une chapelle de monastère.

Celle-ci, bâtie dans le plus pur style gothique, était étroite et longue.

Les vitraux, semblables à des émaux translucides, aux couleurs chatoyantes, jetaient des lueurs d'arc-en-ciel sur les pilliers élancés, et, dans le fond du sanctuaire, déjà assombri par le déclin du jour, brillaient l'or du tabernacle et le rubis de la lampe allumée qui décelait la divine Présence.

Lentement, pieusement, les mains cachées sous la coule aux larges plis, les yeux baissés sur une vision intérieure, deux à deux, les moines s'avancèrent... Après s'être incliné profondément devant l'autel, chacun saluait son compagnon avec

un fraternel respect, puis ils se séparaient pour gagner leurs stalles, situées des deux côtés opposés du chœur.

Il y eut un court moment de recueillement, durant lequel les religieux, immobiles, paraissaient autant de statues, se profilant sur les sombres boiseries de chêne... bientôt le prieur entonna le *Deus in adjutorium meum intende*: Seigneur, venez à mon aide !

Et toutes les voix clamèrent en un pressant appel :

— *Domine ad adjuvandum me festina!*

Adhémar alors se prosterna, terrassé par une émotion sondaine...

Il sentait que les mots consacrés étaient les seuls qui puissent exprimer à Dieu sa détresse, et dans son cœur il cria avec toute l'angoisse de sa peine :

— Seigneur, hâtez-vous de me secourir...

Cependant l'office divin se déroulait en sa majestueuse simplicité :

Autour des paroles saintes, la très pure mélodie grégorienne s'enroulait avec un chaste respect, dépouillée de toute émotion humaine, et pourtant frémissante d'un enthousiasme toujours contenu: "Souple comme une guirlande, douce comme une prière, suave comme un chant du ciel", la musique sacrée berçait l'âme endolorie de l'enfant et l'enlevait sur ses ailes angéliques...

Il comprenait la grandeur du culte ainsi rendu au Seigneur, et le sentiment, tout fait de crainte respectueuse, d'adoration aimante et de joie ineffable, qui émanait des voix fondues en un seul chœur à la louange du Dieu trois fois saint !

C'était bien là le *Laus perennis*, le chant adorateur, qui de la terre s'élève jusqu'au ciel, pour rejoindre la louange éternelle des anges et des bienheureux.

Adhémar admirait la ferveur des jeunes novices, s'appliquant de leur mieux à imiter les moines déjà exercés, et s'agenouillant avec une humble promptitude à chaque erreur commise.

— Quelle belle et harmonieuse vie, se disait-il, que celle de ces hommes voués tout entiers au service de Dieu!... Combien leur mort doit être douce après une telle existence !

Sa vie passée lui apparaissait lamentablement vaine et stérile... Agenouillé sur les dalles, longtemps il pleura dans l'ardeur d'une intense prière, et ses larmes en coulant intarissables semblaient entraîner avec elles toute l'amertume de sa peine...

Le lendemain se déroula la symbolique procession qui précède la grand'messe du jour.

Adhémar regardait les religieux qui passaient, deux à deux, sous les cloîtres gothiques, portant pieusement le sens caché sous les gestes du mystique cortège, les moines lui semblaient en vérité signifier les vêtements jetés sous les pieds de Jésus, tandis que dans leurs mains s'élevait bien haut le rameau de la louange !

Dans un enthousiaste élan, il désire comme eux se donner, se livrer à Celui qui seul mérite l'hommage plénier de nos pauvres coeurs humains, et, en ce jour de son fugitif triomphe, il plut à Jésus d'attirer à lui l'âme délicate et pure de l'enfant qui avait cru pouvoir poser sur une fragile créature tout l'idéal de sa vie, et comprenait qu'à cette heure seulement il rencontrait son Maître et son véritable amour!...

A l'issue de la grand'messe, Adhémar voulut voir tout de suite le Père prieur.

Celui-ci, assis dans son parloir aux sévères boiseries de chêne, sur les murs duquel courait une frise représentant la colombe de sainte Scholastique et le corbeau de saint Benoît, gracieusement stylisés par quelque moine décorateur, accueillit l'enfant avec son habituelle bienveillance.

Le jeune page, tombant à genoux auprès du saint vieillard, lui raconta alors son histoire... la peine cruelle qui l'avait fait fuir le palais du roi, enfin son unique et ardent désir de se consacrer désormais au Seigneur et d'être admis parmi les novices du monastère.

Le religieux admirait en son coeur les conduites de la Providence sur cette âme généreuse qui lui semblait choisie de Dieu.

— Mon cher fils, répondit-il, nous devons bénir le Seigneur qui s'est servi des créatures pour vous amener jusqu'à lui! Adorons sa miséricorde, remercions sa bonté... Puis, ajouta-t-il avec la prudence que lui semblaient cependant dicter les circonstances, nous examinerons ensemble à loisir devant Dieu votre vocation!

Mais l'enfant, tout rempli de la grâce reçue, insista, plaidant sa cause avec tant de chaleur, que le prieur lui permit d'entrer sans délai dans la sainte carrière.

.....

Adhémar devint le plus fervent des novices. Faisant siennes les paroles de son maître et modèle saint Bernard: " Si tu commences, commence parfaitement ", il se soumit avec une régularité parfaite aux exercices les plus humbles et les plus crucifiants de la discipline de saint Benoît.

Les chroniques du monastère racontent avec admiration les efforts qu'il fit pour se vaincre en toutes choses et dompter son humeur bouillante: sa vertu se développa chaque jour avec une telle vigueur qu'elle étonnait ses supérieurs, et le maître des novices n'épargna point les épreuves au jeune postulant, désormais connu sous le nom de Fr. Bruno.

Mais celui-ci acceptant tout d'un coeur humble et docile, Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, regarda d'un regard d'amour son fidèle serviteur.

Bruno goûta jusqu'à l'extase les joies purifiantes des longues oraisons silencieuses, les enthousiasmes de la prière liturgique chantée avec tous ses frères, et, marchant de lumière en lumière, de clarté en clarté, parvint bientôt à ces hautes cimes

de la contemplation que seuls connaissent les saints, ces vrais amis de Dieu.

Souvent on l'entendait redire les suaves paroles de saint Bernard dans une de ses hymnes les plus célèbres:

Jésus, espoir des pénitents, que vous êtes tendre pour ceux qui vous implorent!

Que vous êtes bon pour ceux qui vous cherchent!

Mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous trouvent!

Dom Anthyme suivait d'un regard attentif les ascensions intérieures de son disciple de prédilection, et lorsque, quelques années plus tard, le vieux moine sentit ses forces décliner, il désigna Dom Bruno pour lui succéder.

Les moines ratifièrent d'une seule voix le choix de leur supérieur; peu après, celui-ci s'éteignit doucement dans les bras du fils bien-aimé que sa charité avait engendré au Seigneur.

La direction et les exemples de Bruno communiquèrent aux religieux un zèle plus ardent encore de perfection spirituelle. L'heureux prieuré de Croix-Moutier devint en peu de temps une admirable école de vertu. De tous côtés s'étendait la réputation du jeune supérieur dont la sainteté bienfaisante rayonnait jusqu'au delà du monastère, et l'humble moine ne cessait de bénir le Seigneur de l'avoir enlevé au tumulte du siècle pour asseoir son existence dans cet asile de la paix...

### CHAPITRE III

— Holà, quelqu'un! ouvrez, ouvrez au nom du roi!

Telles étaient les paroles retentissantes qui parvinrent un matin aux oreilles du vieux Fr. Placide, tandis qu'une main robuste faisait retomber bruyamment le marteau de la porte claustrale.

Le frère, tout remblant, regarda prudemment, sans ouvrir, par le " judas " grillé pratiqué dans l'épaisseur du battant.

Il aperçut alors un cavalier vêtu du costume des gardes royaux, qui maintenait un superbe cheval blanc tout scellé à côté du sien.

— Juste ciel, balbutia le pauvre moine stupéfait, que signifie ceci?

— Allons, moine, ouvre vite, ou je défonce ta porte avec mon arquebuse! reprit l'impatient inconnu.

Placide se décida enfin à obéir, non sans recommander à Dieu son âme et celles de tous ses frères!

— Que voulez-vous, Messire? demanda-t-il d'une voix étranglée?

— Ordre du roi, répondit laconiquement le garde.

Et il montra au moine une large enveloppe d'où pendait le sceau royal. Elle était adressée au prieur du monastère.

— Veuillez vous reposer et vous rafraîchir,



mon ami, dit alors le bon moine un peu rassuré ; je vais prévenir le Père prieur.

Ayant installé le messenger devant une bonne bouteille de vin venue en droite ligne des vignes de Bourgogne, il s'en alla rapidement à la recherche de Dom Bruno qui ne se fit pas attendre.

La surprise de celui-ci fut extrême en recevant le pli cacheté qui, en peu de mots, l'invitait à se rendre sans délai au château de Saint-Germain, où une âme, sur le point de paraître devant Dieu, réclamait le secours de son ministère.

Le garde ne savait rien de plus.

— C'est bien, dit simplement le moine, je suis prêt, partons !

Et, sautant en selle sur le cheval qui lui était présenté, avec une sûreté qui trahissait ses anciens talents d'écuyer, il se mit en route après avoir donné à ses frères quelques rapides instructions concernant le monastère.

Pendant le trajet, il reconnaissait les chemins parcourus jadis dans sa folle chevauchée, et son âme s'exhalait en actions de grâces envers le ciel qui lui avait prodigué depuis lors tant et de si précieuses faveurs ! . . .

Puis il pria avec une sacerdotale ardeur pour l'âme inconnue qui l'attendait là-bas, dans ce château qu'il croyait bien ne jamais revoir . . .

Après de longues heures d'un galop rapide, nos deux cavaliers arrivèrent enfin en vue de la résidence royale.

Un gentilhomme qui se promenait de long en large dans la cour d'honneur, semblant guetter leur arrivée, s'avança rapidement vers eux :

— Mon Révérend Père, dit-il en s'inclinant profondément devant Bruno, veuillez être assez bon pour me suivre, j'ai ordre de vous conduire tout de suite auprès de la personne qui vous a fait appeler.

Ils gravirent donc les escaliers qui avaient autrefois retenti sous les pas du jeune page lors de sa fuite précipitée ; arrivé à l'extrémité d'une large galerie, le gentilhomme ouvrit une porte, puis, s'effaçant pour laisser passer le religieux, il le salua et se retira.

Dom Bruno se trouvait à l'entrée d'une vaste pièce éclairée par les rayons du soleil couchant . . . Tout au fond, dans un lit aux courtines somptueuses, il distingua une figure émaciée, dont les tons d'ivoire ressortaient sur la blancheur des coussins délicatement ouverts. Les yeux seuls semblaient encore vivants dans ce visage déjà revêtu des ombres de la mort . . .

— Mon Père, dit une voix faible comme un souffle, je vous remercie d'être venu . . . On m'a dit que vous étiez un saint, c'est pourquoi je vous ai fait appeler . . . Je veux avant de mourir recevoir le pardon de Dieu . . . Il me faut du courage pour ce que j'ai à dire ! Aidez-moi, le temps presse ! . . .

La mourante se tut épuisée, et, retombant en arrière, ferma les yeux . . .

Sur un signe de Dom Bruno, les femmes qui entouraient la malade se retirèrent . . .

Grande était l'émotion du moine ! . . . Ces yeux . . . cette voix . . ., ne les eût-il pas reconnus entre tous ! . . .

Par un mystérieux dessein de sa Providence, le Seigneur le ramenait ici pour assister à son heure dernière la princesse Yolande ! . . .

Mais le saint religieux, à l'âme disciplinée, ne s'attarda point aux impressions qui remuaient en lui les souvenirs du passé :

— Ma fille, dit-il d'une voix remplie de pacifiante bonté, Dieu est votre Père . . . Il vous aime . . . Croyez donc à son amour, mille fois plus désireux de vous pardonner que vous d'implorer son pardon. Déposez dans le sein du Seigneur toutes vos inquiétudes, et sachez que son ministre n'a point ici d'autre mission que de vous affirmer ses divines miséricordes !

Apaisée par les paroles du prêtre, Yolande, rassemblant ses dernières forces, lui fit alors d'une voix hachée par la faiblesse l'aveu de ses fautes.

La disparition du jeune page avait autrefois provoqué une vive émotion à la cour.

Les gardes interrogés avouèrent qu'ils avaient eu la main rude et que l'enfant semblait cruellement bouleversé.

Sa toque fut retrouvée près d'une rivière profonde, et nul ne douta plus que le malheureux page, dans un accès de désespoir, n'eût mis fin à ses jours.

Yolande, malgré son orgueil, en conçut de vifs remords.

Elle ne pouvait en effet se dissimuler que son injuste dureté avait été la cause de ce drame navrant.

Mariée peu après avec un prince étranger, dont elle n'eut pas d'enfants, elle ne connut pas le bonheur . . . Violent et brutal, celui qui devait être le compagnon et l'appui de sa vie en fut le bourreau.

La jeune femme essaya de s'étourdir en se jetant dans un tourbillon de plaisirs où elle chercha avec l'oubli de ses remords celui de ses chagrins . . . Mais ce fut en vain. Redevenue libre par la mort de son époux, la princesse Yolande, usée avant l'âge par les peines qui avaient abreuvée son existence, revint mourir dans les lieux jadis témoins de sa brillante jeunesse.

Cependant la mourante avait terminé sa confession.

Joignant alors les mains dans un geste d'angoisse :

— Mon Père, dit-elle en pleurant, ma vie n'a-t-elle point été maudite à cause de la dureté de mon cœur ? . . . Dieu me pardonnera-t-il d'avoir provoqué la mort et peut-être la damnation éternelle d'un pauvre enfant qui n'avait commis d'autre crime que celui de m'aimer ?

Le moine releva la tête :

— Ma chère fille, répondit-il avec une ferme

douceur, vous avez expié sur la terre la colère d'un instant... Quant à celui qui en fut l'objet, ah!... ne soyez point en peine de lui... De sa part, je vous l'affirme, il a trouvé dans le saint service de Dieu des joies incomparablement plus grandes que celles qui lui furent jadis refusées, et d'une peine passagère le Seigneur a daigné faire éclore pour lui un bonheur immortel!

Yolande ayant rouvert les yeux regardait le prêtre, écoutant avidement ses paroles consolatrices, et voici que, soudain, malgré l'austère couronne monacale remplaçant les boucles blondes, malgré les traits émaciés du religieux austère, elle vit passer dans le regard, resté aussi limpide que celui de l'enfant, une lueur... un je ne sais quoi... qui la fit tressaillir...

— Mon Père, s'écria-t-elle, quoi... vous seriez?...

— Oui, ma fille, jetons le passé dans la miséricorde du Seigneur, et qu'il daigne vous pardonner ainsi que je l'ai fait moi-même mille et mille fois du fond du cœur!

Et comme la malade, avec une humble confusion, baisait la main consacrée de celui qui témoignait d'une si généreuse bonté, Bruno s'éloigna doucement

— Ne pensons plus qu'à Dieu, prononça-t-il avec une solennelle ferveur, lui seul compte à

cette heure!... Son amour vous convie au bonheur sans déclin, écoutez-le, ma fille...

En des mots tout célestes, le saint religieux continua de préparer la mourante à recevoir le pardon de son Dieu...

Le Seigneur, par la voix de son ministre, fit descendre sur l'âme repentante un rayon de sa divine lumière...

L'absolution l'emplit d'une ineffable paix...

Elle mourut dans la nuit, confiante et radieuse, aspirant à l'éternelle rencontre de Celui qui se révélait à son cœur, et, baisant avec amour le Crucifix que lui présentait le moine, elle exhala ses derniers souffles en redisant après lui les paroles de saint Bernard:

“ Jésus, espoir des pénitents, que vous êtes tendre pour ceux qui vous implorent!... ”

“ Que vous êtes bon pour ceux qui vous cherchent!... ”

“ Mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous trouvent!... ”

Jusqu'au matin le moine pria, puis, se relevant, il cacha son visage sous le capuchon claustral, et s'en retourna, louant Dieu, vers son monastère.

Catherine d'ERVE.

(*Le Pèlerin.*)



EN YOUGOSLAVIE. Paysanes égrenant des épis de maïs.

## La miséricorde de Dieu

C'était en 1832. J'étais alors attaché au clergé de St-Roch. J'avais fait longtemps le catéchisme aux enfants ; non seulement le catéchisme ordinaire, mais ce que nous appelions et ce que l'on appelle encore le catéchisme de persévérance.

Je fus, un jour, appelé à bénir le mariage d'une personne très pieuse et qui avait suivi assidûment ces catéchismes. On fait ordinairement dans ces sortes de cérémonies un petit discours. Je fis ce discours d'usage et je me souviens encore que, pendant que je le faisais, j'eus une distraction. Celui qui me la donnait était un homme grand de six pieds au moins, qui seul, était resté debout, pendant que tout le monde était assis, me regardant très fixement, et cela, comme il était premier témoin, à trois pas de moi.

Cette proximité, cette haute taille, cet air original, ce regard fixé sur moi de si près avaient appelé un instant mon attention, puis je m'étais dérobé à cette impression. La cérémonie achevée, je me retirai, les mariés aussi, et je pensais que tout était fini.

Pas du tout, Le lendemain, à cinq heures du matin, on sonnait à ma porte. C'était le marié lui-même qui venait me chercher précipitamment pour un malade, et ce malade c'était son oncle, ce grand homme qui, la veille, m'avait si singulièrement distrait. Très âgé, — il avait soixante-quatorze ans, — le froid l'avait transi à la cérémonie et on craignait pour ses jours. Le médecin, immédiatement appelé, avait déclaré son état sans ressources. Je sortis sur-le-champ et chemin faisant pour me renseigner je fis quelques questions au jeune homme qui m'était venu chercher.

— Monsieur votre oncle était-il un bon chrétien ?

— C'était un bien bon homme, mais nous craignons qu'il ait fort négligé ses devoirs de religion.

— Est-ce qu'il a quelque idée de la gravité de son état ?

— Oui, il ne se fait pas d'illusion.

— Est-ce que c'est lui qui désire me voir ?

— Oui. Quand nous l'avons vu frappé, nous lui avons demandé s'il ne verrait pas volontiers un prêtre. Il ne s'y est pas refusé. Mais lequel ? Il n'en connaissait point.

— Alors, dans son langage un peu à lui : "Celui que j'ai entendu hier, a-t-il dit. Il m'a plu, il fera bien mon affaire."

J'arrivai donc rue Croix-des-Petits-Champs dans un hôtel garni ; car, venu de la province pour assister au mariage de son neveu, il s'était logé à l'hôtel (je ne passe jamais dans cette rue sans regarder l'hôtel avec émotion). J'entre ;

on me laisse seul avec lui ; je trouvai le malade, ce pauvre vieillard, étendu de son long dans le lit, et mourant. Je m'approche de lui, et lui aussitôt me tend la main sans hésitation, simplement, avec quelque chose de loyal et de très net.

— "Je vais mourir, me dit-il, et je voudrais faire ce qu'on fait en pareil cas. J'ai soixante-quatorze ans... il y a soixante-deux ans que je ne me suis pas confessé. Je suis un vieux militaire. Que voulez-vous ! Je me suis engagé à quatorze ans ! J'ai fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire : je n'ai jamais pensé à Dieu, mais je ne sais pas pourquoi j'éprouve le besoin de ne pas sortir de ce monde sans m'être réconcilié avec Lui, comme si je l'avais connu."

Touché de sa franchise et de son accent extraordinairement sincère :

— "Eh bien ! lui dis-je, je vous aiderai et Dieu vous aidera ; les choses sont faciles avec les hommes droits comme vous."

Quand j'eus achevé sa confession, à l'aide de questions que je lui adressai :

— "Maintenant, lui dis-je, je vais vous donner une pénitence."

— Une pénitence ! qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'en ai pas l'idée."

Ainsi, en fait il n'avait pas la première idée ni de la religion, ni du sacrement de Pénitence, ni de tout le reste. Vous comprenez quelle difficulté il y avait là... Un pauvre homme mourant, un pauvre vieillard qui ne savait pas un seul mot du christianisme ; seulement un instinct le portait à vouloir se réconcilier avec Dieu avant de mourir.

Je lui expliquai ce que c'est qu'une pénitence, et je lui dis :

— "Vous souffrez ; offrez vos souffrances au bon Dieu, cela me permettra de vous donner une pénitence facile. Vous direz simplement : *Notre Père et Je vous salue, Marie.*"

Il me regarda alors du fond de son lit ; car, tout affaibli qu'il était, il avait encore une énergie extraordinaire dans le regard, et me dit :

— "*Notre Père... Je vous salue, Marie...* qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'en ai jamais entendu parler."

Il en était là, ce malheureux homme : il était arrivé à soixante-quatorze ans, et il avait tout oublié, jusqu'à ces prières que l'enfant même sait bégayer !... Le religion était entièrement effacée de cette âme. Il ne restait rien, rien...

Je jetai un regard vers le ciel, et, reprenant courage, je sentis qu'il fallait un miracle pour tout lui révéler en un instant.

— "Vous avez dû savoir cela, lui dis-je ; ce sont des prières, les plus belles de la religion. Je vais vous aider un moment, je les réciterai moi-même, vous les récitez après moi, et nous répéterons tout cela."

Et, me mettant à genoux et tenant sa main, je commençai.

Il me laissa dire les deux ou trois premières invocations du *Pater*, puis quand je fus arrivé à ces paroles : " Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... ", tout à coup, me serrant la main, et comme se réveillant d'un long sommeil :

" Oh ! me dit-il, je me souviens de cela... Oui, je crois que, quand j'étais enfant, ma mère m'apprenait quelque chose comme cela. Voulez-vous recommencer ? "

Je recommençai. Et alors, soudain, du fond de son âme, du fond de ses entrailles et de sa vie la plus éloignée, à travers les soixante-quatorze ans, à travers ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur cette vie et tout effacé en son âme, voilà que revient, à ce vieillard, le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises quand il était tout petit enfant, et voilà que, de lui-même, il se met à en retrouver une à une toutes les paroles. Je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y eût été enfoui et raparaissait tout à coup à la lumière. Et s'interrompant à chaque verset :

" Oh ! disait-il, oui... je me souviens : Notre Père, qui êtes aux cieux... C'est bien cela... Que votre nom soit sanctifié... c'est bien cela encore ; je me souviens... Que votre règne arrive... Oui, je m'en souviens d'avoir récité tout cela. Oh ! comme c'est beau, cette prière. "

Et arrivé à ces mots : Pardonnez-nous nos offenses : " C'est surtout de cela, disait-il, que je me souviens ; c'est ce qui m'a rappelé tout le reste ; ma mère me faisait dire cela quand j'avais commis quelque faute... "

Et il acheva ainsi toute la prière. Et puis il demanda de la répéter avec moi, et il ne se laissait pas de la redire. Et quand il eut fini :

" Mais il y en a une autre, me dit-il, oh ! oui, je me souviens que ma mère me disait qu'il y avait une sainte Vierge... attendez... je vais la retrouver cette prière. Dites-la-moi, je la reconnaitrai. Oh ! oui, c'est cela... *Je vous salue, Marie*... "

Et il me prévenait... Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Et toutes les paroles lui revenaient, et tout cela renaissait comme miraculeusement dans son âme ; et enfin, aux dernières paroles, il fondit en larmes : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Voilà ce qu'étaient pour ce vieillard ces prières qu'une pieuse mère lui avait apprises dans son enfance, germes précieux déposés dans son âme et longtemps enfouis ; mais enfin, ils étaient là, et au moment suprême, sous un rayon favorable de la grâce de Dieu, ils éclataient et devenaient la lumière de sa dernière heure et de son éternité.

Et il ne pouvait se lasser de les dire et de les répéter sans cesse... Enfin, le voyant fatigué, je le quittai, promettant de le revoir bientôt, et dès qu'il serait reposé.

Je revins bientôt effectivement, car je désirais extrêmement lui donner la sainte Communion. Il communia dans les sentiments de la piété la plus vive ; tout lui avait été révélé par ces deux prières, je n'avais plus rien à lui apprendre.

Et je me souviens encore d'une de ces choses, comme il y en a souvent, qui sont pour moi à elles seules, ainsi d'ailleurs que beaucoup d'autres, des preuves certaines, inattendues, mais éclatantes de la divinité de Jésus-Christ. Je lui avait laissé un petit crucifix, lui disant qu'il n'y en avait peut-être pas dans son hôtel ; et il m'avait répondu en souriant, qu'en effet, il n'y en a pas souvent dans les auberges. Je l'avais vu saisir et presser de ses mains défaillantes contre ses lèvres et contre son cœur ce petit crucifix.

Je revins le lendemain à cinq heures du matin. Je demandai de ses nouvelles : son neveu et sa nièce me dirent qu'il avait extrêmement souffert toute la nuit. Je m'approchai de lui ; eux reculèrent de quelques pas. Je lui demandai comment il allait.

" Mais cela va très bien, dit-il.

— Pourtant, repris-je, on me dit que vous avez beaucoup souffert cette nuit."

Il me répondit :

" Ils vous ont dit cela ?... Ils ne savent pas que vous m'avez laissé un consolateur... "

Et alors, tirant de dessous ses draps sa main décharnée et me montrant le petit crucifix que je lui avais donné et qu'il n'avait pas quitté : " Voilà, dit-il, celui qui me consolait. J'ai redit toute la nuit : *Notre Père* et *Je vous salue, Marie*... et c'est ce qui fait que je n'ai pas souffert "

Ainsi, voilà un homme qui avait tout oublié, et qui, non seulement franchissait tous les intervalles pour arriver au salut, mais encore s'élevait du premier pas jusqu'à la haute perfection de la foi et de la confiance chrétienne.

Encore un coup, ces deux prières lui avaient tout révélé. Et pour moi, je n'ai jamais vu entrer dans la vie éternelle plus admirablement.

Mgr DUPANLOUP.

C'est l'amour qui fait la facilité du service de Dieu. Sans lui, les choses les plus simples deviennent impossibles ; avec lui, les vertus les plus dures, cette humilité si effrayante, ce renoncement si amer, tout devient doux.

Mgr GAY.

## Il faut faire tuer Stamboul



A pauvre grand'mère en lisant la lettre qu'elle venait de recevoir, avait les yeux pleins de larmes. Voici, en effet, ce que lui écrivait sa fille :

MA CHÈRE MAMAN,

« Comme il me tarde d'aller te retrouver ! Un an, voilà presque un an que Lillette et moi nous sommes séparées de toi ! Tu ne reconnaîtrais pas ta petite-fille tant elle a grandi. Pourtant, bien qu'elle eût à peine trois ans quand nous t'avons quittée, je t'assure qu'elle n'a pas oubliée sa bonne grand'mère, et qu'elle en parle souvent. Ah ! que ce sera bon quand tu nous serreras toutes les deux dans tes bras !

Jacques comprend très bien que j'aie passé deux mois auprès de toi, et accepte de rester seul. Sois certaine qu'il serait très désireux de nous accompagner. Malheureusement, il ne peut s'absenter, même quelques jours, à cause de sa maison de commerce.

Maintenant, il ne faut pas que tu sois fâchée contre mon mari, qui m'a chargée d'une pénible mission. Je sais comme Stamboul t'est attaché. C'est ton fidèle compagnon dans ta solitude. Mais Jacques a appris qu'il a mordu dernièrement quelqu'un, et il a peur pour notre Lillette.

Nous avons des amis qui, il y a quelques mois, ont eu leur petit garçon mordu par un chien d'ailleurs nullement enragé. Ceci n'a pas empêché le pauvre petit d'être très malade à la suite de cette morsure, et aujourd'hui encore il n'est pas complètement rétabli. Je ne puis donc blâmer mon mari d'avoir des craintes pour notre fillette chérie. On n'est jamais trop prudent, d'autant plus que, lorsque tu prendras sur tes genoux ta petite-fille, Stamboul sera jaloux et capable de se venger en la mordant. Alors, petite maman, Jacques ne me permet pas de venir avec Lillette si tu as ton chien. « Que ta mère s'en débarrasse en le donnant à quelque amie ! » m'a-t-il dit.

Tu connais Jacques. Il est très bon, mais quand il a une idée en tête, rien ne l'en ferait démentir. Et, sans pitié, il me priverait de la joie de te voir si tu gardes ton chien.

Je sais le chagrin que je vais te faire, pauvre maman, et te demande de me pardonner.

Ta fille et ta Lillette t'embrassant de tout leur cœur.

On eût dit que le chien comprenait que sa maîtresse avait de la peine, car, lorsqu'elle eut fini sa lecture, il vint lécher sa main comme pour la consoler.

— Ah ! mon pauvre Stamboul, dit-elle en le caressant, pourquoi dans un moment de jalousie as-tu mordu quelqu'un qui s'approchait trop près

de moi ? Je sais bien que tu n'es pas méchant et que tout est venu de ce que tu aimes trop ta maîtresse. Pourtant, voilà que tu fais peur et qu'on m'ordonne de me débarrasser de toi !

Tandis que la bête, d'un naturel d'ordinaire si gai, la regardait avec des yeux très tristes qui ne firent qu'accroître le chagrin de la vieille dame, elle dit d'une voix désolée :

— Il va donc falloir que je me sépare de mon fidèle compagnon, comme me l'écrit ma fille ? Mais à qui vais-je te donner ? Qui aura soin de toi ? Et puis, t'acclimateras-tu chez de nouveaux maîtres ? Je te sais si sauvage avec les étrangers.

Et, repoussant, mais sans violence aucune, le chien qui, debout, s'accrochait à elle avec ses pattes :

— Cependant, je n'ai pas le droit d'hésiter. Quand je songe que tu pourrais mordre ma petite-fille, cette pensée déjà me bouleverse. En somme, pourquoi serais-tu malheureux chez d'autres maîtres, s'ils sont bons pour toi ?

Et après avoir réfléchi un instant :

— Tiens, je vais te conduire chez ma vieille amie Marie-Thérèse ! Tu seras en plus de quarante kilomètres de moi, et de cette façon je t'oublierai plus facilement. Elle n'aime pas beaucoup les bêtes, mais elle a pour moi une telle affection qu'elle acceptera, j'en suis sûre, de te garder pour me faire plaisir. En outre, tu auras un jardin pour courir, tandis qu'ici tu es à l'étroit dans mon appartement. Aussi je parie que si, dans quelque temps, je voulais te reprendre, c'est toi qui refuserais de quitter ta nouvelle maîtresse.

A vrai dire, la pauvre vieille dame n'était pas bien convaincue de ce qu'elle avançait, mais, pour ne pas songer à sa peine, elle cherchait à s'étourdir par des mots.

— Allons, Stamboul, viens que je te mette ton collier ! dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme.

Et, se parlant à elle-même :

— J'ai un train à 2 heures et je pourrai ainsi ne pas entrer trop tard chez moi.

Le chien crut qu'on l'emmenait faire une simple promenade et se mit à sauter en poussant des aboiements joyeux. Alors sa maîtresse hochait tristement la tête :

— Mon pauvre Stamboul, ta gaieté me serre le cœur, fit-elle. Tu ne te doutes pas où je te mène. Ce soir, comme tu vas me chercher, comme tu feras entendre des gémissements en ne me voyant plus ! Ah ! pourquoi un jour as-tu mordu quelqu'un ?

.....

Quand elle rentra chez elle, à la nuit, elle trouva la maison bien vide, ne pouvant tout d'abord s'habituer à ne pas voir son chien auprès d'elle. Mais bientôt elle réagit contre ce qu'elle considérait comme une manque de courage.

— Après tout, se dit-elle ce n'est jamais qu'une bête ! Dans quelques jours, lorsque j'aurai

ma fille et ma petite Lillette, est-ce que, dans ma joie, je penserai encore à mon chien ?

Et, résignée, elle attendit l'arrivée de ses chers enfants. Quelle ne fut pas sa surprise de voir, avec sa fille et Lillette, son gendre descendre du train !

— J'ai pu m'octroyer trois jours de congé, lui dit celui-ci, et suis heureux, en accompagnant ma femme et mon enfant, d'avoir l'occasion de venir les passer auprès de vous.

La grand'mère, malgré elle, sourit tristement en songeant que sans doute il avait aussi été bien content de s'assurer que le pauvre Stamboul n'était plus à la maison. Il est vrai que, par délicatesse, il n'en souffla pas mot, et, de crainte de raviver la peine de sa mère, sa fille, elle-même quand elles furent seules, ne fit qu'une très courte allusion au chien.

Or, le lendemain, comme tous étaient à table pour le repas du soir, et que la bonne, par mégarde, avait laissé entr'ouverte la porte d'entrée, tout à coup un chien bondit dans la salle à manger, et, fou de joie, sauta sur les genoux de sa maîtresse en poussant des cris d'allégresse.

— Stamboul ! c'est toi, Stamboul ? fit d'une voix étranglée et avec un geste de stupeur la vieille dame que la brusque irruption de l'animal avait terrifiée.

Puis, il eut un silence glacial causé par la surprise et une gêne générale.

Enfin, quand la grand'mère se fut un peu remise de son émoi, elle balbutia, en s'adressant à Jacques

— Je suis tout à fait étonné de voir Stamboul, car, pour obtempérer à votre désir, j'avais donné le chien à une amie qui habite à plus de quarante kilomètres d'ici !

Tandis qu'elle parlait, Lillette, amusée par l'arrivée inattendue d'un chien, se leva vivement de sa chaise, et, avant qu'on pût l'arrêter, courut pour le caresser. Mais la bête, qui n'avait pas quitté les genoux de sa maîtresse, dressa ses oreilles et montra une attitude plutôt hostile.

— Maman ! lui cria, inquiète, la mère de Lillette, prends garde que le chien ne la morde !

— En effet, ma chère belle-mère, ainsi que je vous l'ai écrit, il est dangereux, déclara alors sèchement Jacques. De plus, comme il a su retrouver son chemin, bien que vous l'ayez mené à plus de quarante kilomètres d'ici, il est certain, quelle que soit la personne à qui vous le donnerez, qu'il reviendra toujours.

— Il m'est si attaché ! murmura l'infortunée grand-mère.

Jacques n'entendit pas ou feignit de n'avoir pas entendu sa plainte. Pourtant il radoucit un peu le ton :

— Donc, pour notre Lillette, qui, taquine comme tous les enfants, fera certainement enrager la bête, déjà naturellement si rageuse, il est urgent

qu'elle disparaisse. Pardonnez-moi de vous peiner...

Il s'arrêta un instant, parce qu'il comprenait ce que ses paroles allaient avoir de cruel, puis — avec un haussement imperceptible des sourcils qui signifiait : après tout, il est de mon devoir de ne pas taire ce que j'ai à dire — il reprit, cette fois d'un ton décisif :

— Il faut faire tuer Stamboul !

— Pauvre maman ! dit tout bas sa fille en regardant, très émue, la vieille dame qui, le visage horriblement pâle, avec des mains crispées, serrait son chien contre elle.

Jacques, pour atténuer l'effet des mots qu'il venait de prononcer, s'empressa d'ajouter :

— Je vous donne ma parole qu'il ne souffrira pas. Je vais le conduire moi-même chez le vétérinaire. Il le piquera, et c'est l'affaire d'une seconde.

— Je sais... je sais, balbutia-t-elle en serrant encore plus fort son chien, comme si elle craignait déjà qu'on ne le lui prit.

Cependant, après un long silence, Jacques, d'une voix hésitante, dit en tendant lentement les bras dans la direction de Stamboul :

— Alors, vous permettez, ma chère belle-mère ?...

— Non, Jacques, je veux le porter moi-même au vétérinaire, fit la vieille dame d'une voix saccadée.

Et elle sortit vivement en tenant son chien dans ses bras, bien que ce fût un poids bien lourd pour elle.

— Quel chagrin va avoir ma pauvre maman ! dit sa fille, si émotionnée elle-même que des larmes perlaient dans ses yeux.

— Que veux-tu, aurais-tu préféré que notre Lillette risquât d'être mordue ? fit tristement Jacques.

— Certes non ! Mais je regrette presque d'être venue.

— Va, ma chérie, ta mère éprouvera tant de bonheur d'avoir auprès d'elle sa petite-fille, qu'elle se consolera vite.

— Je le souhaite.

Pendant que Jacques et sa femme échangeaient ce court dialogue, la grand-mère s'était réfugiée dans sa chambre, afin de gagner quelques minutes. Allait-elle avoir le courage d'accomplir sa promesse ? Par la pensée, elle se voyait remettant son chien au vétérinaire chargé de lui faire la piqûre, puis se sauvant à toutes jambes ! Mais, bien qu'elle ne se retournât pas, toujours par la pensée elle voyait aussi la malheureuse bête la regarder s'enfuir avec des yeux épouvantés et se débattre entre les bras du vétérinaire pour essayer de s'échapper.

Elle se passa la main sur son front moite de sueur et chercha du regard Stamboul.

L'intelligent animal, qui pressentait que sa maîtresse allait l'emmener encore bien loin, s'était caché sous le lit.

— Viens, mon petit Stamboul, gémit la vieille dame.

Stamboul, toujours obéissant, arriva en rampant, puis offrit sa patte à sa maîtresse comme pour implorer sa pitié.

— Je ne pourrai jamais! murmura la vieille dame avec un geste de désespoir.

Et, après avoir réfléchi un instant.

— Ecoute, Stamboul, je vais t'enfermer dans le cabinet de débarras où personne ne va jamais.

Et, mettant un doigt sur sa bouche :

— Mais, tu m'entends bien, tu ne pousseras aucun gémissement, tu feras le mort, car il faut que personne ne se doute que tu es là.

Et le chien, qui paraissait avoir compris, suivit docilement sa maîtresse.

Craignant d'être questionnée et ne voulant pas être exposée à ne pas dire la vérité, la vieille dame rentra dans sa chambre, se mit aussitôt au lit et feignit de s'être endormie.

Au milieu de la nuit, comme tout sommeillait dans la maison, on entendit tout à coup, venant du cabinet de débarras, les aboiements d'un chien, bientôt suivis des hurlements de la bête et des cris de douleur d'un homme.

Tous se précipitèrent hors de leurs chambres, haletants de peur.

— Ce doit être Stamboul qui a aboyé! dit enfin la grand-mère, après avoir d'abord hésité à faire cet aveu. Mais les cris de l'homme?...

Jacques se décida à aller voir et ouvrit la porte du cabinet avec prudence.

Le pauvre Stamboul, qui poussait de sourds gémissements, arriva en se traînant jusqu'aux pieds de sa maîtresse. Il était couvert de sang, ayant reçu un coup de couteau à l'épaule.

On visita le cabinet. Une petite fenêtre qui donnait sur un toit voisin était encore entr'ouverte et avait certainement livré passage à un homme venu pour cambrioler.

Le lendemain, de grand matin, le commissaire de police vint inspecter la fenêtre, puis, étant monté sur le toit, où il remarqua de nombreuses taches de sang, il en conclut que le voleur avait été mordu par le chien.

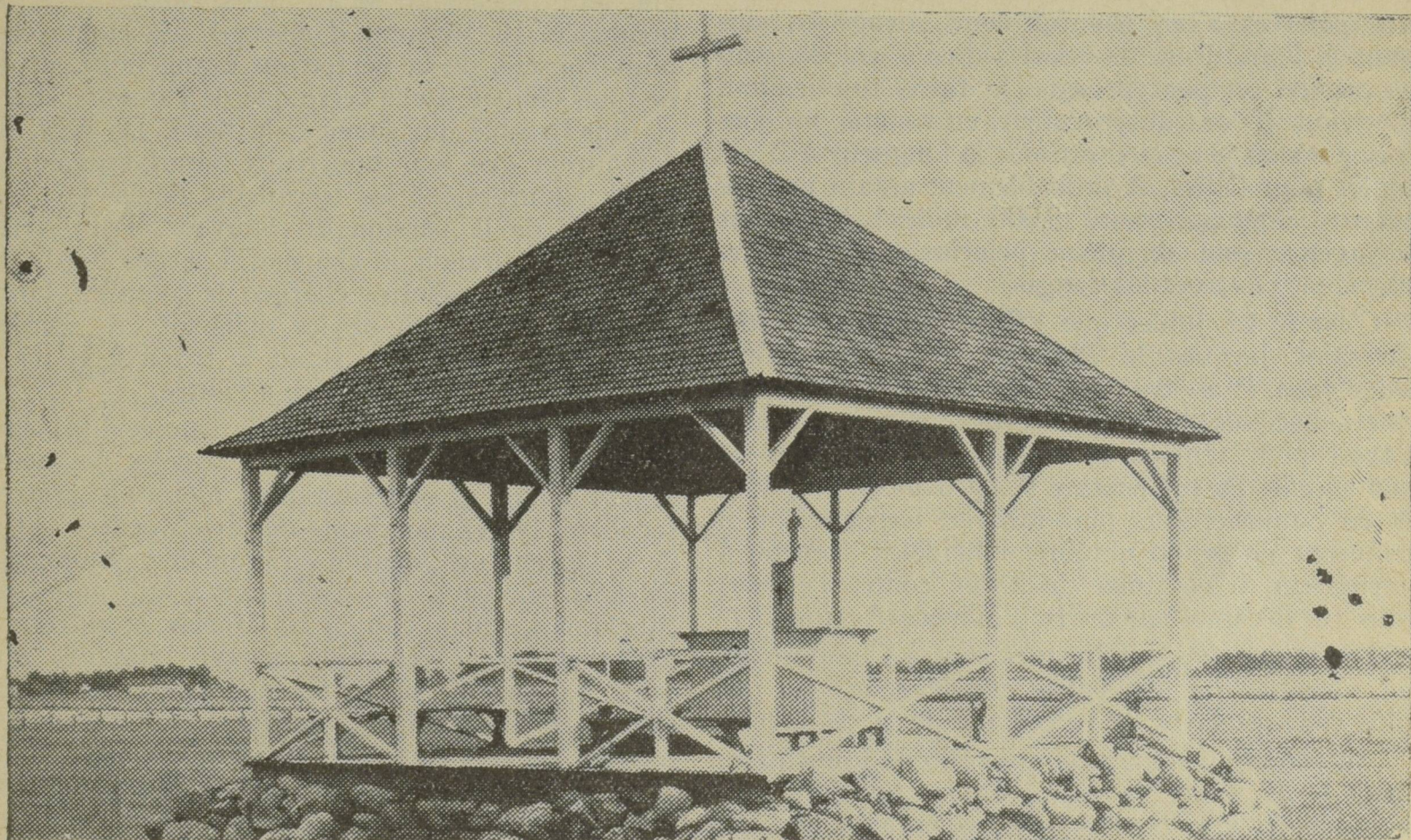
Après une brève enquête dans le quartier, il apprit qu'un individu, ayant une assez mauvaise réputation, avait été vu rentrant chez lui boitant bas. Il ne mit pas en doute qu'il était sur une bonne piste, et, accompagné d'un inspecteur, vint sonner à sa porte. À la vue des gens de police, l'homme se troubla légèrement, et, malgré tout d'abord quelques protestations, ne tarda pas à faire des aveux complets, parce qu'il n'avait pu expliquer d'où provenait une profonde morsure à la jambe.

— Et maintenant, pardonnez-vous à Stamboul d'avoir mordu? demanda en souriant la grand-mère à Jacques.

Non seulement le chien obtint vite sa grâce, mais, depuis il est surtout devenu le grand ami de Lillette, dont il supporte patiemment toutes les taquineries.

(L'Etoile Noëliste)

ANDRÉ DE BRÉVILLE.



L'ENDROIT OÙ FURENT MARTYRISÉS QUELQUES PÈRES JÉSUITES canonisés le 29 juin dernier.

## De Stockholm à Compostelle et retour

*“ Et son nom, que l'amour avec joie éternise,  
Resplendira plus tard dans le ciel de l'Eglise,  
Comme un soleil au firmament! ”*

L'abbé Apollinaire GINGRAS.



**D**E Stockholm à Compostelle et retour, voilà un titre qui a tout l'aspect, n'est-ce pas ? d'une moderne annonce de voyage comme on en organise tant de nos jours, voyages pour lesquels le luxe et le confort déployés sur les bateaux, les trains et dans les hôtels, sont offerts trop souvent comme une véritable attraction... Mais non : il ne s'agit de rien de tel, car ceux que, par la pensée, nous allons suivre de la Scandinavie à l'Espagne, puis dans leur retour vers la patrie, sont de pieux et nobles pèlerins d'un autre âge, bien éloignés de la recherche du luxe et du confort. Seules la prière et la mortification paraissent les préoccuper au cours de leur pérégrination ; ils n'ambitionnent que les biens impérissables.

L'antique capitale de la Suède, Stockholm, est à 59° 17' de latitude, et Santiago ou Saint-Jacques-de-Compostelle, ville d'Espagne, à 42° 50' (hémisphère boréal). La différence de longitude entre ces deux villes est de 25° 45', et la distance (en ligne directe) qui les sépare de quelque 2,082 milles (soit 3,350 kilomètres). Il va sans dire que nos pèlerins n'ont pas fait leur voyage en suivant la ligne droite — c'est-à-dire à vol d'oiseau — comme on peut presque le faire aujourd'hui, en avion. Ils ont dû parcourir, en somme, un chemin dont on peut bien estimer la longueur à 2,500 milles pour l'aller, et probablement autant pour le retour : donc, au total 5,000 milles ! Mais nos voyageurs sont de pieux pèlerins qui ne marchent pas avec les fatigues.

C'est le 25 juillet que l'Eglise célèbre la fête de saint Jacques le Majeur, frère de l'apôtre saint Jean, et apôtre lui-même. Il fut l'un des premiers disciples choisis par Jésus-Christ, qui voulut l'avoir pour témoin de sa transfiguration et de son agonie. Sa prédication se fit d'abord en Judée et en Samarie, puis plus tard en Espagne, où il convertit un grand nombre d'infidèles. Revenu à Jérusalem, il continua de lutter contre l'erreur, puis fut décapité par ordre d'Hérode-Agrippa.

Les restes de saint Jacques sont à Compostelle, en Espagne, où son église est devenue l'un des plus célèbres lieux de pèlerinage de la chrétienté.

Au prône du dimanche qui précède immédiatement le 25 juillet, la sainte Eglise, toujours préoccupée du vrai bonheur de ses enfants, les exhorte dans son langage sobre et précis, à demander, par l'intermédiaire de ce glorieux apôtre,

“ la grâce de répondre courageusement à l'appel de Jésus-Christ ”.

Depuis longtemps la sainte Eglise invite ses enfants à se rendre, au moins en esprit, auprès du vénérable tombeau de saint Jacques, et de temps immémorial aussi des foules de pieux fidèles y accourent.

Or il y a aujourd'hui six siècles — à quelques années près — que deux pèlerins de marque quittaient leur pays natal et se rendaient, en véritables pénitents, à ce tombeau célèbre ; c'étaient : Ulf Gudmarsson d'Ulfassa, sénéchal de Nérici (Suède) et Birgitta son épouse, devenue plus tard sainte Brigitte de Suède.

A l'exemple de leurs pieux ancêtres, ces deux hauts personnages de la cour de Stockholm avaient formé le dessein d'entreprendre comme beaucoup d'autres de leur condition à cette époque, de lointains pèlerinages.

Laissons madame la Comtesse de Flavigny, auteur de l'ouvrage si intéressant, si captivant : *Sainte Brigitte de Suède, sa vie, ses révélations et son oeuvre*, nous raconter elle-même, avec sa plume habile, et dans son style admirable, ce célèbre pèlerinage.

“ La dévotion de Brigitte envers le Saint-Siège, son enthousiasme pour tout ce qui rappelait les croisades, l'eussent volontiers entraînée jusqu'à Rome et à Jérusalem ; mais un tel voyage aurait trop éloigné le sénéchal de ses vassaux, et les pèlerins résolurent de ne point dépasser Saint-Jacques de Compostelle. Ulf et Brigitte voulurent que leur pèlerinage se fit dans l'austérité et la pénitence. Ils jurèrent d'observer désormais certains conseils de la perfection évangélique, et de ne plus s'aimer sur la terre que de l'amour céleste et impérissable qui survit à la mort. De plus, ils convinrent que leur nourriture serait frugale, et qu'ils endureraient les tourments de la soif, en souvenir de la passion du Sauveur. Pour vêtements, ils auraient le chapeau à larges bords, le froc brun et la pèlerine chargée de coquilles. Hors de leur patrie, rien ne les obligeait à garder le luxe du rang, et ce serait le bâton à la main qu'ils iraient d'un sanctuaire à l'autre.

“ Ils partirent à l'automne de l'année 1341 emmenant une pieuse phalange de fidèles des deux sexes : laïques et ecclésiastiques, moines et prêtres séculiers, frères mendiants de divers ordres. Afin de se placer sous la garde du premier missionnaire né dans leur pays, ils s'arrêtèrent à huit milles de Stockholm, sur un cap du lac Maelar, et entrèrent dans l'église du vénérable martyr Botvid, qui avait, au onzième siècle, fécondé de son généreux sang la terre suédoise. Brigitte méditait devant les reliques de son compatriote, lorsque tout à coup elle perdit le sentiment des choses extérieures et, dans une sorte d'extase, aperçut le bienheureux. — “ Moi et d'autres saints, lui dit-il, nous t'avons mérité la grâce de voir et d'ouïr les choses spi-



“ rituelles ; l'Esprit du Seigneur enflammera ton âme ”.

“ La première halte des pèlerins fut à Cologne, devant la châsse des Mages. Puis on les retrouve à Aix-la-Chapelle, et sans savoir quel chemin ils suivirent, on les voit à Tarascon au sépulcre de sainte Marthe. Sous l'ardent soleil de Provence, ils gravirent à pied la montagne de la Sainte-Baume, et pénétrèrent dans la grotte de Marie-Magdeleine. “ Jésus, loin de mépriser la péche-  
 “ resse, pensait Brigitte, l'a aimée autant qu'il ai-  
 “ mait Jean-Baptiste, et, pour répondre à tant  
 “ d'amour, Magdeleine s'est lavée de larmes, cou-  
 “ verte de bonnes oeuvres, transformée par la  
 “ patience, le travail, l'amour, la sainteté, au point  
 “ que les démons n'osaient plus la regarder.”

“ Le lieu d'une telle pénitence était sacré. Long-temps les voyageurs y demeurèrent prosternés et silencieux. Comme au sanctuaire de saint Olaf, ils saluaient ici l'ordre si florissant des frères prêcheurs. Le prieur du couvent Saint-Maximin fit entrer Brigitte et sa suite dans la basilique élevée par les comtes de Provence. L'édifice était encore inachevé, mais l'architecte voulait que ses trois longues nefes fussent inondées de lumière, ainsi qu'il convient au reliquaire d'une telle sainte, et déjà l'oeuvre répondait au plan de l'ouvrier. A regret, les Scandinaves s'éloignèrent. Ils s'embarquèrent à Marseille, et arrivèrent par mer sur les côtes espagnoles que leurs ancêtres, les Vikings, avaient jadis dévastées ; puis, le bâton à la main, ils parvinrent à Compostelle.

“ Malgré sa dévotion aux reliques vénérées sur sa route, Brigitte vivait dans l'attente de ce jour. Elle fut introduite sous les voûtes du sanctuaire par les chevaliers de Saint-Jacques. Leur vocation, monastique quant aux vœux, militaire quant à la défense de la foi, répondait à l'idéal de vie que la pieuse femme rêvait pour ses fils. Elle supplia Jacques le Majeur, qui était si souvent apparu aux chrétiens espagnols pour les soutenir contre les Maures de protéger la chrétienté et de réveiller chez les fidèles la volonté d'aller reprendre le sépulcre du Christ. Enfin, Brigitte confia au saint apôtre ses tristesses et ses joies, ses craintes et ses espérances. Voyant tout en Jésus-Christ, il pouvait lui obtenir la grâce d'agir selon ses intérêts éternels.

“ A Compostelle, l'un des pèlerins, contemplatif entre tous, reçut certaines lumières sur les destinées de Brigitte. Les Suédois étaient sortis de la chapelle souterraine, où la lumière des cierges se joue dans les innombrables pierreries dont les statues et l'autel sont couverts. Aux pieds de saint Jacques, restait le cistercien Dom Svenung, que minait un mal chronique ; sa figure pâle, sa longue robe blanche, se confondaient avec l'architecture du sanctuaire, au point que ses compagnons n'avaient pas remarqué sa présence. Le moine était plongé dans la douceur d'une solitude que Dieu remplissait, quand l'image de Brigitte frappa ses

yeux. A la lueur d'un jour éclatant, il apercevait la sainte femme couronnée de sept diadèmes. Inopinément, le soleil disparut, comme dans les éclipses, tandis qu'une voix du ciel frappait les oreilles de Svenung et lui expliquait sa vision : — “ Le soleil figure Magnus, roi de Suède, di-  
 “ sait la voix. Ce prince, après avoir brillé d'un  
 “ vif éclat, sera en mépris et en opprobre aux  
 “ hommes. Les diadèmes qui brillent au front de  
 “ la grande maîtresse du palais, signifient les grâ-  
 “ ces septuples que Dieu lui accordera. En preuve  
 “ de la vérité de cette vision, tu seras guéri de ton  
 “ mal et tu retourneras dans ton monastère pour  
 “ y occuper une haute dignité.” Le cistercien se releva de sa longue prière, plein de santé. Si la vision, dont il ne fit pas mystère, étonna peu ses compagnons accoutumés à voir les fils de saint Bernard en communication directe avec le ciel, elle augmenta le respect général envers Brigitte.

“ Pour rentrer dans leur patrie, les voyageurs traversèrent la France. Sans doute la guerre de Cent Ans, qui remplissait les routes de bandes armées, les priva du pèlerinage de Montmartre, car on ne les retrouve que dans une hôtellerie d'Arras, où Ulf tomba malade. Les pèlerins logeaient rue des Lombards, quartier populeux de la ville. Bientôt l'hospitalité française ne souffrit pas que le sénéchal demeurât dans une auberge, et l'un des chanoines de la cathédrale, qui appartenait à la maison artésienne des Bazentin, le fit porter chez lui.

“ Seule de sa famille dans ce pays étranger, dont elle ne comprenait pas la langue, Brigitte traversa des angoisses inexprimables. Penchée sur celui qu'elle aimait de l'amour fort et tendre entre tous que les époux chrétiens se jurent pour les bons et les mauvais jours, elle suivait la marche terrible de la fièvre. Au médecin succéda le prêtre, et l'évêque de Tournay voulut apporter à l'étranger les consolations de la foi. L'huile sainte passa sur les yeux d'Ulf ; ils n'avaient point eu de ses regards superbes qui sont en abomination au Seigneur, et ils se baissèrent doucement. L'onction sacrée toucha les lèvres qui n'avaient pas menti, et elles se fermèrent au signe de la croix. Les mains qui ne s'étaient point paresseusement croisées retombèrent dans un plein repos. Les pieds qui avaient couru sur la voie du bien s'arrêtèrent. Le coeur qui jamais n'avait conçu une pensée d'iniquité s'apaisa : — “ Que votre volonté  
 “ soit la mienne, mon Père et mon Dieu ”, répétait l'agonisant au Seigneur. Mais malgré sa soumission, Ulf ne faisait à l'amie de son père saint François, notre grande soeur la mort corporelle, qu'un accueil résigné. Son regard brillant de fièvre cherchait la patrie. Ne devait-il plus la revoir ? Abandonnerait-il sa bien-aimée, Brigitte sur la terre de France ? Ne bénirait-il pas ses enfants, et surtout n'expierait-il pas ses péchés. Cette dernière pensée dominait toutes les autres. Du fond de son âme, Ulf supplia le Seigneur de le laisser

vivre. Les années de grâce qu'il demandait, il les emploierait à servir Dieu dans un monastère. Il quitterait le siècle, les honneurs mondains, les joies de la famille, il se préparerait à la séparation qui brisait le cœur et au jugement qui terrifiait son âme.

“ Brigitte se répandait en larmes et en prières. Dès son entrée dans le royaume de Philippe VI, elle s'était recommandée aux saints spécialement vénérés par la France, et elle les invoquait pour Ulf, que la vie et la mort se disputaient. L'un d'eux l'écouta et lui apparut : — “ Je suis Denys, “ dit-il ; c'est moi qui fut envoyé de Rome pour “ prêcher l'Évangile dans ses contrées. Je te pré- “ dis que Dieu te chargera aussi de le manifester “ à l'univers.” Le patron de Paris montra ensuite à Brigitte le chemin des deux villes qu'elle désirait connaître entre toutes, Rome et Jérusalem, lui annonçant qu'elle les verrait un jour. Marie, Mère de Dieu, daigna également se rendre visible à l'affligée et lui parler : — “ Tu visiteras “ les lieux où j'ai vécu, dit-elle, l'oeil de ton esprit “ contempera mon fils dans son humanité, et tu “ sauras comment il souffrit sur la croix.” Enfin, au-delà de la Jérusalem terrestre, saint Denys indiquait la Jérusalem céleste, but suprême de tous les pèlerinages. “ Tu as été placée sous ma protection, déclarait l'apôtre à la contemplative, et “ pour t'en donner la preuve, je te promets que ton “ mari guérira...”

“ Ulf guérit. Il revit sa patrie et ses enfants, puis, fidèle à sa parole, il alla frapper à la porte du couvent d'Alvastra. Après s'être incliné sous la bénédiction de l'abbé, il demanda au prieur de l'autoriser à commencer son postulat. Les moines reçurent volontiers ce chrétien, plein de la crainte de Seigneur.”

N'avions-nous pas raisons d'exalter le style pieux et poétique de l'auteur que nous venons de citer, la comtesse de Flavigny, si bien connue d'ailleurs par ses nombreux ouvrages hagiographiques.

G. de CHAMPIGNY.

## LA SECONDE BOTTINE

Un voyageur, logé depuis quelques jours à l'hôtel du Commerce, à Carpentras, étant rentré dans la nuit, retira vivement une de ses bottines qu'il lança violemment sur le parquet. Puis, se reppelant soudain que son voisin avait le sommeil très léger, il continua à se dévêtir, tout en évitant avec soin de faire le plus léger bruit et se mit au lit, où il ne tarda pas à s'endormir profondément. Trois heures après, il fut réveillé par des coups répétés frappés à la porte de sa chambre.

— Qui est là ? cria-t-il.

— Votre voisin de chambre ; ah ça, voilà trois heures que j'attends que vous retiriez votre seconde bottine pour pouvoir m'endormir. Allez-vous enfin vous y décider, à la fin des fins ?

## Le péché de Mlle Félicité

**M**LLE Félicité Charrodon, la chaisière de la cathédrale, ôta son tablier, renvoya le chat, et prit son cabas de filet pour aller faire son marché. Mais, avant de partir, en prudente ménagère :

“ Il faut que je compte ma bourse ” dit-elle.

Son porte-monnaie contenait des “ coupures ” crasseuses, qu'elle dénombra exactement, et deux pièces de vingt sous dont l'une...

“ Ah oui ! celle-là, continua Mlle Félicité, elle est en plomb ! Je me suis laissé attraper... Je voudrais bien *savoir qui!*... Le monde est si voleur, à présent!... J'ai envie, tout de même... d'essayer de la faire passer!... Vingt sous, c'est vingt sous ! ”

Et le vieille fille, ayant donné à sa porte un tour de clé, s'engagea dans le dédale des petites rues aux pavés ronds, contournant prestement les bornes, évitant le ruisseau, qui s'élargissait parfois au milieu de la chaussée...

\*

\* \*

Tout en trotinant, un peu courbée, le filet battant les jupes, elle poursuivait, en face de sa conscience, un débat dans lequel revenait sans cesse des arguments, tels que ceux-ci :

“ Je ne suis pas riche... Perdre vingt sous, mes moyens ne me le permettent pas!... Après tout, je ne l'ai point fabriquée, cette pièce, on me l'a donnée. Puisqu'on m'a fait le coup, je peux bien le faire aux autres!...”

La résolution de Mlle Félicité est prise conformément à son intérêt, quand au débouché d'une ruelle encore plus étroite que les autres, elle se trouva “ rendue ” sur la place de la cathédrale.

Au pied des tours environnées du vol croassant des corneilles, se tenait le marché tout bruissant du jacassement des commères, le marché criant de couleurs et plein d'odeurs brutales : ici, sur des tréteaux enjuponnés d'étoffes à fleurs, des parfumeries “ vendues à meilleur compte que dans les grands magasins ”, ailleurs, des melons et des fruits, des légumes verts, des fromages et du poisson.

Mlle Félicité n'avait ni besoin d'une savonnette à la peau d'Espagne, ni d'un flacon d'eau de Cologne supérieure, ni d'un corset, ni de cotonnades et encore moins, fi ! de ces vilaines cartes postales illustrées en couleurs.

Vite, vite, Mlle Félicité parvint à la partie “ honnête ” du marché, celle où se tiennent assises les marchandes de comestibles.

“ Voyons, j'ai dit, murmura-t-elle, j'ai dit... pour commencer... des oeufs ! ”

Elle s'approcha d'une large matrone dont l'air béat, sous le madras, encourageait... tous les espoirs.

“ Combien la demi-douzaine, s'il vous plaît ?

— La demie ? Quatre francs dix sous, ma brave dame !

— Oh !... C'est cher !... Enfin !... ”

Tandis que la marchande plaçait les oeufs dans un sac en papier, Mlle Félicité retira de son portemonnaie quatre coupures d'un franc et, d'une main nerveuse un peu, y joignit la pièce en plomb. Son coeur faisait toc-toc au moment où elle tendit le tout à la paysanne en disant doucement :

“ Voici cinq francs... ”

Mais — fiez-vous donc aux apparences ! — à peine l'autre, avait-elle jeté un coup d'oeil sur la pitoyable monnaie qu'elle s'écria, — et sur quel ton :

“ Pas bonne, vot'pièce ! Dites donc !... Vous pouvez la garder pour vous !... J'aime *encô* mieux du papier, savez-vous ben ?... ”

La chaisière rougit, joua l'étonnement, balbutia :

“ Ah !... ma pièce n'est pas bonne ?... Excusez-moi... Je... Rendez-la-moi... Tenez, *voici* un autre billet ”

Et elle partit honteuse de son mensonge.

De son mensonge... ou de son échec ?... Hélas ! un mauvais sentiment d'obstination, un vilain désir de “ vengeance ” se développa au coeur de Mlle Félicité aussitôt qu'elle fut hors de la vue de la marchande dont elle avait tenté de faire sa dupe.

“ Elle n'en a pas voulu, la mâtine ! grommelait-elle en s'excitant à la colère... Ah ! c'est comme cela ! Eh bien, on va voir !... Il faut que je *m'en* débarrasse aujourd'hui ! Je l'ai prise ! Un autre le prendra, ou j'y perdrai mon nom ! Ah ! mais !... ”

\*

\* \*

Très loin du lieu de sa défaite, presque à l'extrémité du marché, Mlle Félicité avisa un grand niais d'une quinzaine d'années qui vendait des prunes.

Voilà mon affaire, se dit la chaisière... Je ne comptais pas acheter de prunes aujourd'hui. Mais il faut saisir l'occasion... Les hommes c'est moins regardant !... D'ailleurs, c'est bon pour ma santé, les prunes : le suisse me l'a dit...

Toute souriante elle minaуда

“ Combien ces fruits, mon ami ?

— Dix sous la livre.

— Alors... une livre, s'il vous plaît !

— Voilà. ”

La cliente fouilla avec empressement dans sa bourse, tendit bien vite sa pièce au dadais, qui l'empocha sans même la regarder et, en retour, en mit une de cinquante centimes dans la main sèche demeurée tendue.

“ Merci... Monsieur !... ”

La vieille fille précipita les prunes dans son cabas, au risque de casser les oeufs, et se perdit

dans la foule avec une rapidité qui eût éveillé les soupçons du commissaire du marché si la réputation de Mlle Félicité Charrodon n'avait été... ce qu'elle était dans la ville.

Satisfaite, atrocement satisfaite, la chaisière reprit aussitôt le chemin de son logis. Elle n'avait plus aucune emplette à faire aujourd'hui...

Mais voici que, lorsqu'elle se retrouva dans le silence des ruelles désertes par où elle était venue tout à l'heure, quelqu'un qui se tenait embusqué derrière une borne surgit devant elle tout à coup. Un fantôme. Le remords !... Et une voix qui semblait sortir d'entre les pavés ronds disait :

“ Félicité Charrodon, tu as volé... *Tu as volé!*... Ce garçon sera grondé, battu peut-être, à cause de toi, Félicité Charrodon ! C'est mal, c'est mal, c'est mal !... C'est un péché !... ”

A ce moment, comme pour ponctuer ses reproches, l'horloge de la cathédrale tinta les trois coups doubles annonçant les trois quarts : ding-dong, ding-dong, ding-dong !...

“ Un péché ! ”

Mlle Félicité soudain, pensa au confessionnal, à M. l'abbé Duboulinois, aux lunettes sévères...

Un petit frisson lui parcourut l'échine. Elle s'arrêta, les yeux fixes... Mais oui, c'est un péché qu'elle venait de commettre !... Un péché dont elle devrait s'accuser !

Elle avait lésé son prochain.

Et que faut-il faire quand on a lésé son prochain ?

Mlle Félicité, lut, écrite au fond de sa conscience éclairée soudainement comme par le feu d'un cierge, la réponse à la question qu'elle se posait : Réparer. *Réparer*, c'est-à-dire, retourner au marché, retrouver le petit marchand de prunes et lui dire :

“ Mon ami, je me suis trompée : je vous ai donné une pièce qui n'est pas bonne... par mégarde... ”

Par mégarde !... Eh non !... Il ne faudrait pas dire “ par mégarde ”, ce qui serait un mensonge de plus, mais bien “ *Je vous ai trompé...* Pardonnez-moi. ” Ah ! c'était dur, et Mlle Félicité fut bien malheureuse !

\*

\* \*

Machinalement, elle avait passé à son poignet les deux anses de son cabas et rouvert son portemonnaie sur lequel elle inclinait son nez pointu.

Peu à peu elle se résignait. Elle avait eu “ son moment d'égarement ”, oui, comme la plupart des humains qui sont pécheurs, comme la Madeleine... Eh bien ! la pénitence qu'il fallait pour racheter cela, Mlle Félicité, loyalement, vaillamment, saurait se l'imposer !...

Heureuse de la joie du sacrifice accepté, elle éprouva, avant de retourner sur ses pas, le besoin de faire briller au jour, de montrer au fantôme

vitupérateur qui était là encore devant elle, la pièce, la *bonne* pièce dont elle allait acheter le plus grand des biens : la tranquillité de sa conscience...

Des profondeurs du "compartiment du milieu" elle l'exhiba et porta sur elle un regard de ses yeux... qui s'arrondirent aussitôt de stupéfaction.

La pièce que Mlle Félicité tenait entre ses doigts, c'était... la pièce en plomb!... Dans sa hâte tout à l'heure, croyant garder la bonne et se débarrasser de la mauvaise, Mlle Félicité — oui, vraiment — *s'était trompée!*...

Elle prit le parti de sourire en murmurant non sans amertume :

"J'aurais été honnête *malgré moi!*"

Et dans l'ardeur de sa générosité, elle s'estimait trop peu punie.

\*

\* \*

Mais, quand elle fut chez elle, et qu'à nouveau elle compta sa bourse, voici qu'elle fit une autre constatation.

La pièce de cinquante centimes que lui avait rendue le marchand de prunes — le grand niais — cette pièce aussi... *était en plomb!*

Alors Mlle Félicité Charrodon estima que, sur sa tête humiliée, la justice immanente s'était, pour cette fois, suffisamment appesantie...

Pierre LADOUE.

## UN PETIT GARÇON BIEN ELEVE

Gontran est en visite avec sa maman.

On passe un grand sac de dragées, souvenir d'un baptême récent, et on invite Gontran à en prendre une bonne poignée.

Mais l'aimable enfant s'y refuse avec énergie.

On insiste. Gontran est inflexible, puis, finalement, dit à sa mère :

— Donne-m'en, toi!

La mère plonge la main dans le sac et dépose sur les genoux de Gontran, qui se met à les croquer sans plus de cérémonies, les dragées jusqu'à vivement offertes.

En sortant, la maman, intriguée, questionne :

— Dis-moi, mon trésor, pourquoi n'as-tu pas voulu prendre toi-même la poignée de dragées? Tu croyais sans doute que ce n'était pas convenable?

— Oh, non! seulement j'aimais mieux que tu me la donnes, toi.

— Pourquoi?

— Parce que, comme t'as la main plus grande, j'étais sûr d'en avoir "plus"!

## REGIME

Le médecin à son client, qui pèse 300 livres :

— Si vous voulez maigrir, il ne faut plus prendre qu'un peu d'eau par jour.

Le client. — Avant ou après les repas?



LE VIEUX MÉTIER A TISSER. Vue de la pièce "montée."

## Violette

**V**IOLETTE naquit dans le petit bois de hêtres et de chênes qui gravit la montagne de Peyroli, à quelques pas du ruisseau jasant entre sa double haie de menthes et de marjolaines.

Un rayon de soleil, filtrant entre le jeune feuillage, la fit éclore un matin d'avril dans la mousse fine comme du velours et, tout de suite, elle envoya comme un hymne de reconnaissance, son parfum au printemps qui lui donnait pour demeure ce somptueux palais de verdure.

Quelques fleurs l'habitaient déjà, ce palais aux voûtes illuminées, au dôme transparent à travers lequel on voyait le bleu délicat du ciel ; mais nulle ne remarqua sa présence, tant elle était menue et fragile encore. Et elle se réjouit d'être ainsi aperçue parce que, déjà, elle se révélait humble, aimant la solitude et se complaisant dans l'ombre.

En grandissant — pas beaucoup — elle s'organisa à sa façon dans l'herbe qui grandissait plus qu'elle, et se cacha tant qu'elle put, se contentant de regarder de loin en loin ce qui se passait autour d'elle, et ne désirant que deux choses au monde : s'endormir bercée par la chanson des nids et rester en bonne intelligence avec le vent pour que, pendant les jours d'orage, il ne la tuât pas en passant.

Dans ce but, elle s'imagina de lui laisser emporter aussi loin qu'il le voudrait, tous les parfums de sa corolle et, pour cela ou pour autre chose, il ne la tourmenta jamais.

Un matin, Violette fut tirée de son léger sommeil par un bruit insolite : un grand nombre de fleurs qu'elle ne connaissait pas, en belles toilettes toutes neuves, fraîches et pimpantes, s'installaient dans le bois comme chez elles ; beaucoup d'insectes aussi qu'elle n'avait jamais vus, et même des familles entières d'oiseaux se promenaient en sautillant dans les sentes ou voltigeaient de branches en branches.

Les fleurs chuchotaient entre elles d'un petit air mystérieux. Toutes étaient d'anciennes amies, des fleurs de l'an passé que le méchant hiver avait glacées et que le printemps venait de ressusciter d'un coup de sa baguette magique taillée dans un rayon de soleil.

Les insectes bourdonnaient et bruissaient tous ensemble.

Les oiseaux gazouillaient et chantaient. Il y en avait dont la voix était si agréable que Violette ne se fût pas lassée de les entendre.

Maintenant, le bois était tout peuplé, et elle fut émerveillée de ce qu'elle vit.

Messire Printemps, ne pouvant convier à une soirée des fleurs qui se couchaient sagement de bonne heure, leur donnait une fête matinale dont la chère petite recluse devait garder, sa vie durant, le souvenir ravi.

Quelques coquelicots, fièrement campés dans leurs tuniques de soie pourpre, attirèrent d'abord son admiration ; puis elle s'extasia sur les marguerites si gracieuses, sur les campanules aux corsages lilas, les églantines en robes de satin rose, les liserons pointillés de saphir, les pervenches vêtues de soie bleue, et les muguet parfumés comme les muscadins.

Des libellules couvertes de dentelles, des papillons en costumes éclatants, des guêpes corsetées de velours, des coccinelles en péplums écarlates, des scarabées chamarrés d'or, des bourdons en habit de cour, des insectes de toutes qualités et de toutes couleurs se pavanaient au soleil, dans la gloire de leurs superbes atours ; puis tout à coup, se mirent à valser, tandis que les artistes les plus en renom de la gent ailée, loriots, merles et pions, commençaient leur concert dirigé par un rossignol, le plus éminent chef d'orchestre de toute la contrée.

C'était une très grande fête.

“ Oh ! murmura Violette, que c'est beau ! ”

Et, toujours extasiée, elle ne se fût pas lassée d'admirer si, soudain, les danses n'eussent été interrompues par l'arrivée d'une petite fille devant qui, dans un affolement sans raison, s'enfuirent aussitôt papillons, libellules, guêpes et bourdons.

Les fleurs elles-mêmes parurent un peu effrayées et s'inclinèrent sur son passage, mais peut-être était-ce seulement pour la saluer.

Cependant, les oiseaux continuèrent leur aubade et Violette pensa : “ Au moins ceux-là ont de l'esprit ! ”

Personnellement, elle n'eut pas une seconde d'appréhension en voyant la fillette se diriger vers elle. Elle pensa : C'est une fleur aussi... Elle a des yeux bleus comme des bluets, le teint délicat des églantines, et elle porte une robe rose comme elles. C'est une fleur... De quoi aurais-je peur ? ” Même, elle fut contente de la voir s'approcher d'elle et s'asseoir dans l'herbe tout à côté d'elle, qu'elle n'apercevait pas.

Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Sans doute du village voisin, du château peut-être ? Mais qu'importait ?

Tout à coup elle huma l'air et, de ses doigts fluets écartant l'herbe, chercha la violette dont le parfum arrivait jusqu'à elle et qui tressaillit sous la pression de sa main. Oh ! alors, elle se sentit perdue et, dans son angoisse, comprit l'effarement des hôtes des bois.

Mais l'enfant ne la cueillit pas, la trouvant trop petite. Elle ne s'arrêta pas non plus longtemps auprès d'elle et reprit sa promenade.

Violette l'aperçut de nouveau quelques instants après et, cette fois, elle portait dans ses bras une gerbe d'où s'élançaient, comme pour s'en échapper, de grandes ancolies mauves, des lavandes et du chèvrefeuille.

Elle l'effleure en passant et Violette éprouva un douloureux serrement de cœur en la voyant

emporter loin du bois des fleurs qui, tout à l'heure encore, prenaient si joyeusement part à la fête.

A peine se remettait-elle de son émotion, qu'un liseron vint, sans cérémonie, lui faire une visite.

— Bonjour, ma mie ! lui dit-il ; il me tardait de vous connaître.

— Ah ! fit-elle, un peu interloquée de ce sang-gêne. Comment avez-vous pu savoir où je demeurais ?

— Votre bonne odeur vous a révélée à moi.

— C'est un don de nature, répliqua-t-elle, mais je n'en suis pas plus fière pour cela et je n'aspire qu'à vivre dans l'ombre et inconnue.

— Mais ! répondit le liseron, si c'est pour moi que vous dites ces choses, vous êtes moins aimable que parfumée."

Elle comprit sa maladresse et s'empressa de la réparer en affirmant que son amour de la solitude ne l'empêchait pas de recevoir avec plaisir ceux qui venaient la voir. Échanté de cette conclusion, le liseron déclara lui être tout acquis et disposé à se montrer son ami.

Ce fut par la coccinelle qu'elle apprit le mariage sensationnelle du plus riche papillon avec la plus charmante églantine du pays, et je dois avouer que Violette prit, à l'écouter, un plaisir extrême. Elle se fit répéter plusieurs fois les somptuosités de cette noce dont le lendemain fut, hélas ! si triste pour l'églantine.

Oh ! oui, bien triste ! car le lendemain, dès l'aube, après un insouciant petit bonjour, le beau papillon s'en fut dans un autre bois, voir d'autres églantines, sans plus s'occuper d'elle que s'il ne la connaissait pas...

Bien qu'il en coutât au liseron de chagriner Violette, la franchise de sa nature le força à le faire. Hélas ! oui, tout souffrait sur la terre, les arbres, les oiseaux, les insectes, les plantes, et, bien souvent, la mort n'attendait pas l'hiver pour glacer la sève dans leurs coeurs.

On voyait martyriser des marguerites, on trouvait des roses agonisantes dans la poussière des chemins, on rencontrait des campanules étiolées que le soleil brûlait sans pitié, et, parfois, sur l'eau croupissante de la mare, de l'autre côté du petit bois, de pauvres violettes surnageaient, jetées là par quelques passant, après avoir été arrachées à leur sol natal. Et elles devenaient alors la proie des salamandres et des crapauds.

Violette, à cette révélation tragique, frémit jusque dans ses menues racines. "Pourtant, continua le liseron, toutes les fleurs ne meurent pas aussi dramatiquement. Il y en a même qui finissent dans la joie et la béatitude, comme celles qui vont parer et parfumer les églises."

Celles-là étaient des heureuses, plus privilégiées encore que celles transportées dans les salons qu'elles embellissaient et dont tout le monde pouvait, en s'approchant d'elles et en les touchant, aviver la souffrance ; tandis que, sous les voûtes

d'une église, elles mouraient doucement, sans même le savoir.

Toute la journée, Violette pensa aux confidences du liseron et de la coccinelle, et quand la nuit vint, la claire nuit toute brillante d'étoiles et baignée d'opale, elle pria... Elle pria le bon Dieu de la faire cueillir par quelque main pieuse et mourir dans la chère petite église voisine dont la cloche envoyait parfois jusqu'à elle sa sonnerie vibrante et joyeuse.

Le bon Dieu a écouté Violette parce que c'est une fleur modeste, et que sa prière montait confiante jusqu'à lui. Il l'a fait cueillir délicatement par la belle petite fille à la robe rose et aux yeux bleus qui, déjà une fois, vous vous le rappelez, s'était promenée dans le bois.

Violette a été très étonnée de voir tant de fleurs en tout semblables à elle dans la main de cette mignonne. Où donc les a-t-elles trouvées ? Mais qu'importe ? Toujours est-il qu'elle est partie en bonne compagnie.

A peine a-t-elle ressentit une légère secousse quand l'enfant a brisé sa tige, et encore était-ce plutôt une sorte d'alanguissement, une défaillance, qu'une douleur ; et, d'une coupe de cristal, elle ne se souvient même plus de l'impression ressentie.

Sa tige, tout à l'heure inerte, ses pétales penchés, reprennent peu à peu leur force et leur fraîcheur primitives, et la sève est remontés à son coeur comme à celui de ses compagnes. Elle ne vivra pas longtemps, elle le sait, et se hâte de savourer la joie de se trouver, ainsi qu'elle le désirait, dans l'église du village. C'en est fini de ses terreurs et de ses appréhensions. Elle n'ira pas mourir dans la mare aux crapauds, le poète insouciant ne l'écrasera pas sous son talon, personne ne l'étouffera entre les pages d'un livre. Elle a dit, non cependant sans quelque regret, adieu au liseron et à la coccinelle et à toutes ses connaissances du petit bois et, à présent, elle est heureuse, vraiment. Heureuse de se trouver là, dans ce coin de chapelle, où la petite fille l'a déposée sur l'humble autel de Marie.

Et le soir, à l'heure où elle s'endormait là-bas, sous le clair regard des étoiles, à l'heure où le rossignol, égrenant ses notes perlées, commençait sa sérénade, le sommeil vient de nouveau clore ses pétales, et elle s'endort encore doucement, avec béatitude, dans un rêve enchanté qui n'aura plus de fin.

Jean BARANCY.

## NE PRETEZ RIEN !

— Tiens, à propos. Avez-vous encore besoin du parapluie que je vous ai prêté ?

— Je ne l'ai plus, je l'ai prêté à un ami.

— Sapristi ! C'est qu'on le réclame à la personne qui me l'avait prêté.

## Deux avares et leur fromage



HEZ les Zéphirin lequel était le plus avare? Le mari ou la femme? Je ne sais... car Gervais Zéphirin, le mari, était aussi avare que sa femme — ce qui n'est pas peu dire — Et Marcelline Zéphirin, la femme, était aussi avare que son mari — ce qui n'est pas peu dire non plus! —

Bref, à eux deux, ils étaient avares, avares, affreusement avares...

Chacun de leur côté, ils rivalisaient d'économie pour arrondir leur bas de laine. Le contenu de celui-ci était déjà si important qu'il aurait suffi à nourrir le village entier des Zéphirins où se comptait une vingtaine de feux.

Gervais et Marcelline avaient donc de quoi vivre richement, mais comme tous les avares ils aimaient l'argent pour lui-même et non pour le bien-être qu'il peut procurer. Aussi vivaient-ils sordidement dans leur maisonnette — branlante faute de réparations — vêtus de guenilles et faisant maigre chair les trois cent soixante-cinq jours de l'année.

Un jour, Gervais se rendit à la ville voisine pour essayer de trouver des souliers à bon marché... En passant dans la grande rue, il s'arrêta chez ses cousins Donebien pour leur dire bonjour, et... se faire payer le café!

Les cousins Donebien tenaient une boutique de comestibles très achalandée. Ce jour-là, leur recette avait été si belle qu'ils en exultaient et déversèrent toute leur joie sur Gervais en lui offrant un beau fromage!

Gervais, tout ébaudi devant cette aubaine, en oublia le but de sa course, et rentra droit chez lui le fromage sous le bras, sans aller chez le cordonnier.

Arrivé dans sa cuisine, il déballa, sous les yeux de sa femme, le magnifique cadeau et tous deux le contemplèrent avidement en silence...

Ah! c'est qu'ils avaient été généreux les cousins de la ville! Pensez donc, leur fromage était un Hollandais; un de ces gros fromages ronds en habit rouge, dont la chair jaune fond délicieusement dans la bouche! Ah! quel bon régal en perspective pour les Zéphirin!...

Leurs noms d'ailleurs ne les prédestinaient-ils pas à aimer le fromage?... Hélas! celui-ci était si cher qu'ils n'en achetaient jamais... Maintenant, ils allaient se rattraper car le présent des Donebien leur permettrait de se régaler pendant longtemps!...

Le soir même, après la soupe, ils l'entamèrent et trouvèrent un goût particulièrement exquis à ce dessert qui leur coûtait zéro franc, zéro centime...

Au bout de quelques jours, le Hollandais commença à diminuer sérieusement et la joie des Zéphirin s'altéra... Ils coupèrent leurs tranches plus minces, mais, quoique moins vite, le fromage continua à diminuer...

Lorsque son habit rouge ne fut plus qu'une petite tache rouge sur l'assiette blanche. Gervais s'écria:

— Écoute, Marcelline, il ne faut plus couper notre fromage, cela va trop vite... désormais, nous allons nous contenter de frotter notre pain contre le morceau qui reste, ça sera comme si nous en mangions! et il durera ainsi encore très longtemps.

Docile, Marcelline consentit. Le stratagème des deux avares dura une semaine...

Au bout de ces sept jours, ils s'aperçurent dououreusement que, frotter leur croûton contre le Hollandais, si cela donnait bon goût au pain, cela "usait" encore trop vite le fromage!...

— Il faut chercher autre chose pour conserver le cadeau des cousins, dit Gervais, chercher et trouver!

Les deux époux cherchèrent, cherchèrent...

Cette fois, ce fut Marcelline qui trouva...

Un soir, en apportant le fameux dessert sur la table, elle le couvrit d'un grand bol de verre:

— Regarde, expliqua-t-elle à son mari, puisque frotter directement le fromage hâte trop rapidement sa fin, nous allons frotter à travers le verre! et avec un peu d'illusions, notre pain aura le même goût qu'avant...

Gervais applaudit au truc ingénieux de sa digne épouse, et, à chaque repas, les Zéphirin frottèrent leur pain contre le bol, dont la transparence laissait voir les restes du fromage, qui, cette fois, ne maigrissait plus.

Un beau matin, Marcelline s'assombrit et arrêta net son frottement.

— Qu'y a-t-il? s'exclama son mari.

— Ce qu'il y a? c'est que mon idée n'est pas bonne!

— Pas bonne! Comment ça, pas bonne?

— Oui, je le répète, elle n'est pas bonne mon idée!... et j'y pense seulement à la minute... Car vois-tu c'est le verre que nous frottons maintenant, c'est donc le verre que nous usons! Alors, comme le verre du bol est bien plus cher que le bout de fromage qui est dessous, ça vaut pas la peine d'abimer le verre!...

— C'est que tu as raison! Mais voilà... moi je voudrais que le fromage dure quand même encore un peu... Alors comment faire pour ne pas user ni le bol ni le fromage?

— Ne plus toucher ni l'un ni l'autre, tranche Marcelline d'un ton décidé. Dorénavant, nous ne frotterons plus, nous... regarderons, tout simplement.

Ainsi fut fait. A chaque dessert, les deux avares mangèrent leur fromage... des yeux, tout en avalant leur pain sec.

Lui, le fromage, bien à l'abri dans sa cage de verre, semblait en parfaite santé, et narguait le temps sous sa cloche.

Peu à peu, cependant, il se mit à vieillir... Son habit rouge se fana, sa chair se racornit... il se replia sur lui-même et sécha d'ennui dans sa prison.

Les Zéphirin s'en aperçurent et s'inquiétèrent. Gervais, après une minutieuse observation, crut comprendre la maladie du Hollandais.

— C'est, dit-il à sa femme, parce que tes regards attachés au bol sont trop ardents ! cela brûle le fromage à travers le verre, et le dessèche... J'ai toujours entendu dire que tes yeux noirs lançaient des flammes... De moi, au contraire, on dit que j'ai le regard froid. Tu vois que j'ai raison... Cesse donc de regarder le fromage!...

Depuis ce jour, le droit de tourner les yeux du côté du bol en verre n'appartint qu'à Gervais seul.

Stoïquement, Marcelline quittait la table lorsqu'elle y avait déposé le Hollandais...

Pauvre Hollandais ! il devenait dur comme un caillou sous sa cloche, mais ne pensait certes pas, dans le calme de sa prison, qu'il mourrait d'accident!...

Un soir, la porte de la cuisine étant restée entr'ouverte pendant le repas des Zéphirin, tandis que Marcelline rangeait la vaisselle et que Gervais en était à son dessert... "contemplatif", un chien errant bondit dans la pièce, sauta sur la table, renversa assiette et bol... et emporta glou-tonnement le restant du merveilleux fromage de Hollande...

\*  
\* \*

Après la fuite du chien voleur, la rage et le désespoir rendirent malades les Zéphirin : Le mari eut la jaunisse, la femme des crises de larmes...

La jaunisse jaunit le visage de Gervais.

Les larmes rougirent le visage de Marcelline.

C'est ainsi que, chose extraordinaire et inattendue, les couleurs Jaune et Rouge de leur cher fromage se peignirent sur la figure des deux avarés... mais ne les consola point de sa perte irré-médiable.

Pierre ROSE.

(Foyer-Revue.)

## HISTOIRES JUIVES

Un courtier juif a fait travailler son commis toute la semaine dernière, pour un travail supplémentaire, jusqu'à des heures indues. L'employé réclame un supplément de salaire.

— Mon ami, répond le Juif, si vous appelez vous-même les heures supplémentaires des heures "indues", comment osez-vous prétendre que je vous les dois ?

## A bientôt, au ciel !

**D**ANS un petit village de la Bretagne, un vieux curé se mourait ; cloué sur son lit, il attendait l'heure de s'en aller, et l'heure n'était plus loin, car dans sa poitrine un souffle à peine alimentait la vie. On lui apprit qu'un de ses paroissiens, qui depuis longtemps avait rompu avec Dieu et l'Eglise, se mourait comme lui. Il envoya un vicaire ; le vicaire vit le malade, mais fut bientôt éconduit.

"O mon Dieu, s'écria le vieux prêtre, retournez-y, je vous en supplie, et rappelez-lui qu'il m'avait promis de ne pas mourir sans se réconcilier avec Dieu."

Le vicaire y fut encore, fit son message.

"C'est au vieux curé que j'avais promis cela, fit le malade en ricanant d'un air sinistre," et une seconde fois il éconduisit le prêtre.

Le vieux curé leva les bras et les yeux vers le ciel, puis, sur le coup d'une inspiration subite :

"Qu'on apporte une civière !"

On obéit en pleurant. Il y fit mettre un matelas, il se fit poser dessus ; on l'entoura de couvertures.

"Allons !" dit-il.

Et, dans la nuit qui était profonde et noire, éclairé par une lanterne qui vacillait, le mourant fut porté, par de durs et longs chemins, à travers la bise qui sifflait glaçante.

Quand l'impénitent vit entrer dans sa chambre cette civière et ce vieillard pâle qui venait à lui, se dressant sur sa couche :

"Oh ! s'écria-t-il, que venez-vous faire ici ?

— Vous sauvez !" répondit le prêtre.

On glissa la civière près du lit, et les deux mourants furent laissés seuls...

Quand on rentra, tous deux pleuraient. Le vieux curé, une dernière fois, bénit le malade :

"A bientôt, lui dit-il, au Ciel !"

Le cortège sombre reprit sa marche dans la nuit, silencieux comme un convoi funèbre. On n'entendait que les pas des porteurs sur les cailloux de la route, et, dans les taillis, le vent qui faisait frissonner les feuilles.

Au retour, quand on découvrit la civière, le corps plus pâle était immobile l'âme était partie!...

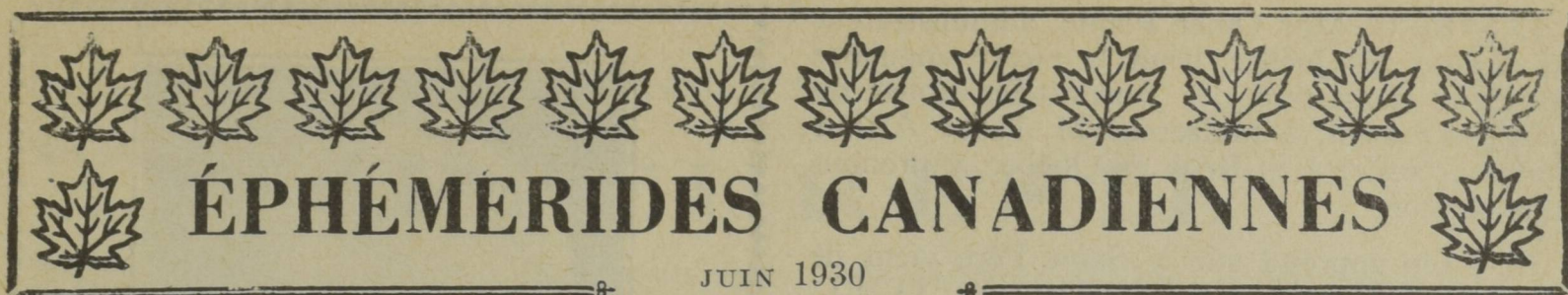
## BONTE D'AME

Le Président du tribunal, s'adressant à un jeune voleur :

— Ah ! ça, vous n'avez pas honte ? Vous volez deux lapins, le père et la mère, qui avaient des petits ?

Le prévenu. — J'avais l'intention d'adopter les petits aussi.





# ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUIN 1930

31 mai.— A Québec décède le Dr J.-A.-Éphraïm Bédard, à l'âge de 69 ans.

1er juin.— A Québec a lieu une journée papale organisée par le Comité régional de l'A. C. J. C., à l'occasion de la clôture de l'Année jubilaire de S. S. Pie XI. Son Ex. le Délégué Apostolique, Mgr Andréa Cassulo, qui avait daigné prendre part à ces démonstrations, célébra le matin, la messe pontificalement en l'église de Saint-Sauveur. Dans l'après-midi, une procession, où figuraient plus de 10,000 jeunes gens, défila à travers les rues de Québec pour se terminer au pied du monument de Mgr Laval. C'est là que furent prononcés plusieurs discours et que N. S. Père le Pape fut acclamé par toute cette jeunesse.

— Il tombe aujourd'hui une abondante bordée de neige dans la région de Stoneham.

2.— Le Gouvernement fédéral vient de nommer cinq nouveaux sénateurs pour la Province de Québec. Ce sont : l'hon. Rodolphe Lemieux, président de la Chambre des Communes; M. Georges Parent, député de Québec; M. Jules-Edouard Prévost, député de Terrebonne; M. Lawrence-A. Wilson, député de Vaudreuil-Soulanges, et M. E.-W. Tobin, député de Richmond-Wolfe.

— A l'occasion de la victoire de *Blenheim*, cheval appartenant à Aga Khan, au 151e derby d'Époufay, en Angleterre, M. Wilfrid Leblanc, un canadien-français de Hull, gagne un des deux premiers prix de la loterie des Vétérans, soit une somme de près de \$150,000.

— Les équipes de tir des cadets du Séminaire de Québec remportent le trophée de la Dominion of Canada Rifle Association, conservant une moyenne de 98.80 sur 100.

— La section de Beauce et de Frontenac de l'Association des Producteurs de sucre de Québec, expédie cette année près de 2,000,000 de livres de sirop d'érable, soit plus de 50 wagons, à la Coopérative de Plessisville.

4.— Au cours de la séance de l'Académie St-Denys du Séminaire de Québec, Mgr François Pelletier, qui préside, annonce que le prix du Prince de Galles en Rhétorique, est gagné, cette année, par M. Jean-Charles Bonenfant, élève du Petit Séminaire.

5.— M. Jean-Julien Fortin, élève de Chicoutimi, remporte le prix du Prince de Galles en Philosophie.

— L'hon. J.-N. Francoeur, député de Lotbinière et ancien président de l'Assemblée législa-

tive de Québec, est nommé ministre des Travaux publics et du Travail, dans le Cabinet Taschereau, en remplacement de l'hon. M. Galipeault, récemment nommé juge de la Cour d'Appel.

6.— A l'Hôpital St-François d'Assise de Québec, décède M. Alphonse Bélanger, négociant de notre ville, à l'âge de 54 ans.

7.— A l'Université Laval de Québec a lieu la collation solennelle des diplômes.

8.— S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet, consacre l'église paroissiale de Victoriaville. A la suite de cette cérémonie, S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique, célèbre la messe pontificalement.

— A Saint-Dominique de Québec, S. G. Mgr Omer Plante, administrateur du diocèse, bénit la pierre angulaire de la future église de cette paroisse. S. Ex. le Vicomte Willingdon, gouverneur général du Canada, qui assistait à cette cérémonie, préside à la mise en place de cette première pierre.

9.— Plus de 600 banquiers américains sont actuellement en congrès à Québec. C'est le 37e congrès annuel de l'Association des banquiers des États-Unis.

11.— Dans la cathédrale de Peterboro, S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada, préside la consécration épiscopale de S. G. Mgr Denis O'Connor, évêque de ce diocèse. Son Excellence était assisté de LL. GG. NN. SS. J.-T. McNally, évêque de Hamilton, et P.-T. Ryan, évêque de Pembroke, comme évêques co-consécrateurs. S. G. Mgr J. O'Brien, coadjuteur de Kingston, donne le sermon.

— *L'Empress of Britain*, le plus gros paquebot qui naviguera dans les eaux du Saint-Laurent, est lancé ce matin aux chantiers John Brown Ltd, sur la rivière Clyde, en Angleterre. S. A. Royale le Prince de Galles préside le lancement du nouveau géant des mers, qui fera partie de la puissante flotte du Pacifique Canadien, et le discours qu'il prononce en cette circonstance est irradié à travers tout le Canada.

14.— Le professeur Cyrus MacMillan, et M. W.-F. Kay, député de Brome-Missisquoi, sont appelés à faire partie du ministère MacKenzie-King, le premier comme ministre du nouveau ministère des Pêcheries, et le second comme ministre sans portefeuille.

15.— Sa G. Mgr Omer Plante, administrateur du diocèse de Québec, bénit la pierre angulaire du futur monastère des Soeurs Servantes du Saint-Sacrement, à Maizerets. M. l'abbé Arthur Ferland, vicaire à St-Roch de Québec, y prononce le sermon

16.— On apprend que le Saint Père vient de nommer le R. P. Rodrigue Villeneuve, O.M.I., évêque du nouveau diocèse de Gravelbourg.

Mgr Villeneuve est né à Montréal le 2 novembre 1883 et depuis neuf ans il était supérieur du Scolasticat St-Joseph à Ottawa.

17.— Deux Oblats canadiens, les RR. PP. Honorat Labrecque et A. Blais reçoivent leur obédience pour le Basutoland, en Afrique.

19.— Mlle Gilberte Martin, élève de M. Arthur Letondal, pour le piano, et de M. Georges-Émile Tanguay, pour l'harmonie, tous de Montréal, gagne le premier prix de l'Académie de Musique de Québec, dit "prix d'Europe".

— Aux élections qui ont eu lieu aujourd'hui, l'hon. M. Baxter, chef du Gouvernement conservateur du Nouveau-Brunswick, revient au pouvoir par une majorité légèrement diminuée.

— Dans l'Alberta, où les élections ont eu lieu aujourd'hui aussi, les Fermiers-Unis, sous la direction de l'hon. Gernert Greenfield, sont maintenus au pouvoir, avec une majorité diminuée.

— Son Ex. M. Jean Knight, ministre de France au Canada, est rappelé en son pays, où il sera directeur du service de Presse et d'Informations au ministère des Affaires Étrangères.

20.— M. Paul Dufault, célèbre ténor canadien, décède à Ste-Hélène de Bagot, à l'âge de 57 ans.

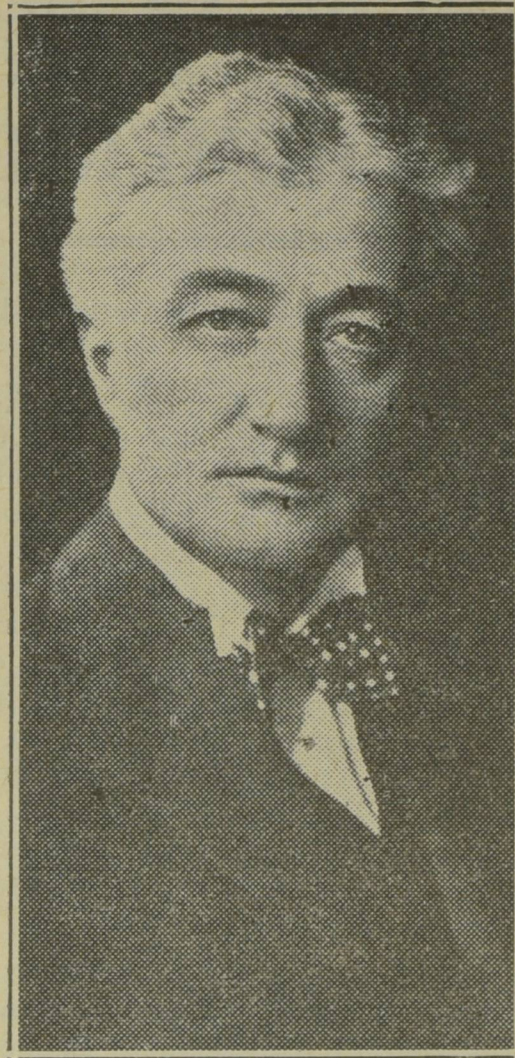
22.— Le R. P. Cloran, S.J., préfet de discipline au Collège Loyola, Montréal, est victime de son dévouement et se noie en face de Varennes alors qu'il tente de sauver deux personnes que les flots menaçaient d'engloutir.

24.— La fête de St-Jean-Baptiste est célébrée avec grande solennité à Montréal et à Québec.

25.— Le *Southern Cross*, l'avion que commande le capitaine australien Kingsford-Smith, et qui tente de voler sans escale de l'Irlande à New-York est forcé d'atterrir à Hâvre-de-Grâce, Terre-Neuve.

26.— Un train qui filait de Winnipeg à Toronto, saute hors de la voie près de Caprêol, Ont., et onze personnes perdent le vie, tandis qu'une vingtaine d'autres sont gravement blessées. L'accident serait dû aux pluies récentes qui ont "lavé" la voie.

— A trois milles de Brookville, au large de Cockburn, la foudre tombe sur la drague *J. B. King* et fait sauter une charge de vingt tonnes de dynamite. Des quarante-deux hommes dont se composait l'équipage, plus d'une vingtaine sont



FEU M. PAUL DUFAULT

disparus et les autres sont plus ou moins gravement blessés.

29.— La paroisse de Charlesbourg célèbre le centenaire de la consécration de son église. Ce fut le 29 juin 1830 que la première messe y fut célébrée.

— La canonisation à Rome des huit Martyrs canadiens par S. S. Pie XI donne lieu dans tout le Canada à de grandes réjouissances. Un *Te Deum* d'actions de grâce est chanté dans toutes les églises du diocèse de Québec. Environ quinze mille personnes assistent aux cérémonies qui ont lieu à cette occasion à l'église des Martyrs à Fort Sainte-Marie, Ont. Une messe pontificale y est célébrée en plein air par S. G. Mgr N. McNeil, archevêque de Toronto

— On reprend ce soir la procession du Saint-Sacrement qui devait avoir lieu dans les paroisses ouvrières de la partie basse de Québec le soir de la fête du Sacré-Coeur et qui avait été empêchée par la pluie. Plus de 25,000 hommes et jeunes gens prennent part au défilé qui dure plus de deux heures. On y remarquait la présence de S. G. Mgr Plante, administrateur du diocèse de Québec, qui porta l'ostensoir, et de S. Ex. l'hon. H.-G. Carroll, Lieutenant-Gouverneur de la Province.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



# PLEURESIE

**L**A pleurésie est une inflammation de la plèvre, d'origine généralement infectieuse. Elle est toujours consécutive à une lésion de voisinage (infection pulmonaire) ou à une maladie générale infectieuse (scarlatine, rhumatisme, affection cardiaque).

La pleurésie *séreuse* (c'est-à-dire à liquide clair) est rare chez le jeune enfant, elle s'observe surtout après la dixième année et relève souvent de la tuberculose (la pleurésie d'origine tuberculeuse est d'ailleurs une des formes les plus curables de la tuberculose), du rhumatisme ou d'une maladie de coeur.

Les épanchements *purulents* sont beaucoup plus fréquents chez le jeune enfant; ils succèdent habituellement à la pneumonie ou à la broncho-pneumonie et sont d'ailleurs provoqués par les mêmes microbes (pneumocoque pur ou associé au streptocoque, staphylocoque, etc.).

Les infections broncho-pulmonaires sont donc de beaucoup la cause la plus habituelle de la pleurésie de l'enfant.

La pleurésie peut être sèche, séreuse, purulente ou hémorragique.

Cette détermination du caractère de la pleurésie est indispensable à faire puisqu'elle conditionne la maladie et le traitement.

D'ordinaire, les épanchements de la plèvre qui apparaissent vers dix ans chez un enfant bien portant en apparence, sont des épanchements **séreux** qui se produisent chez les enfants rhumatisants, cardiaques ou tuberculeux; tandis que l'épanchement qui apparaît chez un petit enfant, déjà malade de broncho-pneumonie ou de fièvre éruptive, a de grandes chances d'être purulent.

D'ailleurs, les conditions dans lesquelles apparaît la maladie, le mauvais état général de l'enfant, son amaigrissement, sa pâleur, sa fièvre, le gonflement de la paroi avec dilation superficielle des veines sont déjà des signes en faveur de la purulence de l'épanchement.

Il n'y a cependant qu'un moyen d'affirmer la nature du liquide épanché dans la plèvre, c'est de faire une *ponction exploratrice* à travers l'espace intercostal.

On prend une aiguille de fort calibre (à cause du pus épais qui ne passerait pas dans une aiguille trop fine) que l'on enfonce d'un coup, un peu au-dessous de la pointe de l'omoplate, et on entre directement dans la cavité pleurale. S'il y a du liquide il s'écoule par l'aiguille, l'écoulement est d'ailleurs facilité par l'aspiration au moyen d'une grosse seringue. On voit ainsi si on a affaire à une pleurésie sèche (pas de liquide), à

une pleurésie séreuse, hémorragique ou purulente.

*Pleurésie sèche.*— Elle est fréquente comme complication de la pneumonie ou de la broncho-pneumonie. Elle se traduit par l'existence d'une voile fibrineuse sur la plèvre (au niveau de la partie du poumon qui a été atteinte) qui donne à l'auscultation l'impression de froissements ou frottements pleuraux. Sa constatation à l'un des sommets du poumon indique la nature généralement tuberculeuse de la lésion (peu de gravité).

*Pleurésie sérofibrineuse.* — Quelquefois, on peut trouver une mince lame de liquide clair autour d'un gros foyer pulmonaire (congestion pulmonaire ou pneumonie), et, dans ces cas, on a l'impression avant la ponction d'une pleurésie assez étendue, alors qu'en réalité c'est surtout le poumon congestionné qui donne cette illusion.

La tuberculose en est la cause la plus fréquente, elle peut, d'ailleurs, fort bien guérir, mais demande toujours, en plus du traitement local, un traitement général (alimentation substantielle, reconstituants, grand air, etc.). Une rétraction du thorax avec scoliose et asymétrie thoracique peut en être la conséquence, si on ne fait pas faire à l'enfant un peu de gymnastique compensatrice pour développer le côté du thorax anciennement malade. L'origine tuberculeuse de la pleurésie peut être prouvée par l'examen bactériologique du liquide (majorité de lymphocytes).

*Pleurésie purulente.* — Chez l'enfant, elle est presque toujours due au pneumocoque. C'est un pus épais, crémeux, verdâtre, bien lié; le pus à streptocoque est plus liquide, plus grisâtre et a moins tendance à se concréter en membranes.

Le pus peut être logé, soit dans la grande cavité pleurale, soit dans un interlobe, au fond d'une scissure. C'est important pour savoir où fonctionner. On s'en aperçoit d'ailleurs à l'auscultation et mieux encore à la radioscopie.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

## DEVINETTE

De quel pays tire-t-on les meilleures pommes de terre frites?

— De la Grèce (graisse).

## Admirable instinct d'un animal

**L**E savant anglais Bishop Wilson raconte l'aventure suivante arrivée à un de ses amis, le Dr Webb.

Un ingénieur anglais, en résidence à Calcutta, avait comme serviteur, ainsi que cela se pratique dans les Indes, un éléphant qui répondait au nom de Jumbo. L'animal était d'une intelligence peu commune et rendait à son maître des services inappréciables.

Un jour, Jumbo est atteint d'une maladie d'yeux qui va si rapidement en s'aggravant qu'au bout de quelques jours le pauvre animal devint complètement aveugle.

L'ingénieur, fort ennuyé de cette infirmité qui le prive de son précieux auxiliaire, consulte le Dr Webb et lui demande s'il n'y a aucun moyen de guérison possible.

— Si, il y en a un que j'emploie pour mes malades, dit le docteur en riant; ce sont des applications de nitrate d'argent, seulement le traitement est très douloureux et je doute qu'un animal puisse le supporter.

— Essayez toujours, dit l'ingénieur, si vous ne réussissez pas, vous interrompez vos soins. Mais puissiez-vous réussir, car je désirerais beaucoup n'être pas privé des services de Jumbo.

Après quelques hésitations fort compréhensibles, vu la nature du client, le docteur accepte et ordonne que l'éléphant soit couché à terre, entravé, et que de fortes cordes lui fixent la tête sur un billot.

Quand toutes ces précautions préliminaires sont prises, l'opération commence. Mais, dès que le remède touche l'oeil, l'éléphant pousse de si terribles hurlements que le docteur, peu rassuré, jure de ne pas renouveler l'expérience.

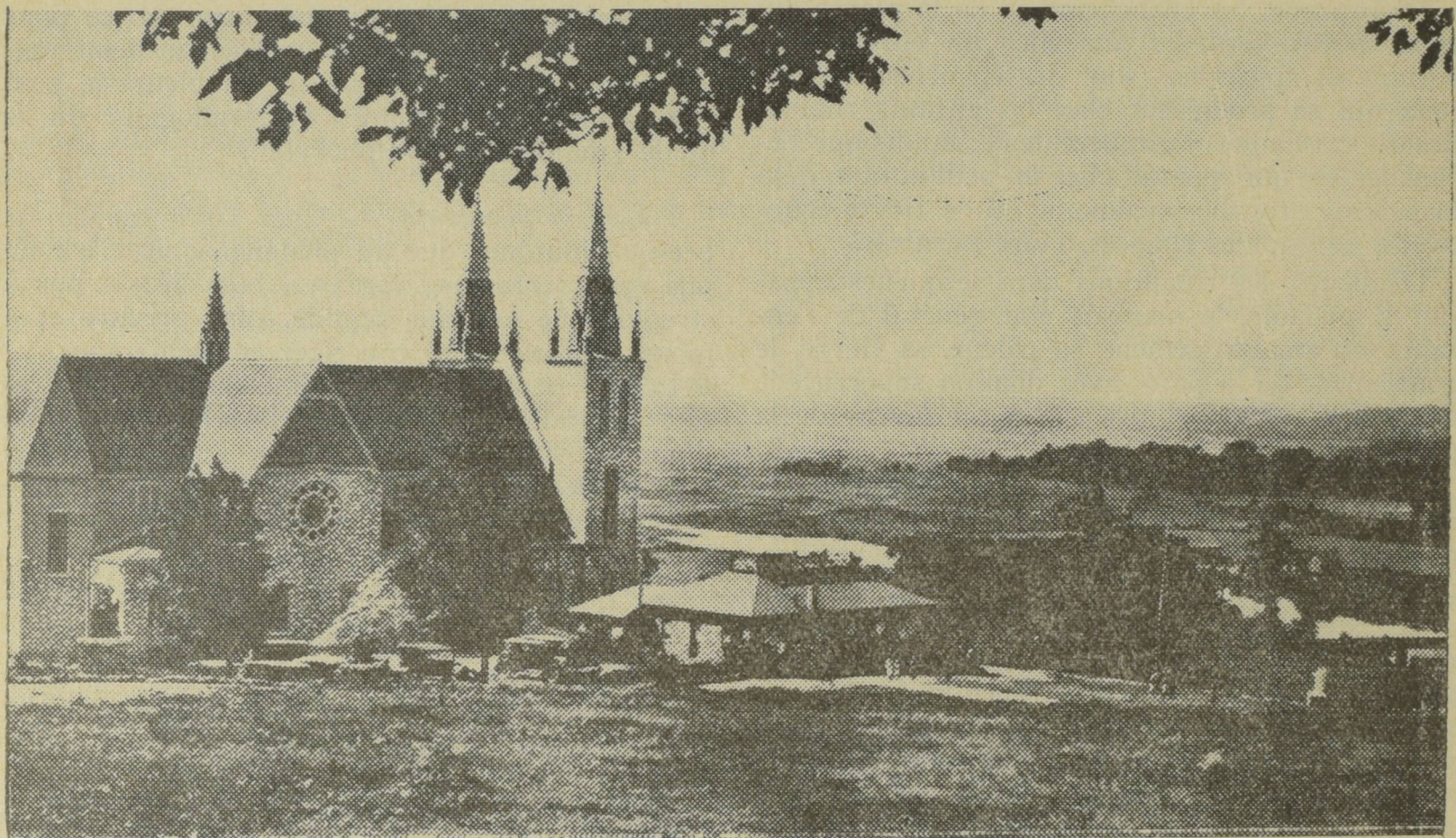
Le lendemain, toutefois, il vient prendre des nouvelles de son malade, apprend avec plaisir que la vue est revenue en partie, et n'est pas surpris de voir Jumbo, au son de sa voix, se rendre à l'endroit de la pelouse où la veille, il avait été opéré, se coucher par terre, poser sa tête sur le billot de bois et montrer par une mimique expressive qu'il veut une nouvelle séance de traitement.

Le docteur, amusé, s'approche de son extraordinaire malade, le cajole, le caresse, lui parle comme il eût fait à un enfant, et, de nouveau, l'opération commence.

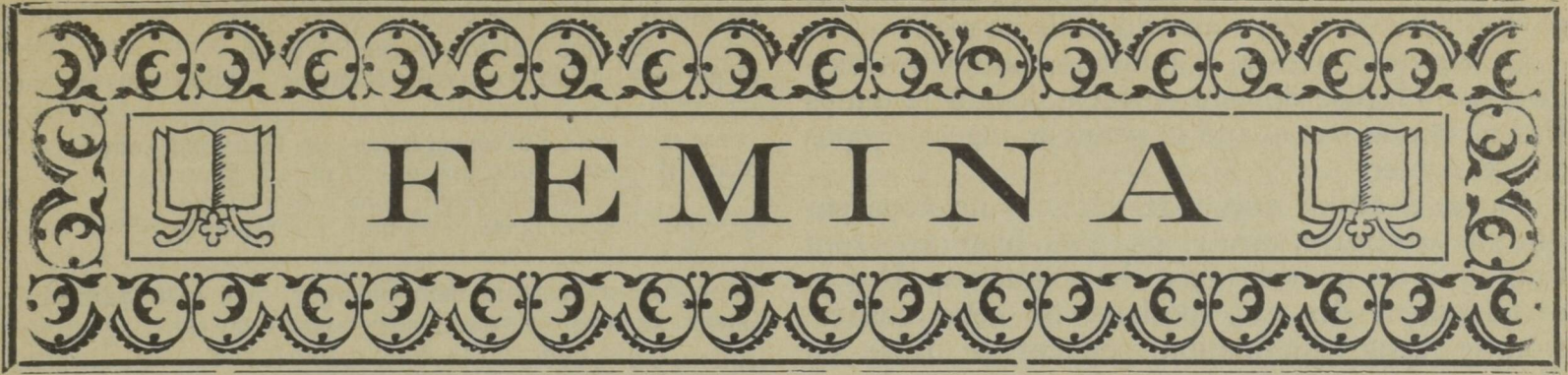
Quand elle est finie, Jumbo se relève, témoigne par des clignements d'yeux et des gestes d'amitié sa gratitude et, tout tranquillement, va se reposer à l'ombre.

Pendant plusieurs jours de suite la même cérémonie recommença, et, au bout de la semaine, Jumbo était guéri.

N'est-ce pas là, ajoute le vénérable Bishop Wilson, un admirable exemple que bien des humains devraient imiter?



ÉGLISE ÉRIGÉE A FORT STE-MARIE, A TROIS MILLES DE MIDLAND (Ont.) en souvenir des Saints Martyrs Canadiens, canonisés le 29 juin dernier.



## *Il était un petit navire . . .*

**L**A pluie bienfaisante qui, il y a une heure inonda les champs et la plaine, semant partout dans le monde végétal, des désirs et des espoirs nouveaux, a fait ici là, dans le chemin et près de la maison, de larges mares, où les enfants s'amuse-

Pieds nus, ils sont là, cinq ou six s'essayant à faire naviguer sur ces mers en miniature, des petits bateaux en papier, comme nous en avons fait si souvent autrefois.

Ce tableau est chose plaisante à regarder et les mines satisfaites quand après de maints efforts le petit bateau a enfin traversé la mare, nous font mieux comprendre tout le prix qu'attachait à cette traversée périlleuse l'intéressé... mais, il y a les autres aussi... ceux qui ne se rendent pas au port, ceux qui à peine à l'eau coulent jusqu'au fond... et ceux qui vont bien un moment, puis qui piquent du nez sur les plus gros cailloux...

Et, pendant que mes petits gouvernent leur jouet, chantent gaiement :

“ Il était un petit navire... ”

je compare à la nôtre, la destinée de ces choses fragiles. Notre vie, nos aspirations, notre idéal, n'ont-ils pas souvent le sort de ces hochets?...

Combien après avoir décidé une chose sage et raisonnable, nécessaire même, prennent les moyens d'arriver au port?... Combien d'autres ne forment ni projets, ni résolutions, se laissent vivre au fil du jour? Combien n'ont pas le courage de regarder le devoir en face, de se faire une tâche et de l'accomplir. N'ayant pas de but déterminé, ces âmes sont un jouet pour les vents contraires.

Puis, il y a celles et elles sont nombreuses, qui ayant bien commencé et poursuivi pendant un certain temps leur idéal, se trouvent tout à coup,

sous la poussée d'une rafale, toutes désemparées... comme le petit navire, elles piquent du nez sur l'obstacle au lieu de le contourner et perdent ainsi tout contrôle.

Ne laissons pas ainsi nos rêves de Beauté et nos aspirations vers la Bonté, devenir le jouet du hasard. Sachons nous stabiliser, en prenant conscience de notre mission, nous disant qu'ici bas, chaque être a son rôle qu'il ne doit pas dédaigner de remplir.

Poursuivons notre but, n'acceptons que les influences capables de nous pousser dans la bonne voie, méprisant les conseils de ceux qui préféreraient nous voir suivre le chemin de l'égoïsme et des futilités. Notre vie aura toute sa véritable valeur, elle sera grande quel que soit le rôle que nous aurons choisi, car il y a certes de la noblesse et de la grandeur d'âme à savoir s'employer à une oeuvre utile et bonne quand tant de pauvres âmes ignorantes du prix de la vie et de sa véritable valeur n'en recherchent que les douceurs et les plaisirs faciles.

Jeanne LE FRANC.

## **BOITE AUX LETTRES**

FERNANDE.— Je me suis inquiétée et avec raison, n'est-ce pas... mais je n'ai pas douté, car je ne doute jamais de ceux que j'estime et que j'aime tant qu'on ne m'a pas trompée... La trahison est toujours chose si cruelle. Il faut être bien certaine avant de fermer son coeur à une vieille amitié.

Ne cherchez plus, petite amie, mais priez bien comme vous le faisiez autrefois, les joies saines et calmes de ces jours-là reviendront et vous en serez doublement heureuse.

INDECISE.— Ma réponse vous parviendra un peu tard, le courrier ferme le dernier du mois précédant la publication, pour avoir une réponse

dans la Revue de juin, votre lettre aurait dû me parvenir les derniers jours du mois de mai

La confession et la communion annuelles exigées par l'Église doivent se faire durant le temps Pascal et non pas quand le pénitent juge à propos de s'exécuter.

J'aime à croire que cette décision ne vous paraît pas arbitraire, car de nos jours, bien rares sont ceux qui ne peuvent pas s'y soumettre. Il y a certainement des cas spéciaux où cette confession et cette communion peuvent se faire en d'autres temps, mais dans notre province le catéchisme nous dit: "dans le temps de Pâques".

Jeanne LE FRANC.

## CONFESSION

Ne me recherche pas, Seigneur, dans ta colère;  
Que ton bras irrité ne tombe pas sur moi!  
N'écrase pas le ver de terre  
Dont l'insigne folie a transgressé ta loi!

Tes flèches m'ont percé; tes flèches, traits de flamme!  
Mon coeur est devenu comme un puits desséché;  
Ma chair souffre autant que mon âme;  
Je n'ai plus de repos depuis que j'ai péché.

Mon péché me submerge; il pèse sur ma tête,  
Et sa corruption s'envieillit dans mes os.  
Je rugis comme la tempête,  
Je marche tout courbé; je succombe à mes maux.

Je meurs! Un âpre feu dévore mes entrailles,  
Et ma livide plaie aux regards fait horreur.  
Seigneur, tu brises et tu railles,  
Tu livres au péché l'imbécile pécheur!

Mes amis m'ont quitté, mes ennemis me pressent:  
Contre moi sans relâche ils forment des complots.  
Pris aux pièges qu'ils me dressent,  
Mes pas sont enchaînés et mes yeux semblent clos.

Ils parlent, je suis sourd, ou je ne sais que dire:  
Les clartés de l'esprit, la vigueur et la voix,  
Quand leur méchanceté conspire,  
Tout, par ta volonté, tout me manque à la fois.

Mais tu me restes, toi, Seigneur, malgré mon crime.  
Toi qui n'es jamais sourd, toi que m'exauceras.  
J'ai crié vers toi de l'abîme,  
Et toi que j'offensai, toi, tu me sauveras.

Certes, le châtement m'est bien dû; je l'accepte.  
J'ai péché, punis-moi; je l'ai trop mérité!  
Mais sauve-moi pourtant. Excepte  
Mon âme du prix lourd de mon iniquité.

Contre mes ennemis, sois mon appui robuste.  
Tu les vois plus nombreux, plus amers chaque jour;  
Tu sais que leur haine est injuste:  
Ils maudissent en moi le feu de ton amour.

J'ai dit à ces ingrats de vivantes paroles;  
J'ai dit qu'il faut t'aimer, te craindre, t'obéir;  
J'ai fait mépris de leurs idoles;  
C'est depuis ce temps-là qu'on les voit me haïr.

Ils ont juré ma perte; ils maudissent mon âme;  
Ils disent que je fais les oeuvres de Satan  
Et que j'ai son orgueil infâme...  
O pervers! Dieu vous voit. menteurs! Dieu vous entend.

Il est trop vrai, j'offense, hélas! un Dieu que j'aime;  
Mais, il le sait, pour lui je suis prêt à mourir;  
Et c'est pourquoi, contre moi-même  
Et contre vous, sa main viendra me secourir.

Source de mon salut, mon Sauveur, mon bon Maître!  
Quand tu m'écraserais, j'espère encor en toi.  
J'ai montré ma plaie à ton prêtre;  
J'ai péché, mais je pleure; accours et sauve-moi!

Louis VEUILLOT.

## Le boursier



UN profil d'aïeul.

Une chambre mortuaire.  
Trois lys sur une tombe.  
Ces tableaux, sur deux cent cinquante,  
priment à l'exposition des Beaux-Arts. Il y a  
tout un coeur qui s'est déteint dans les couleurs,  
une tristesse qui s'est fondue aux coups de pin-  
ceau.

L'inspecteur français venu pour juger, décerne  
le prix à ces toiles funéraires Il demande à con-  
naître le Boursier.

On l'amène.

Un homme de vingt-quatre ans, petit de taille,  
brun de teint, se présente. Il porte au front, une  
rare élévation d'esprit, dans l'oeil, son âme d'ar-  
tiste.

Le Parisien salue avec joie le jeune élève si  
bien doué. Il ne s'étonne pas maintenant qu'il  
soit le vainqueur.

— "Expliquez-moi l'inspiration de vos toiles."

L'interrogé de dire: "Elles sont vivantes, ces  
tristes scènes. Tout récemment j'assistai à l'agonie  
de mon grand-père paternel. Le prêtre était là,  
administrant le père de mon père. Tous ses en-  
fants et petits-enfants étaient à genoux, assistant  
ému à ce départ. Cette triste solennité pour ceux  
d'ici-bas marque l'imposante arrivée à la vie de  
gloire. Près du chevet, assise, était ma chère aïeu-  
le. Navrée, saisie, silencieuse, elle remuait à pei-  
ne. On eut dit le marbre d'une église, le marbre  
d'une femme résignée sous la détresse de son  
âme. O vision inoubliable que cette statue hu-  
maine! Je fus tout à coup frappé de la tristesse  
qui courba visiblement l'aïeule éprouvée. Sur la  
muraille, pâlie d'une lumière voilée de la mort, se  
détacha le sombre profil courbé.

Voilà l'histoire du premier tableau.

Les deux autres ont la même triste naissance.  
Elles viennent deux heures après.

Ici, montrant le deuxième tableau, nous passons  
à la chambre mortuaire.

La tombe entourée de gerbes, de couronnes, de  
croix en fleurs, était éclairée de flambeaux aux

lumières blanches comme l'éternité; se parait d'un abat-jour bleu comme le firmament. Au milieu de ces souvenirs sympathiques, reposait le vieillard qui a dignement vécu, laissant à sa postérité l'orgueil d'un nom exemplaire.

Qu'il est doux le sommeil du juste, et comme c'est paisible la mort! Ses enfants faisaient cercle, comme hier, autour de la table de famille. Pour la dernière fois ils regardaient le père glacé. Le coeur fait mal à l'heure de l'adieu suprême, et les adieux de la terre sont légers en face du grand départ. C'est toujours trop tôt de n'avoir plus de père, et malgré la cendre des cheveux, on en a toujours besoin!

L'un des quatre orphelins, debout, penché sur le tombeau, parlait à celui qui dormait sans attendre de réponse, hélas! Les autres priaient longuement, tantôt la tête entre les deux mains, et tantôt le regard fixant le cercueil.

O secret de l'au-delà, êtes-vous donc si troublant, que ceux qui l'ignorent envient ceux à qui vous vous dévoilez!

Le prie-Dieu de velours améthyste soutenait la vieille épouse qui, à genoux, regardait là, d'un regard d'outre-tombe. Elle ne priait pas. Et cependant, ses lèvres remuaient. O cette scène, comme elle m'a impressionné! Elle se passait un instant avant que la tombe se refermat pour ne plus s'ouvrir. La voiture funèbre appelait déjà son passager, elle semblait impatiente au seuil qui voulait retenir encore le vieux père. Immobile toujours, ma grand'mère parlait à son compagnon: "Dieu, disait-elle, devrait rappeler ensemble ceux qui ont vécu ensemble! C'est affreux se séparer après tant d'union! Quarante-vingts ans, c'est bien vieux pour pleurer et pour souffrir!

Ici, le juge s'arrête, stupéfié, devant l'expression de cette figure vivante de souffrances. On dirait en effet, que l'artiste a figé les mots sur les lèvres de l'aïeule veuve.

La troisième scène est le complément des deux autres.

Sur la tombe, tout près de l'aïeul, reposait sa quatrième génération. Trois arrière-petites-filles, trois lys! Douce immortalité d'une vie qui s'éteint et qui lui survit trois fois!

A ce récit, l'Ambassadeur de France, tout ému, reste pensif.

— "Je vous félicite, mon ami. Je suis heureux que ce soit vous, le Boursier. Vous en êtes digne, et vous chanterez votre art et votre Canada, là-bas. Votre gloire retentira sur les vôtres, de qui vous serez l'orgueil. Je vous félicite, et ne doute pas du succès qui vous guette. Le coeur filial est certainement la plus puissante des Muses. Puissiez-vous toujours l'interroger! C'est là que réside l'inspiration magnifique, c'est là qu'est la gloire. Partez mon enfant, et que le grand ciel vous éclaire.

C'en est fait.

Le voyage est fixé.

Tout est prêt et le jeune Boursier est en route. Il va à la conquête d'une gloire qui lui tend les bras, une gloire qui sera le digne écho de la première. Il l'aura bientôt cette palme, car l'étudiant, artiste en herbe, s'accompagne de l'ardeur. Cette ambition dorée ne laisse jamais échouer le rêve qui s'en couvre. Le succès qui décida le départ, en estompe d'ailleurs la gerbe de lauriers qui demain, ornara le front rêveur du jeune Canadien.

De là-bas, arrive une missive.

L'heureux père du talentueux fils, lit et relit le billet parfumé du ciel lointain. Cette lecture voit attentive, la maman du peintre. Il s'est bien rendu, se porte bien. Il aime de plus en plus les pinceaux, mais ne nous oublie pas. Oh! le brave petit gars!

Les lettres se succèdent.

Le fils éloigné comble le vide de son coeur en écrivant tous les soirs au logis.

Rien de mieux qu'une visite épistolaire pour tromper le noir de l'absence, répète l'étudiant sur chaque billet. La distance s'efface, l'outremer se franchit au moyen du courrier, agile comme le cerf.

Bientôt, ils se font plus rares, les billets bleus adressés aux siens.

C'est que le coeur du jeune homme, s'enivre d'un horizon, joli comme la rose. Le coeur a des droits qu'il faut respecter, et auxquels il nous faut céder. Une brunette au teint clair, à l'oeil noir, à l'âme affectueuse et pure, a passé dans sa vie et ce fut l'émoi d'une tendresse inconnue qui fait palpiter le coeur. Le pas léger qui existe entre l'amitié et l'amour est vite franchi. Les deux coeurs se trouvent enfin sur le sol d'un parterre rayonnant de fleurs. Dès que l'amour remplace l'amitié les deux êtres qu'il couvre, ne peuvent plus vivre sans l'autre. La Belle, demeure hélas, à quelques heures de distance. L'amoureux subit le choc de cette séparation, et pour tenir rapproché, le coeur de celle qu'il chérit, il lui adresse quotidiennement, toute son âme.

Si les lettres se font parsemées du côté canadien, elles s'accumulent du côté Provençal... ce que les parents ne devinaient pas.

Elle chante l'aimée! en filant son voile d'épouse et jubile en préparant leur bonheur. Elle baise les lettres du fiancé, qui sont la manne toute immatérielle; la manne vitale à son âme. Elle les baise tendrement, ces lettres parfumées de tendresses fortes, et comme lui, les adore.

Oh! comme il traduit bien ses sentiments, se dit-elle! Son éloquence se surpasse en ses lettres! Ses paroles me ravissent, mais ses chants écrits m'enivrent! On dirait parfois, qu'il y a deux coeurs qui se traduisent sous la même plume.

O déception!

Un soir, le courrier reste muet.

Triste comme un homme abattu, elle tremble,

car le coeur craint pour ce qu'il affectionne. La nuit est éternelle quand elle ne peut qu'aggraver les douleurs plutôt que de les endormir!

Le lendemain est favorable à tous les ciels sombres d'aujourd'hui.

Il est l'étoile qui s'allume pour dorer l'horizon d'un ciel terni.

Le courrier se surpasse en générosité.

Il remet une enveloppe volumineuse cette fois.

La petite à qui elle est destinée, se dit toute joyeuse: "Il me paie finement l'attente, oh que je l'aime!" Légère comme le coursier blanc d'Armide, elle arrive vite pour lire plus vite encore, le cher contenu.

Quelle surprise!

Le vedette: "Mes chers parents", fait entendre à coups redoublés, de la frêle gorge, les sourires qui logent sur sa lèvre de carmin.

Elle saisit l'énigme.

Dois-je lire sans indiscretion, pense l'enfant perplexe. Pourtant, elle brûle, de par sa curiosité légitime, de savoir ce qu'elle révèle cette lettre. Parle-t-il de moi?... Que dit-il?... Est-ce la demande du consentement? Bah, serait-ce si mal après tout?... Ne serai-je pas sa femme demain?... Je dois tout savoir.

Elle lit.

En effet, cette lettre demandait une longue réflexion. Je comprends maintenant pourquoi le retard.

L'homme amoureux, pressé d'annoncer cette demande, avait écrit les deux lettres le même soir. Un geste hâtif a permis que la lettre filiale, soit jetée dans l'enveloppe amoureuse, et que le billet d'amour fut à son tour en route pour le logis paternel.

Quelle erreur, se disent le père et la mère du fils lointain, si tôt la lettre dépliée après avoir fait sauter le cachet. Ils ont longuement ri de cette aventure distraite, puis ils disent: "tant pis, lisons." Les parents n'ont-ils pas droits aux secrets même du coeur de leur enfant? Voilà le secret de son silence. Il nous cachait ses ambitions amoureuses...

— "Oh, oh! il écrit bien notre fils, ne trouves-tu pas vieille, qu'il a fait du progrès? L'amour donne du talent, je le vois. J'ai souvent entendu dire qu'un talent était toujours accompagné par un autre, Je le constate puisque notre enfant est Peintre et Poète.

Sans dire un mot de plus, la vieille maman se souvient de leur correspondance à eux. Elle croit retrouver sous les élans de leur artiste, les mêmes phrases échangés alors. Elle sourit davantage. L'amour s'exprime donc toujours, à tous les âges, à tous les temps, avec les mêmes mots?... Comme notre enfant est la digne copie de ses auteurs, pensent ensemble le père et la mère! Comme nous retrouvons en lui, notre jeunesse! Oui, c'est bien nous, que cette continuation de nos deux vies!

— "Pas surprenant vieille, qu'il dise à sa Belle, ce que je te disais quand nous étions promis. Chacun son tour.

La femme garde toujours son ingénieuse intuition, et sous la vieillesse même, elle ne saurait s'éteindre. Elle va. Elle ouvre l'armoire aux photos de jadis, aux lettres d'hier.

Les albums sont bien là.

Les lettres ont déserté l'écrin silencieux.

Tous deux comprennent alors la supercherie du fils. Ils comprennent aussi le talent qui lui venait de son père alors qu'il était Poète.

— "Il avait donc l'intuition de l'aide qu'elles pourraient faire, ces messagères du coeur. Il ne faut pas lui en vouloir. Il est notre premier fils, c'est dire qu'il a emporté tout notre amour, dans son épanouissement.

L'Océan a bercé nos amours. C'est de l'autre côté de cet Océan, qu'il a bercé son coeur. Il a emporté notre jeunesse, oh, le rusé gamin! Laissons-la-lui comme guidé, nous avons notre vieillesse, nous."

Quand la Belle a remis la longue lettre à l'aimé, il sourit d'un sourire inquiet. L'intuitive à qui rien n'échappe, demande: "Mais pourquoi mon cher cette inquiétude, car, ne me le cachez pas, vous craignez. Le résultat de votre maladresse ne sera pas si vilain, vous verrez. Après tout, est-ce si grave? Est-ce si mal vous dévoiler entièrement au coeur de vos parents? Ils comprendront que l'heure a sonné, que l'amour a parlé. Non. Ce n'est pas si malheureux ce mouvement précipité, il aura peut-être une fin plus heureuse que vous ne le soupçonnez. C'était votre devoir et vous auriez dû l'accomplir plus tôt et en y songeant plus. L'enfant ne doit rien cacher aux coeurs qui ont fait le sien.

Qu'importe. C'est fait quoique l'aventure y ait mis sa main rieuse.

Vous ne le regretterez pas, et vos parents ainsi avertis, seront heureux de votre bonheur. Le silence est malsain à certaines heures.

Voyant qu'un regret persiste, elle dit câline-ment: "Qu'y a-t-il encore? Vous ne m'aimez plus, peut-être? Je sais qu'il y a autre chose que vous me taisez. Parlez vite."

Il conte l'aventure.

— "Que diront mes parents? Que penserez-vous de moi? Vous croirez peut-être que mes sentiments sont plagiés comme la manière de les expliquer?"

— "N'ayez crainte, j'ai foi en la sincérité constante d'un homme honnête. Soyez heureux et ne vous taquez pas de cela. Je saurai remettre tout à l'ordre et croyez en mon adresse pour réussir. J'écrirai moi-même aux vôtres, devenue les miens en mon coeur. Je serai heureuse de profiter de l'occasion, pour leur offrir mes respectueuses



tendresses filiales, puisque je serai leur fille bientôt."

Se sentant délivré, il étreint sa fiancée, et dans un baiser où passent de nouveau leurs deux âmes, il dit :

— "Oui, la femme est le plus précieux trésor au cœur de l'homme."

FRAGILE.

Saint-Césaire, mars 1930.

#### LE COMBLE DE L'INVRAISEMBLANCE?

Entendre dire à une négresse qu'elle a passé une nuit blanche.

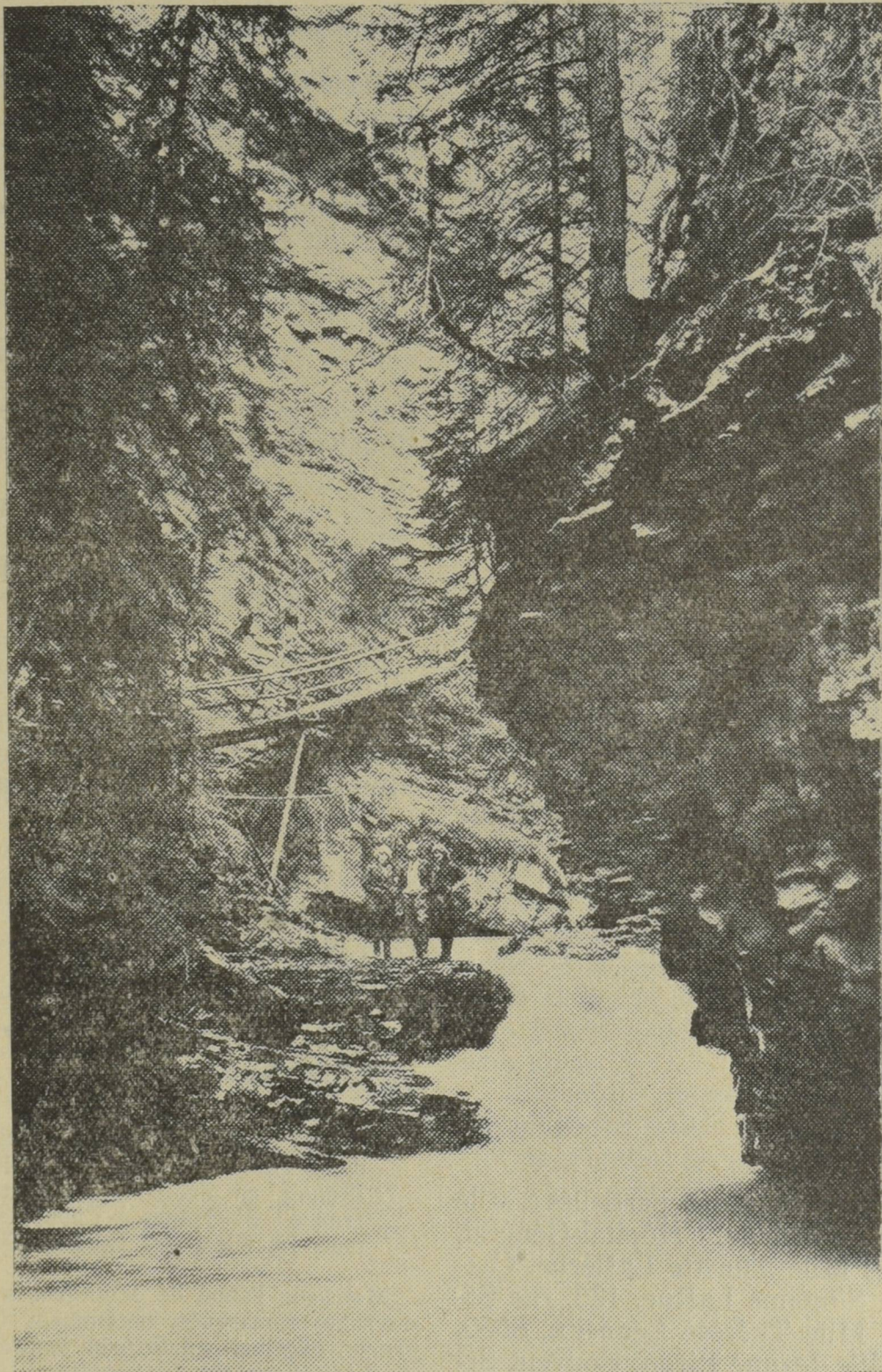
#### PROBLEME SCIENTIFIQUE

Par un soleil brûlant, quatre savants se promenaient dans le jardinet de la demeure que l'un d'eux possède sur la Côte d'Azur. Il y a une boule de métal sur la pelouse.

L'un d'eux constata que la boule était froide du côté exposé au soleil, et chaude de l'autre côté.

Ils discutèrent longuement sur le phénomène ; ils allaient même découvrir une loi nouvelle lorsque la bonne vint et dit :

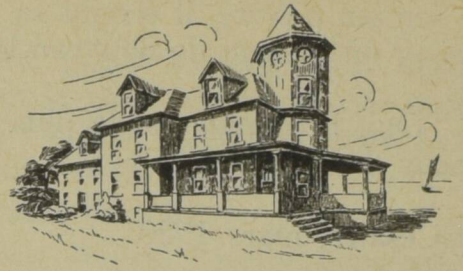
— Ces messieurs regardent la boule ? Je viens de la retourner il n'y a pas cinq minutes parce que j'ai failli me brûler tant elle était chaude d'un côté.



LE CANYON JOHNSTON, dans le parc National Banff,  
Montagnes Rocheuses.

# Au coin du feu

## POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rus Sainte-Anne, Québec, Canada.

### REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

#### MOTS CARRES

L E N T  
E T U I  
N U E E  
T I E N

#### QUESTION ENIGMATIQUE

Il l'a rose (il l'arrose)

#### METAGRAMME

Cache — Gâche — Hache — Lâche — Bâche  
— Vache — Mâche — Tâche.

#### MNEMOTECHNIE

Titus Andronicus  
Hamlet  
Othello  
Macbeth  
Antoine et Cléopâtre  
Shakspeare

Nous ont envoyé des solutions partielles: Mlle Anna Gauthier, garde-malade, Hôpital-Général, rue Water, Ottawa; Mlle Annette Laflèche, Casselman, Ont.; Mlle Simonne LaRue, 126, rue St-Augustin, Québec; Mlle Thérèse Lemieux, 8600, Berri, Montréal; Mlle Jeanne Biron, Couvent St-Martin, Beauce; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière; Mlle Béragère Huart, 26, rue Fraser,

Lévis; L'Hôpital Civique, Québec; Mlle Rita Leblanc, Jonquière; Mlle Aurore Boisvert, Pensionnat des Soeurs Grises, Embrun, Ont.; Mlle Rose-H. Lalonde, Chute-à-Blondeau, Ont.; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me.; Mme J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N.-H.; Mrs L.-J.-B. Laflamme, 397, Boul. St-Joseph Ouest, App. 4, Montréal; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière.

Personne n'a pu répondre exactement à notre question énigmatique.

### JEUX D'ESPRIT No 134

#### ANAGRAMME

Sur dix pieds je suis une faveur.  
Bouleversez-moi, je deviens une empreinte.

#### LOGOGRIPE

Ma tête dit autant, seule, que tout mon corps,  
lecteur, et mes cinq pieds peuvent donner la mort.

#### CHARADE

Mon premier roule dans la campagne.  
Mon second ne se rencontre au baigne.  
Mon tout dans un train vous accompagne.

#### PARONYME

Je suis un prénom féminin; si vous changez ma tête, je deviens un département français.

## LES LIVRES

LA DESTINEE DE L'HOMME.— Par l'abbé Gabriel de Montgros, docteur en théologie et en philosophie, licencié en droit. Un volume in-8 coquille. Prix franco: 21 francs.— Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Etudes, Avignon, France.

Monsieur l'abbé de Montgros a déjà donné plusieurs ouvrages remarquables, notamment *Instructions et Conférences*, excellent guide pour le prédicateur et un volume de méditations sur *Le Devoir*.

L'oeuvre d'aujourd'hui, *La Destinée de l'Homme*, fait suite au *Devoir*. Elle traite les questions dogmatiques,

Un thé vert "de luxe"  
pour un prix minime

# "SALADA"

## THÉ DU JAPON

(VERT)

'Tout frais des plantations'

F 748

comme *Le Devoir* avait posé les principes moraux. Écrit en un style chaleureux et d'une grande valeur théologique, cet exposé sera d'une grande utilité pour ceux qui, marchant sur le chemin des réalités surnaturelles, veulent arriver à l'union avec Dieu, terme de leur destinée.

L'EDUCATION DE LA FEMME.— Par Henry de Pully, S.J., directeur de la Conférence Olivaint. Un volume in-8 couronne. Prix franco: 7 fr. 80.— Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Etudes, Avignon, France.

Une étude de valeur sur une grave question, donnée par quelqu'un qui connaît bien le cœur des jeunes.

Une première partie indique ce qu'était l'éducation de la femme depuis l'antiquité païenne jusqu'à nos jours, une seconde nous montre ce qu'elle est aujourd'hui, enfin une troisième met au point et précise ce qu'elle devrait être.

Toute famille, tout éducateur soucieux de l'âme des jeunes filles, devrait posséder ce livre plein de conseils sur l'éducation féminine, dont le but suprême est de faire de la jeune fille, cette femme forte dont parle l'Évangile, véritable reine des foyers féconds, unis, laborieux et par extension reine de la Cité.

## Les antécédents d'un fable

*Nos petits amis connaissent tous la fable de La Fontaine: Le Lion et le Rat et les plus âgés savent que cette fable est imitée du grec.*

*Ce qu'ils ne savent sans doute pas, c'est que, bien avant les Grecs, les Egyptiens connaissaient la même fable ou du moins presque la même. Jugez plutôt:*

**L** arriva que le lion dans sa caverne eut le désir de s'endormir. Une souris était près de lui, elle était de petit corps, pas plus grosse qu'un oeuf. Il voulut s'emparer d'elle. La souris lui dit: "O toi qui es au-

## PAYER

Il s'agissait de fêter quelqu'un, et l'on avait organisé un banquet en son honneur.

On avait cherché vainement un orateur.

— Il faudra pourtant bien, dit quelqu'un, qu'on prononce un discours. Il est indispensable qu'on loue le héros de la soirée.

Eh oui, ajouta un autre, il nous faut un orateur; au besoin on en payera un pour dire du bien de notre héros.

Un pince-sans-rire qui avait écouté murmura alors:

— Parfaitement... mais il faudra aussi payer quelqu'un pour le croire.

dessus de moi, mon supérieur, ô lion, si tu me manges, tu ne seras pas rassasié, et si tu me laisses échapper, tu n'auras pas faim de moi encore. Si tu m'accordes la liberté à présent, je t'accorderai la liberté au moment qui t'attend. Si tu me sauves, ce sera pour ton propre salut: je te ferai sortir de ton malheur à ton jour funeste, qui va apparaître."

Le lion prit en réflexion ce que la souris lui disait dans son discours, et la réflexion qu'il faisait était celle-ci:

"Si je la mange, je ne serai pas rassasié, en vérité."

Il la laissa donc s'en aller. Quelque temps après un chasseur poursuivait le lion qui était placé près d'un arbre dattier. Il avait creusé une fosse pour y faire tomber le lion. Le lion y tomba et fut pris dans la fosse. Il fit tous ses efforts; mais on le conduisit près de l'arbre dattier, on le lia de cuir sec et on l'attacha de cuir frais, et il se trouva ainsi en face de la montagne, étant plein de tristesse.

Arriva le temps de la nuit. Le majestueux désira de voir se réaliser la parole (c'est-à-dire la parole de la souris) en réponse à la force prétendue dont lui, le lion, s'était vanté.

La petite souris se présenta devant lui et elle parla ainsi:

"Est-ce que tu ne me reconnais pas? Moi, je suis la petite souris à laquelle tu as accordé un jour de liberté. Je vais tenir ma promesse à ce jour, car je te sauverai de ton malheur, après tant d'efforts que tu as faits en vain.

"Il fait une bonne action, celui qui rend le bien pour le bien."

La souris approcha sa bouche des attaches du lion. Elle rongea les cuirs secs, elle déchira les cuirs frais qui l'attachaient tous. Elle fit sortir le lion de ses attaches, puis la souris se cacha dans sa crinière et il se rendit à la montagne avec elle.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

XL

DAMAS

Après avoir satisfait leur dévotion, les deux rois s'occupèrent enfin des affaires de la politique. Un grand conseil fut convoqué à Ptolémaïs, pour délibérer sur l'état présent des choses et aviser à une résolution. La plupart des barons chrétiens de la Terre Sainte s'y rendirent. Outre le roi Louis, l'empereur Conrad et Baudouin, roi de Jérusalem, on vit siéger dans cette mémorable assemblée tout ce que l'armée comptait de seigneurs et de princes, et même la reine Mélisinde, la marquise d'Antioche et beaucoup de dames françaises et allemandes, qui avaient suivi les croisés en Asie. En revanche, on y remarquait l'absence de la reine Éléonore, et celle des comtes d'Édesse, de Tripoli et d'Antioche. Mécontents du roi de France, la reine et ces trois barons manifestaient publiquement leur colère, et donnaient par là un signe trop évident de ce triste esprit de division et de discorde, qui devint la ruine d'une entreprise formée sous de si beaux auspices.

Le roi de Jérusalem insistait fort pour qu'on frappât d'un grand coup, capable d'abattre la puissance musulmane. Damas fut naturellement le but qu'il désigna à la valeur de ses hôtes : car le roi de cette ville avait publiquement menacé de s'emparer de Jérusalem. Plus heureux que les comtes de Tripoli, d'Antioche et d'Édesse, il réussit dans son dessein. Après mûre délibération, on résolut de commencer par le siège de Damas. Cette cité, la plus vieille du monde, était un des principaux points d'appui des Turcs. Sa situation heureuse, son riche territoire, la beauté de son climat en avaient fait le rendez-vous de tout ce que ce peuple comptait de plus riche et de plus puissant. Il semblait que s'en emparer serait commencer heureusement la campagne contre l'islamisme, et peut-être lui porter un coup mortel.

Placée au pied de l'Anti-Liban, la ville a une lieue et demie de tour. Par un privilège unique, elle a vu tomber autour d'elle toutes les cités de l'antique Orient, Babylone, Ninive, Palmyre, Persépolis, Écbatane, Jérusalem même et tant d'autres : elle seule est restée debout au milieu des ruines. Déjà mentionnée dès le temps d'Abraham(1), elle subsiste encore de nos jours, avec un certain degré d'importance. Une rivière, le Barradi ou Barrada (l'ancienne Chrysor-

rée), l'arrose du côté de la montagne, et se divise en deux branches, le Pharthar et l'Abana de l'Écriture. Une plaine spacieuse s'étend de l'autre côté, et les abords de la ville forment une multitude de jardins délicieux, où l'oranger, le citronnier, le cerisier, le pêcher, l'abricotier et mille autres espèces d'arbres à fruits ou odoriférants entremêlent leur verdure et leurs parfums. Ses maisons, bâties dans le genre oriental, sont de petits palais par le luxe et les agréments : véritables sanctuaires de la mollesse asiatique, avec cours intérieures plantées de jujubiers, de grenadiers, d'orangers, etc. Mahomet, dit-on, charmé de la beauté de cette ville, avait songé à en faire le centre de l'islamisme. Mais, s'il ne lui fit point cet honneur, elle n'en est guère moins chère à ses disciples, qui la comptent parmi les villes saintes. Au midi et au levant, elle était défendue par de fortes murailles ; au sud et au couchant, elle avait pour remparts ses jardins, garnis de murs en terre et de petites tours, et empêchant par ces obstacles et par leurs mille circuits toute approche à une nombreuse armée. Sur le bruit que le premier effort des croisés se porterait contre elle, elle avait vu affluer dans son sein tous ceux que le zèle de la foi enflammait.

L'armée des croisés se met en marche en trois corps : Baudouin est à l'avant-garde, avec ses barons et ses chevaliers de Saint-Jean et du Temple ; le roi Louis forme le centre avec les Français ; et Conrad, des débris de son armée, compose l'arrière-garde. Ces restes d'une expédition si fort maltraitée par les éléments et les ennemis étaient imposants encore, puisque leur vue arrache à un naïf historien un sentiment d'admiration : " Oh ! qu'elle était belle à voir avec ses nombreuses tentes toutes neuves, avec ses bannières de couleurs et de formes variées, voltigeant au gré des vents ! Les Musulmans, du haut de leurs remparts, frémirent à cet aspect ; leur terreur n'avait rien d'étonnant : car ils savaient qu'ils avaient à combattre la fleur de la noblesse française (2). "

Mais si les Musulmans tremblaient à l'aspect de l'armée française, ils étaient eux-mêmes redoutables pour elle. Depuis un demi-siècle que la Palestine est occupée par les chrétiens, ils ont eu le temps d'étudier l'art de la guerre à l'école de leurs ennemis. A la bravoure qui leur est propre, ils ont ajouté cet esprit de discipline, cette science stratégique qui fait la force d'une armée. Ils imitent les Européens dans

(1) Genèse, XV, 2.

(2) Gestes du roi Louis VII.

l'art des fortifications, des campements, des évolutions militaires; il n'est presque aucune des ressources dans l'attaque ou la défense qui ne leur soit familière. De plus, Damas renferme dans son sein l'élite des guerriers musulmans: les uns, guidés par l'amour de la gloire, y sont venus dans l'espoir de se distinguer; les autres, mus par le fanatisme, y viennent chercher la palme du martyr; mais, valeur ou fanatisme, tous sont disposés à vendre chèrement leur vie. Ils ont pour sultan un prince, brave et intelligent, qui redoute autant les émirs ses voisins, et surtout Nouredin, que les croisés eux-mêmes. Avidé d'étendre sa puissance, il a menacé depuis longtemps Jérusalem. A la tête de ses troupes, il a placé Ayoub, le chef des Ayoubites, guerrier aussi redoutable par sa vaillance que par sa férocité. A côté de celui-ci combattent ses fils, dont le plus jeune, Saladin, à peine âgé de dix ans, prélude à la gloire qu'il s'acquerra plus tard. Tel était l'état des choses.

Après un examen, les croisés décidèrent d'attaquer la ville par le côté des jardins. C'était, comme nous l'avons dit, un vaste terrain d'une lieue et demie, entrecoupé d'une multitude de haies, de fossés, de murs et de petits ruisseaux amenés de la rivière.

Dans l'attente de l'ennemi, les habitants avaient renforcé les clôtures de leurs jardins, et y avaient élevé des tourelles, ou établi des pièces de défense. Les étroits espaces qui séparaient ces jardins, les arbres qui les couvraient, formaient comme autant de petites ruelles, où il était dangereux de s'engager. L'unique chemin qui conduisit à la ville était si resserré que deux hommes à cheval n'y pouvaient passer de front. De nombreux ennemis, cachés dans ces tourelles, derrière ces haies, au détour de ces murs, épiaient et tuaient tout guerrier assez téméraire pour s'aventurer dans le labyrinthe. Impossible aux croisés de déployer leur armée et d'agir en masse. Tout se réduisait à une foule de combats particuliers, où les avantages de la situation étaient pour les assiégés. Il fallait prendre un à un ces petits retranchements, ces petites forteresses; et, comme on ne pouvait s'y établir, à peine avait-on le dos tourné que tout ce qui avait été détruit se relevait comme par enchantement. Ainsi, il fallait recommencer le lendemain le travail de la veille.

On peut conjecturer par là ce qu'avaient à souffrir ces fougueux chevaliers, obligés de consumer contre de si misérables obstacles leur belliqueuse ardeur. Des pertes nombreuses éclaircissaient chaque jour leurs rangs. Une inaction forcée, ou une stérile occupation, c'était la seule alternative qui s'offrit à eux. En vain envoyaient-ils défi sur défi et au sultan de Damas, et à ses principaux guerriers: ceux-ci trouvaient plus sage de se tenir derrière leurs murailles. Le roi de Jérusalem, à peine âgé de quatorze ans, déploya une grande valeur, et ses barons le secondèrent dignement. Leur situation à l'avant-garde les exposait surtout aux coups de l'ennemi; le jeune prince brûlait de prouver au sultan qu'il ne lui serait pas facile d'accomplir ses menaces sur Jérusalem. Mais bientôt sa petite armée se trouva

décimée. Ses braves chevaliers du Temple et de Saint-Jean voyaient toute leur valeur échouer devant les obstacles de ruisseaux et de troncs d'arbres.

Notre héros prit sa part de ces périlleux et infructueux exploits. Il avait demandé à faire partie de l'avant-garde; désireux de signaler son courage contre les ennemis du nom du Christ. Il eut la joie de rencontrer parmi les Templiers plusieurs des chevaliers de la commanderie de Sours. La mort de son cher Cuthbert, la presque certitude de la mort de Roselle, l'aspect des Saints Lieux et les souvenirs qui s'y rattachaient, avaient opéré en lui l'effet de donner à sa valeur une teinte plus religieuse et une vigueur plus calme. Ayant, lui semblait-il, à peu près tout perdu au monde, il sentait s'affaiblir en lui le désir de vivre. Sans courir au devant de la mort, il l'eût vue venir sans peine. De cette pointe de la montagne des Oliviers, où son ami avait pris son vol vers le ciel, il avait entrevu cette céleste patrie, dernier terme du bonheur, principal, ou plutôt unique, objet du pèlerinage de la vie. Tout bien pesé, il lui paraissait meilleur d'arriver là par le chemin le plus court, en même temps que le plus glorieux.

Un soir qu'il était engagé dans un jardin à l'attaque d'une tourelle, il fut obligé de déployer une valeur et une habileté extraordinaires. Il se trouva pris de tous côtés par les ennemis, qui, de derrière les murs et les haies, faisaient pleuvoir sur lui une grêle de flèches. Sa puissante armure le protégeait. Des sept ou huit croisés qui l'avaient accompagné, un seul instant debout. Calme autant qu'intrépide, ce généreux guerrier semblait avoir juré de ne pas s'éloigner avant d'avoir détruit la tourelle. La nuit tombait. Frappant d'estoc et de taille, nos deux compagnons s'acharnaient à leur oeuvre, sans prendre souci des projectiles qui les accablent. Leur courage grandit avec la résistance. Enfin, ils ont réussi à débusquer les Sarrasins qui défendent la tour, et déjà ils s'apprentent à y mettre le feu, quand une flèche atteint le jeune soldat, et l'étend mourant aux pieds de Raoul. Celui-ci lui ôte sa visière, et, aux lueurs de la torche, reconnaît des traits qui l'ont frappé autrefois.

— Ce n'est pas ici, Guy de Charencey, que je me serais attendu à vous retrouver. Moine et prêtre, votre place ne me semblait pas être sur les champs de bataille.

— Je le confesse, sire de Louville. Et, peut-être, aurais-je bien fait d'écouter une voix plus pacifique. Mais que le ciel me pardonne mon erreur, si erreur il y eut. J'ai soif.

Raoul s'empressa d'aller lui chercher un peu d'eau dans le creux de sa main.

— J'ai soif, Raoul; mais je n'ai point dit que je voulusse boire. Jetez là cette eau inutile; le Maître voudra bien accepter ce dernier sacrifice.

— Il me semble, Guy, que vous pourriez, sans scrupule, satisfaire au suprême besoin de la nature.

— Eh! que dirait Bernard, s'il pouvait être témoin de cette faiblesse? Je l'ai vu, dans les plus grands dangers de mort, se refuser de légers adoucisse-

ments. J'ai vécu, et je veux mourir en digne fils de ce modèle des solitaires. Raoul, donnez-moi l'absolution.

Nous avons déjà fait remarquer quel était, là-dessus, le pieux usage de ces temps. Le sire de Louville ne fit point difficulté de s'y conformer. S'agenouillant modestement, il se recueillit un instant, puis fit le signe de la croix sur le malade en prononçant les paroles de l'absolution. Pendant ce temps-là, le moine recueilli attachait ses yeux à la voûte céleste, et murmurait tout bas :

— Il ne m'a point désapprouvé, ô Roi du ciel ! celui que vous m'avez donné pour guide. S'il fallait des Moïse pour prier sur la montagne, il fallait aussi des Josué pour combattre dans la plaine. Seigneur Jésus ! le zèle de votre gloire m'a seul dévoré... J'ai eu pitié de votre sépulcre menacé, de la cité sainte en ruines. *Zelus, zelus domûs tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (3). Oh ! ne me soyez pas trop dur !... Que ce saint homme prie pour son fils bien-aimé... Et vous, qu'il invoque si souvent, Mère des miséricordes, cachez-moi sous votre aile. *Memorare, memorare, ô piissima Virgo*, comme il nous le dit si souvent. *Ora pro nobis peccatoribus nunc, in horâ mortis nostræ*. Sire de Louville, encore une grâce, s'il vous plaît : remarquez l'endroit où vous laisserez mon corps, et venez demain l'enlever et lui donner la sépulture. Je ne puis supporter la pensée que mes restes...

— Soyez tranquille, Guy de Charencey ; je ne m'en irai pas d'ici sans vous.

— Mais... l'ennemi vous menace. Sous les ombres de la mort, j'entends encore les pierres, les flèches tomber autour de nous...

En effet, les attaques des musulmans, un instant suspendues, peut-être par un respect religieux, reprenaient avec une nouvelle vigueur. Raoul ne s'en laissa point ébranler. Mais il voyait le mourant s'affaiblir par la perte de son sang. Déjà ses yeux sont fermés, ses mains glacées ; ses lèvres ne peuvent plus se remuer qu'avec effort.

— Ne partez pas, moine, sans me dire un mot de salut. Dicter-moi quelque bonne devise, qui me rappelle votre souvenir, en me portant au bien.

— *La vertu avant l'honneur*, murmura une voix faible.

Et le moine-soldat expira.

Cette devise n'était point inopportune dans un temps où le sentiment de l'honneur exerçait un si grand empire sur la classe noble, et trop souvent se trouvait en contradiction avec la loi de Dieu.

A peine Guy avait-il les yeux fermés, qu'une troupe de Sarrasins se précipita sur le sire de Louville. Il pouvait s'enfuir ; mais, par fidélité à sa parole, il tint ferme, et lutta seul contre ces farouches ennemis. Plusieurs étaient déjà tombés sous ces coups ; sans aucun doute, il eût fini par succomber au nombre, si plusieurs Templiers n'étaient arrivés à son

(3) "Le zèle de votre maison m'a dévoré, et les injures que vous adressaient vos ennemis retombaient sur moi." (Ps. 68.)

secours. Avec leur aide, il acheva de disperser les musulmans, et rentra bientôt au camp, rapportant lui-même sur ses épaules le corps du moine de Clairvaux.

## XLI

### NAPLES

Nous retrouvons le troubadour et sa compagne dans la ville de Naples. Une assez vive agitation règne dans le port ; quelques vaisseaux font leurs préparatifs de départ ; un certain nombre de croisés se disposent à passer aux Lieux Saints. L'empressement des matelots, l'arrivée des chevaliers, la présence des curieux forment un spectacle animé, auquel le vieil aveugle ne prend part que par les oreilles, et dont Roselle est absente pour le moment. Olic, assis sur une pierre dans un coin du port, tâche de démêler, dans ce bruit confus de voix, quelque accent qui lui soit connu. Il a Tobi entre ses jambes : Tobi que ce grand bruit épouvante, et qui jette de temps en temps un regard mélancolique sur la mer, comme s'il devinait qu'il faudra tout à l'heure affronter le perfide élément. Plusieurs fois même il s'est levé ; et tirant de toutes ses forces la petite corde, jusqu'à s'étrangler, il a essayé d'emmener son maître loin de ce tumulte suspect, loin des périls terribles qu'il entrevoit sous les vagues bleues, qui resplendissent au soleil.

— Tout doux, Tobi ! Nous ne sommes pas les maîtres de reculer. Certainement, il nous serait plus doux et plus sûr de demeurer sur la terre ferme ; ce n'est guère à soixante-douze ans qu'on change de plancher. Mais nous ne pouvons laisser cette petite, et puisqu'elle est sous notre garde, jour de Dieu ! il faut la suivre jusqu'au bout. Je n'ai pas plus de goût que toi, mon pauvre ami, pour affronter cet élément terrible ; pourtant je m'y résigne. Ne tire pas si fort ; tu auras encore bien des joies là dedans, si ce qu'on raconte est vrai : tu monteras sur le pont, comme ils disent ; tu regarderas les flots, tu verras le soleil briller là-dessus ; tu verras des poissons, des rochers, des îles, beaucoup de choses superbes... Et moi je ne verrai rien ! Mais Celui de là-haut est juste ; toutes ses voies sont l'équité même ; je ne lui demande que de bénir notre voyage, ou plutôt de mener cette petite à bon port.

Au fond, c'était par anticipation que le bon vieillard parlait d'embarcation et de voyage ; car il n'avait encore aucune place assurée. Depuis plusieurs jours, il a mis à contribution sa vieille expérience, ses lais de Palestine, les plus douces caresses de Tobi, sans avoir encore pu obtenir passage sur aucun de ces vaisseaux. Tous ceux auxquels il s'est adressé ou ne l'ont pas compris, parce qu'ils n'entendaient pas sa langue, ou ont feint de ne pas le comprendre, ou même l'ont rebuté par de dures paroles. Pour lui, il ne s'en étonne, ni ne s'en émeut : soixante ans d'expérience lui ont appris à supporter, sans se plaindre, les mépris et les souffrances. Mais pour sa bien-aimée compagne, il a peine à s'y résigner.

— Je ne l'ai pas vue, se disait-il dans son soliloque amer, puisque Celui de là-haut m'a ôté mes deux yeux. Mais on dit qu'elle est douce et belle, que ses traits sont jolis et ses yeux pleins d'amabilité. On ajoute que la modestie respire dans sa physionomie, et que sa contenance a quelque chose de noble et de distingué, comme on ne l'a que dans les bonnes races. Pourquoi, alors, la traite-t-on avec tant de hauteur? Pourquoi si peu d'attention pour elle? Son âge, son sexe, sa beauté, son nom, ses malheurs, tout, jusqu'au but qu'elle se propose, devrait exciter la compassion en sa faveur. Et pourtant on ne daigne pas lui accorder une place sur un de ces vaisseaux... Jour de Dieu! elle n'en tiendrait cependant guère. Elle et Tobi se logeraient dans un petit coin, et moi où l'on voudrait: et le navire n'en serait guère plus lourd. Aussi bien, elle aurait peut-être agi sagement, en gardant quelques-uns des bijoux qu'elle a si gracieusement suspendus à la statue de Notre-Dame de Chartres. Mais j'aime à croire que la sainte Vierge se souviendra de cette générosité, et ne souffrira pas que tant de confiance soit trompé.

Pendant que le troubadour conversait ainsi avec lui-même, un grand cri s'éleva dans les airs: une multitude de voix se confondaient, parlaient, criaient, chantaient dans un tumulte inexprimable; d'autres voix répondaient d'un autre point de la haie; Tobi lui-même mêlait ses jappements aigus à ce vaste concert. Il ne fut pas difficile au vieillard de deviner que c'était là le signal du départ. Cette pensée l'agita douloureusement: il piqua vivement la terre de son bâton, secoua vingt ou trente fois la tête; ruminant par quelle voie il pourrait enfin atteindre l'objet de ses vœux...

— C'est triste, pour le coup, oui, c'est triste, si tout s'en va sans nous, sans elle, je veux dire. Il faut que la pitié ne soit pas mal éteinte dans les coeurs, pour qu'on n'ait point d'égards pour cette enfant. Ame chrétienne, pourriez-vous me donner un mot de réponse, un petit mot? S'il vous plaît, arrêtez...

Ces paroles s'adressaient à un Français qu'Olrice venait de distinguer au milieu de la foule. Mais le bruit qui se faisait empêcha sans doute sa voix d'être entendue; car personne ne lui répondit. Malgré les efforts de Tobi, qui le tirait toujours de côté, le vieillard voulut s'approcher davantage, et mal lui en prit: des matelots, chargés d'un énorme ballot, l'atteignirent en passant, et le renversèrent. Il poussa alors un grand cri, Tobi aboya de toutes ses forces; mais on était si occupé, si affairé, que personne ne fit attention à l'accident.

Or, on ne tombe pas impunément à cet âge. Et le vieillard, qui plus est, avait rencontré dans sa chute une pierre aiguë, qui lui avait endommagé la jambe; bientôt même la douleur fut assez vive pour jeter sur sa cervelle un voile plus épais, et lui causer une espèce d'évanouissement. Le pauvre Tobi, devinant la triste situation de son maître, jappait, courait autour de lui, le léchait, le tirait par les habits,

mais ne venait pas à bout de le rappeler à la vie. Nous sommes obligés de le laisser un instant dans cette triste situation, pour savoir ce qu'est devenue Roselle.

Elle parcourait les églises et les lieux consacrés par la dévotion des fidèles, suivant son usage. Un coup d'oeil sur le port lui avait indiqué qu'un départ se préparait; et elle voulait, avant d'entreprendre un si long voyage, se recommander aux saints du pays, et notamment au grand saint Janvier, qui, par un miracle permanent, semble couvrir Naples d'une protection particulière. Une telle traversée demandant aussi des provisions, au moins pour quelques jours, elle s'était chargée de quêter à la porte des palais: laissant au troubadour le soin de trouver une place à bord. Elle s'en allait donc à travers la ville, ici priant, là chantant; et subissant les fortunes diverses que le métier entraînait avec lui: c'est-à-dire, recevant tantôt une aumône, tantôt un rebut, tantôt un mot outrageux, tantôt un signe de pitié.— C'est une jolie enfant, disait l'un, et il y a lieu de s'étonner qu'elle entreprenne ainsi seule un pareil voyage.— N'avoir pas d'autres protection qu'un vieil aveugle, disait l'autre, c'est fort compter sur la Providence.— Elle va sans doute courir les aventures, disait un troisième, et je souhaite fort que cela lui tourne à bien.— D'autres tenaient un langage beaucoup plus libre, et qui parfois la faisait rougir; mais ce n'étaient que des gens de basse condition; en général, on était respectueux pour elle.

Pendant qu'elle priait aux pieds de l'image de saint Janvier, il arriva qu'un bruit extraordinaire se passa dans l'église, et la troubla fort dans son oraison. Des cris furieux résonnaient sous les voûtes, et leur effet était d'autant plus grand que le temple était vide. Elle entendit même un cliquetis d'épées; elle vit des armes luire à la clarté de la lampe. Son trouble la força à chercher la cause de ce tapage, et elle vit deux hommes armés se poursuivant l'un l'autre avec une fureur homicide. Cet outrage porté à la majesté du saint lieu affecta vivement la timide enfant; et, sans songer à sa faiblesse, elle se présente à ces malheureux pour tâcher de les fléchir. Dans la colère qui les trouble, ils ne s'aperçoivent d'abord pas de sa présence; elle parle, elle crie, elle leur rappelle qu'ils sont dans un temple; mais ils ne font aucune attention à ses paroles, et continuent leur lutte sacrilège. Alors, dans l'excès de son zèle, elle sort de l'église et donne l'alarme dans les quartiers voisins. Quelques croisés français, comprenant son langage, entrent dans l'église; la foule s'amasse, un immense tumulte se fait, et les deux profanateurs sont arrêtés par des archers.

Au moment où l'émotion causée par cet événement extraordinaire se produisait, un homme armé s'approche de Roselle, qui était retournée prier, et lui ordonne de le suivre. Ce n'était pas sans crainte qu'elle marchait à la suite de cet inconnu, à travers des rues obscures. Finalement, on aboutit à une maison basse et étroite; une porte s'ouvrit, et une main rude poussa dedans la timide vierge, aussi surprise

qu'effrayée d'un si singulier événement. Elle se trouva ainsi dans un lieu humide, enfoncé, sans aucune ouverture qui laissât passer un rayon de lumière. Les larmes jaillirent aussitôt de ses yeux; elle ne comprenait rien à de si étranges aventures. La pensée du vieil Orluc lui vint alors; elle songea à l'embarras où il allait se trouver, à l'inquiétude qu'il éprouverait en la cherchant; et son cœur se serra plus fort. Mais l'esprit de piété qui l'animait eut bientôt repris le dessus; se rappelant tout ce que Gudule lui avait dit de la nécessité de s'abandonner à la conduite de la Providence, même et surtout quand on ne comprend pas ses voies, elle fit un acte de résignation aveugle, demandant seulement à Dieu le courage de ne pas gêner, par une crainte pusillanime ou une indiscrete curiosité, l'épreuve à laquelle il lui plaisait de la soumettre. Se jetant à genoux, elle fit dans ce sens un prière; il lui sembla alors voir sa bonne Recluse lui tendre les bras, avec une affection maternelle, et l'encourager du geste et de la voix.

De faibles bruits l'avertissaient que cette maison n'était point vide. Mais, en pareille situation, on craint plus que l'on n'espère du voisinage d'un être vivant; l'imagination étant toujours disposée à supposer des intentions méchantes dans ceux qui veillent à la garde d'un prisonnier. L'idée de la jeune fille ne tarda pas à se confirmer. Un petit cliquetis lui ayant fait tourner la tête, elle vit un fond jaune se dessiner, en forme carrée, dans un angle du mur; puis une main décharnée passer une lampe; puis une figure grimée, ridée, apparaître dans l'encadrement, froncer les sourcils, et rouler une paire de petits yeux gris sur tous les coins de la pièce. La peau jaune et plissée de cette vieille luisait à la lueur de la lampe; sa bouche, d'abord fermée par deux lèvres enroulées en dedans, s'ouvrit bientôt pour laisser voir des gencives sans dents. Ce regard scrutateur était celui de la curiosité, de l'ébahissement. Il sembla à Roselle que les deux prunelles perçaient l'ombre où elle était ensevelie. La mégère remua la tête, et se retira; et aussitôt, un volet ayant glissé sur l'ouverture, tout retomba dans l'obscurité.

Quel motif avait pu déterminer la captivité de Roselle? Quel mal avait-elle fait à qui que ce fût, pour mériter une punition quelconque? La pauvre innocente avait beau scruter sa conscience, elle n'y trouvait rien qui lui parût digne de châtement. A moins qu'on ne lui fasse un crime d'avoir empêché un horrible sacrilège. Alors elle s'en consolait; elle aurait l'honneur de souffrir persécution pour la justice. Toutefois, la pensée que la flotte partira sans elle, qu'elle n'aura plus de nouvelles de son fiancé, qu'elle ne verra pas les Lieux Saints, ni même le vieux troubadour, ne laisse pas que de déposer bien de l'amertume au fond de son âme. Elle pleure, elle s'attriste, toute sa résignation ne suffit pas à comprimer le chagrin qu'elle éprouve.

Nous ne savons combien d'heures elle avait déjà passées dans sa prison, quand le guichet se rouvrit, et la même tête se remontra. Mais, cette fois, elle était

nue; l'espèce de coiffe, qui le ceignait tout à l'heure, avait disparu pour laisser voir un crâne poli et luisant, que parsemaient de rares poils gris. Puis la bouche s'ouvrit pour parler: *Ecco! ecco!* (4) *En* même temps, un petit vase en terre cuite descendait jusqu'à terre, et le bras étique et la figure ratatinée disparaissaient aussitôt. Il paraît que la gardienne avait oublié de donner à manger à sa prisonnière, et venait de se relever pour réparer son oubli.

Le sommeil, ce jumeau de la mort, est pourtant un remède à toutes les plaies. Le ciel n'a rien donné de meilleur à l'homme, Par lui nous oublions nos peines; et que de peines sont guéries, par cela seul qu'elles sont oubliées! Roselle s'endormit, sans plus songer à rien; les pénibles impressions de la veille s'étaient si bien effacées, qu'elle ne fit que des rêves charmants. Elle crut voir Gudule, revêtue d'un robe éclatante, belle et radieuse comme on l'est au ciel, venir la prendre par la main et la conduire elle-même au port. Il n'y avait plus de navires; mais, sur les pas de son guide céleste, elle posa le pied sur les flots, et les flots obéissants lui formèrent un chemin solide. Comme jadis Pierre à la voix du Sauveur, elle marchait sur le liquide élément; mais, plus confiante que lui, elle ne chancelait pas. On arrivait à bord; on gagnait les Saints Lieux; et toutes les scènes évangéliques de la Passion se retraçaient dans leur exactitude aux yeux de la jeune croisée. Puis, à la dernière station, elle vit celui que le ciel lui avait destiné pour époux. Oh! quel éclat doux et pur l'environnait! quelle gloire brillait dans ses traits! quelle mâle et gracieuse beauté! Depuis longtemps il paraissait attendre sa fiancée, pour la mener aux saints autels. Après lui avoir baisé la main et adressé de doux reproches pour avoir tant tardé, il lui rappelait leurs mutuels serments, et la sommit de lui tenir sa parole: ce à quoi elle ne faisait nulle difficulté de consentir. Le pontife paraissait; les cloches sonnaient; et une foule de chevaliers leur faisaient cortège, tandis que, parés de vêtements magnifiques, ils montaient au temple pour y recevoir la bénédiction nuptiale. C'était la joie, c'était le bonheur, c'était comme un transport d'ivresse; mais le rêve finit là; car Roselle, en s'éveillant, se retrouva en face de la réalité. Ses yeux se mouillèrent de larmes; elle se demandait si c'était là un avertissement dont elle dût tenir compte, ou si, par hasard, cette noce ne figurerait point une union autre qu'une union terrestre: celle de la mort peut consommer, en réunissant deux fiancés dans le ciel.

Sa préoccupation était telle, qu'elle ne s'aperçut pas d'abord que le guichet s'était ouvert pour la troisième fois, et qu'à côté de la figure de la vieille femme, une autre, toute bardée de fer, s'y était introduite. Le bruit d'une lame lui fit tourner le tête, et elle vit un masque d'acier luisant, un casque d'airain poli, et, en lieu convenable, deux trous par lesquels deux yeux paraissent se diriger sur elle. La voix enrouée de la géôlière disait: *Eccola! Ec-*

(4) Voilà! voilà!



*cola! Poveretto pargoletta* (5) ! Sur quoi, la tête masquée fit un signe, et disparut. Le volet glissa encore, et ce fut de nouveau la nuit.

Pendant que le mystère s'épaississait ainsi autour de sa tête, que devenait son ami? Son évanouissement eût à peine été remarqué des hommes grossiers qui circulaient par là, si les aboiements répétés de Tobi n'eussent enfin attiré l'attention. Une femme de matelot (hélas! sans la femme, la pitié s'en irait de ce monde!) remarqua enfin ce pauvre mendiant étendu à terre, et le rappela à lui.

— Jour de Dieu! dit-il, dès que la force de parler lui fut revenue; on fait quelquefois de bien mauvais rêves dans la vie. Cependant... que la volonté de Dieu s'accomplissent! Ah! voilà les vaisseaux qui mettent la voile! tous! Pauvre petite! ce sera un rude crève-cœur. Matelot, dites-moi (car votre accent m'annonce que vous êtes Français), tous les vaisseaux s'en vont-ils? N'y en resterait-il pas un où l'on puisse prendre place?

— Il n'y a jamais de place là dedans pour un gueux tel que toi, mon pauvre vieillard, répondit l'homme de mer. Peut-être que, si tu avais parlé plus tôt, on aurait pu te jeter à fond de cale de l'un d'entre eux. Pour le moment, il est trop tard: tout est parti, et il ne faut pas s'en plaindre; j'ai cru qu'on ne se déciderait jamais à lever l'ancre. Voilà trois mois que ces mâts se balancent dans le port, annonçant toujours leur départ pour demain; et ce malheureux demain semblait ne devoir jamais venir. Enfin! Mais si on n'avait su que tu devais arriver, sans doute on aurait encore bien pu attendre un jour de plus.

— Ne raillez pas un pauvre aveugle. Si Celui de là-haut vous a donné des yeux et un bon moyen de gagner votre vie, il faut lui en témoigner votre reconnaissance, et ne pas vous moquer de ceux qui sont privés de ces avantages. Dieu soit loué! la pauvreté n'est point un vice, tant s'en faut: car sans cela le Maître ne l'aurait pas adoptée pour son amie et sa compagne.

— Aveugle! dit le matelot, en touchant la main du troubadour, je n'ai point entendu insulter à votre infortune. Mais en voyant cette croix sur votre bras, j'ai voulu voir si vous avez la disposition que le Seigneur demande à ceux qui prennent sa cause en mains, je veux dire l'humilité. Car, je vous le confesse, il y a bien l'orgueil dans ces chevaliers que nous venons d'embarquer à tout hasard. Je souhaite que le ciel bénisse leur entreprise. Savez-vous ce qui vient de se passer?

— Rien de rien; je sors, pour ainsi dire, de l'autre monde: ayant été culbuté par des passants, j'ai perdu connaissance, au point que je suis dérouté, et je ne sais plus l'heure qu'il est.

— La nuit approche. Et puisque nous pouvons un peu causer, tendez-moi la main: nous irons nous asseoir dans un coin, et boire un coup de vin du Labour; ce qui ne peut faire de mal à personne. Vous verrez alors que Jean Boucher, ou comme ils m'ap-

pellent par ici, Giovanni Boschero, n'est point l'ennemi du pauvre.

L'occasion était trop belle pour que le troubadour n'en profitât pas. Ils s'assirent donc sur une pierre, et burent amicalement une cruche d'excellent vin.

— Pour sûr, c'est du bon, du vrai bon, Giovanni Boschero. Voilà qui me remettra un peu le cœur à sa place. Je voudrais seulement que notre petite en eût une coupe à sa disposition: cela lui ferait tant de bien, la pauvre innocente!

— De qui parlez-vous?

— Eh! jour de Dieu! de celle que j'accompagne, d'une belle et pieuse enfant, que son courage et sa dévotion mènent aux Saints Lieux. Je voudrais que vous la vissiez. Vous, à qui Celui de là-haut a laissé des yeux, vous pourriez me dire si ce n'est pas la plus belle vierge que vous ayez jamais vue.

— Sa taille?

— Sa taille? Eh! par saint Saturnin de Toulouse, je ne pourrais vous le dire, moi qui ne l'ai jamais vue. Mais elle ne doit pas être grande: car je sais que Tobi, sans se forcer, peut lui lécher les mains pendantes.

— Sa couleur?

— Boschero, je croirais que vous vous moquez de moi, si je ne savais maintenant que vous avez le cœur compatissant. Cependant je sais qu'on dit qu'elle a les cheveux noirs; la peau blanche, quoiqu'un peu brunie par le soleil; des yeux bleus d'une grande douceur; une bouche petite et très-gracieuse; une...

— Son âge?

— Oh! pour cela, je le sais, elle est entre quatorze et quinze ans. C'est certainement une enfant accomplie.

— Et elle de bonne naissance?

— De la meilleure possible. J'ai ouï raconter que le chevalier Gislebert descendait d'une des plus nobles et des plus vieilles races de France. Mais je ne saurais vous dire de quelle contrée; à moins que ce ne soit de ces nobles Châtillon, de la Franche-Comté de Bourgogne, au foyer desquels j'ai eu l'honneur de m'asseoir plus d'une fois.

— Et vertueuse?

— Oh! pour ceci, je ne crains pas de mentir en disant qu'il ne lui manque aucune vertu. Je voudrais que Tobi pût parler, il vous en dirait autant que moi. Le vieux Gérard Onfroy ne se lassait pas de dire qu'autant les autres perdent, autant celle-ci gagne à être vue de près.

— Alors, c'est bien elle.

— Quoi donc? que voulez-vous dire? Y a-t-il quelque chose de nouveau sur son compte?

L'inquiétude du vieillard commençait à s'éveiller. Le matelot ne répondant pas, il reprit:

— Je ne suis pas tranquille en ce moment. Voilà longtemps qu'elle devrait être ici, et je l'attends encore. Il est vrai qu'elle doit visiter toutes les églises

(5) La voilà! la voilà! Pauvre petite!

et chapelles : ce qui n'est pas petite affaire à Naples ; et ensuite amasser nos provisions pour le voyage.

— Vos provisions ?

— Sans doute. Elle entend aller à Jérusalem en mendiante, pour être mieux reconnue, dit-elle, et mieux reçue du Roi des pauvres. Elle s'en va donc de porte en porte, chantant de sa voix délicieuse des chants qui font pleurer. Ah ! si vous l'aviez entendue ! . . .

— Elle chante ? C'est bien elle, alors.

Le souci du troubadour augmentait, du soin même qu'on mettait à lui refuser des éclaircissements.

— Par saint Janvier de Bénévent ! Boschero, ne me laissez pas ainsi dans l'inquiétude. Je viens de vous dire quels liens de tendresse m'attachent à cette enfant : au nom du ciel, dites-moi si vous avez entendu parler d'elle ?

— Que trop, mon Dieu que trop. Pour ne rien vous cacher, je vous dirai qu'il y a eu une aventure à son occasion.

— Une aventure ! Expliquez vite ce que vous entendez par là.

— Je ne sais cela qu'en gros ; mais je vous dirai ce que je sais. Eh bien ! il paraît que, depuis trois jours que vous êtes ici, elle a été fort remarquée en ville. J'ai entendu, moi, de mes oreilles, des chevaliers parler d'elle avec un singulier intérêt, ici même sur le port. Ils la croyaient Espagnole.

— Jour de Dieu ! Espagnole ! Elle est du plus beau pays de France. Mais passez vite.

— Sa voix enchanteresse, sa gorge de rossignol, comme ils disaient . . .

— Ah ! oui, interrompit le vieillard, en laissant tomber une larme, ceux de Chartres l'appelaient l'oiseau du Paradis. Hâtez-vous.

— Sa beauté, surtout, avait fait sur eux une impression extraordinaire. Et il paraît que tout le public est de leur avis : car, dans Naples, il n'est question que de la jolie Espagnole.

— Jour de Dieu ! dit le troubadour, en piquant cinq ou six fois le sol avec son bâton. Espagnole ! Hâtez-vous donc, Boschero !

— Or, il paraît que deux ou trois croisés, ou prétendus croisés, se sont épris d'elle, mais épris, sérieusement épris, au point de songer à l'enlever, si elle ne consent pas à accepter leur main. Et comme ils la suivaient de porte en porte, pour entendre ses chants espagnols . . .

— Espagnols ! Celui de là-haut sait qu'il n'y a pas un mot de vrai. Continuez donc.

— Ils ont appris, je ne sais comment, qu'elle est de bonne naissance, issue de la famille des Guzman d'Espagne . . .

— D'Espagne ! dit le troubadour, en se levant et en étendant solennellement la main : je prends Celui de là-haut à témoin qu'elle n'est pas plus d'Espagne que vous et moi, Boschero. Mais finissez vite : car mon cœur remue terriblement dans mon estomac.

— Eh bien ! ces deux chevaliers ont laissé partir la flotte, et sont restés.

— Ha !

— Et ils se disputent à qui aura la jeune fille.

— On verra, reprit le troubadour, avec un air aussi sérieux que s'il eût eu le sort de la jeune fille entre ses mains, et qu'il se fût agi de donner sa décision. On verra, on verra. Et puis ?

— Et puis, la querelle s'est échauffée, dit-on. On ajoute même que l'affaire sera remise à la pointe de l'épée.

— C'est une sottise. Si ces chevaliers eussent pris la peine de consulter le vieil Olric, il les aurait facilement mis d'accord. L'oiseau du paradis n'est pas à prendre, comme un oiseau de passage, qui s'échappe au lacet. Ils lui diront longtemps des gentilleses, avant qu'elles les écoute. Je prie Celui de là-haut de les empêcher de se battre. Tout doux, Tobi ! Maintenant, qu'est-elle devenue, la pauvre petite ?

— Elle a disparu.

— Disparu ! Jour de Dieu ! disparu ! Serait-ce par la flotte ? Si c'est cela, que le Seigneur la conduise : ma mission est finie. Mais . . .

— Je vous raconte ce qu'on dit. Je n'ai rien vu de mes yeux ; c'est le bruit de la ville, et voilà tout. Le plus habile ne peut donner que ce qu'il a. Mais voici un homme qui vous en apprendra peut-être davantage.

Un homme, que Tobi avait déjà annoncé à sa façon, venait en effet droit aux deux interlocuteurs. Il avait la démarche grave, et le costume d'une personne de moyenne condition. La difficulté avec laquelle il prononçait le français indiquait que c'était pour lui une langue étrangère. L'oeil méfiant du matelot lui supposait quelque but particulier ; aussi ne se mêla-t-il point à la conversation.

— J'entends, dit l'étranger le premier, que vous causez de l'affaire. Elle fait du bruit, et on ne sait pas trop comment cela tournera.

— Eh bien ! puisque vous savez tout, honnête chrétien, qui que vous soyez, dit le troubadour, ayez la bonté de nous en donner le détail.

— Quel détail ? L'affaire est lancée : elle ira au tribunal ecclésiastique.

— Au tribunal ecclésiastique ! Que voulez-vous dire ? De quelle affaire parlez-vous ?

— De l'affaire de cette jeune fille, qu'on dit Espagnole, et . . .

— Non, jour de Dieu ! non, elle n'est pas Espagnole, dit vivement l'aveugle, en appuyant chaque mot d'un coup de bâton. Elle est du beau pays de France, du cœur même de la France : étant née en Beauce, dont sa mère était originaire, bien que son père fût de la Bourgogne.

— Ah ! On la disait pourtant d'Aragon, de la famille des célèbres Guzman . . .

— Pas le moins du monde, pas le moins du monde. Son nom est Roselle de Châtillon, fille de l'illustre chevalier Gislebert de Châtillon. Celui de là-haut sait que je dis la vérité.

— Ha ! Et voyez ! on ajoutait qu'elle courait après un pirate de ses parents, qui avait refusé de l'épouser ; que . . .

— O Justice suprême ! s'écria le troubadour, en étendant la main vers le ciel ; ne punirez-vous jamais les menteurs, cette race exécrable et perfide, qui ne

met son plaisir qu'à détruire la réputation du prochain? Eh bien! sachez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, brave homme. Cette aimable jeune fille est la plus honnête, la plus pieuse que le soleil éclaire dans sa course. Et ce prétendu pirate n'est autre que le noble et vaillant Raoul, sire d'Alonville, de Louville et de bien d'autres lieux, son cher et digne fiancé. Oui, sans doute, elle va le rejoindre en Terre Sainte; et cela est-il défendu? De vagues rumeurs lui ont rapporté que peut-être ce loyal chevalier aurait péri entre les mains des Sarrasins, pour être resté fidèle à sa foi. Et voilà que son cœur s'est ému; elle est pressé de savoir ce qu'il y a de vrai là dedans, et j'ai confiance qu'elle sera trompée de la bonne façon. Outre l'ardent désir qu'elle a de voir les lieux où Jésus-Christ est mort pour tous. Voyons: qu'est-ce qu'il y a à redire à cela?

— Rien. Mais on serait bien étonné dans Naples, si on savait que cette mendicante est d'une si haute naissance. Personne n'y voudrait croire; chacun rirait au nez de celui qui oserait le raconter.

— Alors, on pense bien autrement en Italie qu'en France. Allez voir à Chartres de quel respect on l'entourait, avec quelle attention on écoutait ses chants! Chacun vous dira que personne n'aurait souffert qu'on donnât une chiquenaude à la fille de chevalier Gislebert. Mais, en fin de compte, savez-vous où elle est?

— Mon Dieu! vous le savez sans doute aussi bien que moi: les nouvelles de ce genre-là volent assez vite.

— Celui de là-haut, reprit solennellement Olic, sait que je ne mens pas: j'ignore véritablement ce qu'est devenue ma chère petite Roselle, et j'en suis bien inquiet. Je vous serais obligé de me dire où elle est, et bien plus reconnaissant encore si vous aviez la bonté de m'y conduire.

— On ne vous y recevrait pas. En tout cas, vous ne vous y plairiez guère.

— Je me plairai partout où je serai avec elle et avec Tobi. Mais voilà des détours que vous faites, comme si vous aviez peur pour me dire la vérité.

— C'est qu'on n'aime pas trop dire ces choses-là. Enfin, puisque vous le voulez: elle est en prison.

— En prison! en prison! Oh! n'insultez pas à un pauvre aveugle, s'il vous plaît. Nécessairement, vous vous moquez de moi. En prison! Boschero, si vous êtes encore là, dites-moi donc si c'est le vérité. Ma petite fille serait-elle en prison?

— On le dit. Je n'osais pas vous avouer la vérité. Mais c'est la rumeur.

— En prison! dit le vieillard, en laissant tomber ses bras d'abattement et de tristesse. Ce n'est pas croyable. Tobi! notre petite qui est en prison!

En attendant prononcer son nom, Tobi releva le nez et se mit à japper.

— Jour de Dieu! partons vite, mon ami; allons-nous-en à travers les rues et les places de cette ville; il faudra bien que nous la trouvions. En prison! et

dans quelle prison, s'il vous plaît? Et où est-elle, cette prison?

— Tout le monde vous l'enseignera: c'est la prison de l'archevêché. Le crime dont elle est accusée ressort du pouvoir ecclésiastique.

— Le crime! Et de quel crime peut-on accuser une vierge aussi pure, aussi timide?

— D'un sacrilège. Il paraîtrait qu'elle aurait autorisé deux chevaliers à se battre pour elle, en exigeant qu'ils le fissent à l'église. Mais le fait est un peu embrouillé: les débats l'éclairciront, sans doute.

Olic, stupéfait, atterré, tremblait de tous ses membres, à ces étranges révélations. Il ne savait plus que dire, plus que penser, ni de quel côté diriger ses pas. Il se décide enfin à aller au hasard, sous la conduite de Tobi. Tout le long des rues, il entendait des chuchotements, des murmures, dont il devinait qu'il était l'objet.— Cherche, Tobi, cherche! répétait-il à chaque pas.— Et le pauvre petit animal, dans un empressement extraordinaire, s'agitait, flairait, grattait, jappait, semblait demander à chaque passant, à chaque porte, à chaque ouverture des nouvelles de celle que regrettait son maître. A la fin, saisi d'un trépignement extraordinaire, il s'arrête, s'élançe contre un mur, retombe, s'élançe de nouveau, et redouble ses aboiements et ses cris. Le troubadour a beau le tirer; il résiste. Le vieillard s'approche alors, palpe le mur, en haut, en bas, dans toute sa longueur; il ne sent rien qu'une surface unie.

— Et pourtant elle doit être là dedans, murmure-t-il, ou Tobi, pour la première fois de sa vie, nous dirait un mensonge. Peut-être y a-t-il une ouverture un peu plus haut. En tout cas, nous allons pousser un peu de creux, du vrai creux; et nous verrons si elle donnera signe de vie. Il me faut prendre un couplet de la *Captivité de la belle Judith*; c'était quelque chose de ce genre-ci, sauf que la demoiselle de Rais avait fait une sottise, si l'on en croit une chronique, et que celle-ci n'a rien fait, bien sûr.

Là-dessus, le vieillard entonne son couplet :

Je suis la pauvre prisonnière,  
Qu'une main criminelle enferma sans raison.  
Je n'ai point d'air, point de lumière;  
Quand la terre revêt sa beauté printanière,  
J'ai pour séjour une prison.

Olic prêta l'oreille, pour savoir si quelque écho répondrait. Il entendit des fenêtres s'ouvrir, quelques voix chuchoter; puis tout retomba dans le silence. C'était la nuit. Tobi remplissait cependant les interstices par ses jappements les plus éclatants; il semblait, comme son maître, chercher, non pas le plus creux, mais le plus aigu de sa voix. Le troubadour reprit :

En vain la calomnie amère,  
Comme un vautour cruel, s'attache sur mes pas:  
Je l'ose jurer par ma mère:  
Le mal que l'on m'impute est mensonge et chimère...  
Vous qui m'aimez, n'y croyez pas.

Les éclats retentissants de cette voix magnifique

remplissaient la rue et les rues adjacentes. L'émotion même du vieillard avait gagné ses chants; toute son inquiétude, toute sa tendresse semblaient être passées dans ces syllabes vibrantes. De nouveau, il prêta l'oreille; mais pas un son perceptible ne vint à lui, sauf ce murmure confus que l'on dirait être le ronflement d'une grande cité. Il fit alors quelques pas pour aller en avant; mais Tobi s'y opposa absolument: témoignant toujours par ses grognements et ses aboiements que là était l'objet qu'on cherchait.

— Il ne veut pas, grommela le vieillard; il faut bien lui obéir. Quand on n'a point d'yeux, et que personne ne veut vous prêter le secours des siens, on est obligé de s'en rapporter au témoignage d'un chien. Sans doute que le pauvre Tobi se trompe; mais moi je ne puis pas le redresser. Me voilà perdu, désorienté, au milieu de ce peuple dont je ne connais pas la langue, et qui n'a point de pitié pour moi. Ah! s'ils savaient ce que je souffre! Pauvre Roselle! aimable enfant! Est-il possible qu'on t'accuse! Et d'un tel crime! Toi, commettre un sacrilège? Ah! les montagnes changeront de place, avant que je croie une chose pareille. Mais la malice humaine est capable de tout... Eh bien! il ne me reste plus qu'à mourir. Mon vieux cœur n'est plus dans le cas d'y tenir. Je sens que le chagrin va le ronger... C'est inutile d'aller plus loin; en te perdant, j'ai tout perdu; autant expirer ici. Que Celui de là-haut reçoive mon âme!..

En disant cela, le vieillard s'assoit à terre, le dos contre la muraille, lève vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, et s'abandonne à sa profonde tristesse. Tobi se couche près de lui, le nez toujours tourné contre le mur, et grattant de sa petite patte, comme s'il eût espéré se faire un chemin à travers cet épais obstacle.

## XLII

### LE CHEVALIER INCONNU

L'armée chrétienne se consumait inutilement sous les murs de Damas. Tous les jours des combats avaient lieu, et, quoique, en général, l'avantage restât aux croisés, leurs rangs ne laissaient pas que de s'éclaircir. Les maladies se déclarèrent aussi parmi eux; la famine les pressait (car les Musulmans avaient pris soin de retirer tous les blés qui auraient pu servir à nourrir leurs ennemis); un soleil brûlant énervait leurs forces; et, pour comble de malheur, la discorde se mit parmi eux. Il s'agissait de savoir à qui Damas appartiendrait. Dans leur imprudente avidité, les seigneurs se disputaient déjà une proie qu'ils ne tenaient pas encore, qu'ils ne devaient jamais tenir. Chacun faisait valoir ses titres, proclamaient ses services; mais à mesure que le désir de posséder le nom de prince de Damas augmentait, l'ardeur à pousser les travaux du siège diminuait. Tout prétendant était plus occupé à se créer un parti et à l'entretenir, qu'à presser la reddition de la place. Parfois la mauvaise humeur, née de la jalousie, faisait négliger le devoir; et le progrès dû

au courage de la veille était détruit par l'incurie du lendemain.

Cependant, en dehors de la funeste influence des chefs, il existait un certain nombre de véritables croisés, de guerriers sincèrement voués au but de l'expédition. C'étaient, pour la plupart, de pauvres chevaliers, sans grand crédit, sans considération, n'ayant pour fortune que leur honneur et leur foi chrétienne. Plusieurs avaient appartenu à de hauts rangs; mais la pauvreté les en avait fait déchoir. Tel qui jadis avait commandé à de nombreuses lances, était maintenant réduit à servir comme le dernier mercenaire. Quelques-uns s'étaient attachés à tel ou tel baron; d'autres avaient mieux aimé rester isolés, et combattre, quand leur instinct les y poussait. Pour ceux-ci, la vie était cent fois plus dure; car, n'ayant point part aux distributions que les chefs faisaient à leurs soldats, ils manquaient souvent du strict nécessaire, et étaient obligés de marauder, çà et là, leur chétive subsistance.

Raoul avait pris place parmi ces derniers. Une sorte de dégoût éloignait de la familiarité des grands, à raison des scandales qu'ils donnaient trop souvent par la licence de leurs moeurs ou par les intrigues de leur ambition. Son âme droite et loyale ne pouvait s'accommoder de ces misérables tripotages, où des femmes voluptueuses faisaient ordinairement peser leur influence. Fidèle aux avis de son ami Cuthbert, impressionné d'ailleurs par le spectacle de sa mort, il s'était promis de n'appartenir qu'à son vrai Maître Jésus-Christ, de ne s'écarter en rien de la voie de l'honneur et de la foi. Aussi se plaisait-il surtout dans la compagnie de ces pauvres et vaillants guerriers, dont nous parlions tout à l'heure. Et eux, qui n'ignoraient rien de son nom, de sa haute naissance; qui avaient gardé souvenir du beau fait du Méandre, entouraient volontiers sa jeunesse de leur confiance et de leur respect. Ils le traitaient comme leur chef. En plus d'une occasion, ils s'étaient ralliés autour de lui dans le combat. Plus d'une fois, ils l'avaient suivi dans quelque généreuse entreprise; et, en général, le succès avait couronné leurs efforts. Le rare bonheur qui protégeait Raoul contre les traits de l'ennemi leur semblait surtout comme un signe de la faveur du ciel; en sorte que, quand ils se battaient à ses côtés, ils se croyaient moins exposés à la mort. On voyait ainsi de vieux soldats, par un trait d'humilité bien rare, faire céder leur expérience devant sa jeune et bouillante ardeur. Et lui, sans se prévaloir de cette différence, sans éprouver le moindre sentiment d'orgueil, acceptait cette preuve de confiance de leur part; mais sans omettre jamais d'éclairer son inexpérience des conseils de leur sagesse.

Or, parmi ceux qui se ralliaient ainsi autour de lui, il en avait surtout remarqué un, d'une bravoure signalée, que le danger trouvait toujours prêt, comme la victoire le laissait toujours modeste. Il l'avait vu plusieurs fois donner des preuves d'une intrépidité particulière. Car, si la manière de combattre d'alors exigeait, en général, la force et l'adresse physiques (avantages que les progrès des arts rendent aujourd'hui

d'hui moins nécessaires) ; l'espèce de guerre qu'exerçaient maintenant les croisés demandait encore bien plus cette double faculté. Qu'on se figure les abords de Damas, comme nous les ayons dépeints plus haut, c'est-à-dire une multitude de petits sentiers coupés de haies, de murs, de tours, de fossés, formant un labyrinthe inextricable ; et, engagés là-dedans, des guerriers isolés, ne pouvant agir qu'individuellement ; devant s'attendre à des pièges de toute sorte, exposés tantôt à des attaques à main armée, tantôt à des embuscades, recevant des projectiles du haut des tourelles, ou de dessus les murs ou de derrière les arbres, sans pouvoir deviner d'où le coup part, et encore moins s'en venger : et l'on aura une idée des difficultés qui attendaient ces braves et infortunés soldats de la croix. Si l'on y ajoute le chaleur du soleil, la faim, la maladie, le découragement, fruit de la discorde, on comprendra sans peine quel mérite avaient ces nobles paladins qui, sans espoir de profit, sans perspective de gloire, allaient, là, exposer leur vie.

Parmi tous, nous l'avons dit, Raoul en avait observé un qui, sans s'approcher jamais de lui, agissait cependant dans son rayon, et paraissait obéir, quoique de loin, à son impulsion. Témoin de sa bravoure sage et mesurée, il s'était plus d'une fois informé de son nom, et personne n'avait su le lui dire. Ces *incognito* prolongés qui seraient aujourd'hui impossibles, étaient alors très communs et très faciles, à raison de la grande liberté individuelle, et, aussi, à cause de cette sorte d'armure, qui était, pour le guerrier, une vraie prison portative. Enveloppé sous son étui de métal, le chevalier inconnu exerçait sans éclat sa belliqueuse ardeur. Si une tourelle était tombée sous l'incendie allumé par sa torche, si un ou plusieurs Sarrasins avaient mordu la poussière sous sa lance ou son épée, satisfait d'avoir rempli son devoir, il disparaissait de la foule, sans s'inquiéter de savoir si quelqu'un avait remarqué son haut fait, si un mot d'éloge, si un rayon de gloire viendrait payer son courage. Il n'avait point de tente, à lui, point d'asile connu. Ordinairement il dormait à l'abri du parapet qui bordait le camp. Si quelquefois le temps trop mauvais ne lui permettait point de coucher à la belle étoile, il allait demander un coin de tente, à quelque frère d'armes. Beaucoup le connaissaient, plusieurs l'avaient remarqué, personne ne savait son nom. N'ayant de part à aucune distribution officielle, il devait plus que tout autre éprouver de la difficulté à se nourrir. Aussi, l'avait-on vu une fois disputer aux chiens les restes d'un cheval mort. Une autre fois, on l'avait vu tombant d'inanition ; ce qui ne l'avait pas empêché de s'élaner au son de la trompette, et de faire des prodiges de valeur.

Ce courage patient, cette vertu solitaire charmaient Raoul, qui aimait le beau sous toutes ses formes, et excitaient en lui un vif désir de connaître ce vaillant guerrier. Le hasard servit enfin ses vœux. Un soir, dans l'attaque d'une tour, il le vit tenir tête à trois Sarrasins, se battre bravement, en tuer un et pour-

suivre les autres, Mais, s'étant embarrassé dans une haie, il tomba, et ses ennemis allaient se précipiter sur lui, quand Raoul, qui se trouvait à proximité, accourut à son secours, et fut assez heureux pour le dégager. Profitant alors de l'occasion, il chercha à lever le mystère.

— Je remercie Dieu, chevalier, de m'avoir mis à même de vous être utile. J'aurais fort regretté la perte du plus vaillant homme de l'armée.

— Et moi, à mon tour, répondit le guerrier, je vous remercie de m'avoir secouru dans ma détresse. Mes vieilles jambes m'ont fait défaut. On se persuade difficilement qu'on n'est plus jeune. Et l'âge ajoute à tous ses autres méfaits, celui de se méconnaître lui-même.

— C'est une oeuvre ingrate que celle que nous faisons. Si ce n'était le motif qui nous anime, il y aurait de quoi nous décourager.

— L'esprit de Dieu crée cette entreprise ; l'esprit de l'homme la gâte. C'est la loi.

— Pour qui êtes-vous, guerrier ? Est-ce Archambaud de Bourbon, le comte de Nevers, Thierry de Flandre ou tout autre prétendant qui a votre suffrage ?

— Je suis pour Jésus-Christ. C'est pour son honneur que je suis venu et que je combats, et non pour faire les affaires d'un simple mortel. D'ailleurs, je n'ai pas de suffrage à donner. Mon lot est de vivre solitaire et de mourir inconnu : je n'en demande point de meilleur.

— Oui, j'ai remarqué que vous aimez à vivre en dehors de la société de vos frères.

— Pardon, jeune homme ; j'aime à combattre au milieu d'eux. Là, nous avons un but commun, un devoir commun, un drapeau commun : je m'y rends avec joie. Mais une fois le combat fini, le croisé s'en va, l'homme reparait. Dès lors, je me retire à l'écart, pour ne point prendre part à leurs discordes ou à leurs stériles débats.

— A quel drapeau appartenez-vous ?

— A celui de Jésus-Christ, vous dis-je.

— Mais, outre cela, n'êtes-vous pas attaché à la suite d'aucun de ces nobles barons ?

— D'aucun. Ma place aurait pu être marquée au milieu d'eux ; j'aurais dû compter de nombreuses lances sous mes ordres ; et je suis seul, pauvre et inconnu, dédaignant la faveur, n'ambitionnant qu'un suffrage : celui du Maître du ciel et de la terre.

A mesure que le chevalier avançait dans son discours, le sire de Louville sentait croître son admiration pour cette mâle et austère vertu, qui ne cherchait qu'en elle-même sa récompense. Il ne se rendait pas compte de l'impression que faisait sur lui cette voix, quoique voilée par l'effet de la visière que l'inconnu ne levait pas. La curiosité le pressait de pousser plus loin ses investigations, quand il vit le guerrier faire un mouvement pour s'éloigner.

— Je regrette, lui dit-il, que vous ne jugiez pas à propos de me dire votre nom. Il m'eût été agréable de savoir à qui rattacher l'estime que vous m'inspirez.

— Ce serait inutile. La main qui dirige tout, n'a pas assigné aux astres le même éclat ni la même grandeur. Il en est qui doivent briller à tous les yeux, il en est qui ne projettent qu'une lueur médiocre, il en est que l'oeil a peine à découvrir dans les profondeurs de l'infini. Mais ceux qui éblouissent le mieux le regard de l'homme sont peut-être les plus petits, vus de l'immensité; tandis que ceux qui nous échappent brillent d'une incomparable splendeur. Laissons au Maître le soin de démêler le mérite de chacun.

— Votre doctrine est sage, ô chevalier de la croix! J'aurais une grande joie à vous entendre quelquefois tenir de semblables discours, au lieu de ces conversations frivoles ou licencieuses qui trop souvent fatiguent mes oreilles. Venez avec moi: je vous offre la moitié de ma tente, le peu que je possède; remplacez pour moi le guide excellent que le ciel m'a ravi.

— Cuthbert fut le modèle du chevalier chrétien, reprit le croisé. Il a quitté cette terre trop vite, et pourtant il a bien fait. Nous aurions besoin de quelques âmes comme la sienne; mais il a trouvé plus sûr d'aller chercher sa récompense.

— L'avez-vous connu? On le dirait, à voir la manière dont vous en parlez.

— Il m'honora de son amitié. J'avais souvent, et trop rarement encore, le bonheur de le voir. Que de fois il soutint mon courage! Que de fois il me donna des nouvelles de ceux... qui m'intéressent!

— Avez-vous donc encore quelques parents au monde?

Le vieux chevalier baissa la tête, et resta assez longtemps sans répondre.

— Oui, répondit-il enfin. Un lien encore, et un lien... qui peut devenir double.

— Vous me parlez par énigmes. J'en ai regret: car si je connaissais vos peines, peut-être pourrais-je les soulager. Vous savez qu'un chagrin partagé est à moitié guéri.

— C'est déjà fait. Une moitié de ma peine est soulagée... Mais l'autre!

— Je ne vous comprends pas.

— Et peut-être cela est-il bon. La Providence nous cache une bonne partie des réalités, et en cela surtout elle est sage. L'homme qui pourrait percer l'étendue de l'espace, ou la durée du temps, serait bien à plaindre. Vous-même, sire de Louville, savez-vous tout ce qui vous concerne? Vous rendez-vous compte de toutes les situations qui vous intéressent?

— Non, chevalier; et c'est là ce qui me fait souffrir. Il en est une, surtout, sur laquelle je voudrais bien avoir des renseignements. Mais l'espace est si inflexible et le temps si avare!

— Et la jeunesse si imprudente! Et le coeur d'une femme si mobile! Et les ennuis de l'attente si fatigants!

Raoul rougit à ces mots, comme à une allusion personnelle. Il ne comprenait pas quel sens le guerrier pouvait y attacher.

— Oui, reprit-il; vous mettez le doigt sur ma plaie. Je souffre de n'avoir pas les ailes d'un oiseau pour...

— Fuir cette terre ingrate, ces travaux inutiles?

— Non, non. Pas plus que le grand saint Martin, je ne refuse le travail.

— Pour voler sur la terre de France?

— Oui.

— Sur la tour du Puiset? Elle est vide.

Les joues de Raoul se colorèrent d'une vive rougeur. Une grande inquiétude, un trouble indéfinissable le saisissant tout à coup, il resta sans rien dire. Il n'osait pas pousser plus loin ses questions, et il ne voulait cependant pas rester dans une cruelle incertitude.

— Achevez! dit-il enfin, par un brusque mouvement d'impatience. Ne me refusez pas un mot d'explication. Vous me connaissez, je le vois, aussi bien que je vous connais peu. Qui êtes-vous donc, encore une fois? Pourquoi vous enveloppez-vous dans le mystère?

Le chevalier secoua la tête et ne répondit rien.

— Au moins dites-moi comment vous savez ce que vous affirmez là, et de qui vous voulez parler? Est-ce Roselle de Châtillon que vous avez en vue dans ces phrases mystérieuses?

Le guerrier inclina la tête en signe d'affirmation.

— Et elle aurait quitté le Puiset, où je la croyais si sûre? Savez-vous pourquoi? Le sire Everard l'aurait-il chassée, tuée, peut-être?

Le vieux soldat ne répondit ni par parole ni par signe.

— Alors, vous me jetez dans une incertitude cruelle. Déjà de vagues rumeurs étaient venues jusqu'à mes oreilles; mais leur nature contradictoire me rassurait. J'aimais à croire que ce n'étaient là que des fables, inventées par la légèreté ou par la malice. Et, à cette heure même, je ne sais que penser de votre propre témoignage. Je n'ose le ranger parmi ces discours hasardés, que le vent apporte et remporte; et je ne puis cependant y faire fond, puisque vous me refusez toute explication. Croisé, votre conduite est peu noble à mon égard.

La main du soldat saisit celle de Raoul, et la serra vivement.

— Je ne saurais vous satisfaire, lui dit-il d'une voix émue. Les chiens ont mangé celui qui pouvait m'en dire davantage...

— Les chiens?

— Ne prenez pas ceci pour une plaisanterie; quelques phrases vous l'expliqueront. En Cilicie (car j'étais de la bande infortunée qui prit cette route fatale), pressés par la faim, nous attaquâmes, au nombre d'une centaine, une petite ville, dont les habitants nous avaient refusé des vivres. Le désespoir, vous le savez, porte à toutes les extrémités. Les malheureux habitants demandaient grâce: ils n'avaient pas de guerriers pour garnir leurs murailles: vu que tous les hommes valides étaient à la suite d'un chef du pays. Mais nous, sans écouter les supplications de ces femmes et de ces enfants, nous commençâmes l'attaque pendant une nuit. J'avais fait connaissance avec un compatriote, qui m'avait parlé de ma patrie, dont il était arrivé tout récemment. Interrompu

par le signal du combat, il remit à un autre moment la suite de son histoire. Mais si les guerriers manquaient dans cette bourgade, il y avait un autre genre de défenseurs qui surent les remplacer. Une armée de chiens s'élança sur nous. Habités à faire toutes les nuits la garde des remparts, ces animaux déployèrent une habileté et une rage dont on se ferait difficilement idée... Nos armures (bien endommagées, hélas!) ne nous mettaient point à l'abri de leurs cruelles morsures. Beaucoup tombèrent sous leurs dents féroces: il fallut reculer. Le lendemain, quand je cherchai mon ami de la veille, je le trouvai; et les chiens se disputaient ses restes. Que vous dirais-je donc de plus? Il m'a appris que Roselle de Châtillon avait quitté le Puiset, en compagnie d'un vieux serviteur. Et c'est tout. Ce qu'elle est devenue depuis, peut-être le savait-il; mais il n'a pu me le dire. Les chiens, la mort, ne l'ont pas voulu.

Raoul baissa la tête à cet amer récit. Il n'apprenait rien de nouveau; mais n'est-ce rien que de sentir une plaie se rouvrir? L'incertitude, qui le tourmentait jusque-là sur le compte de sa fiancée, semblait prendre le caractère de la certitude. Il devenait pour lui hors de doute que cette vierge infortunée avait fui du manoir du Puiset. Mais pour quelle cause? Mais dans quel but? C'était là que son imagination avait beau jeu.

Il rêvait, il s'attristait encore, et le chevalier était déjà loin. Son esprit resta tellement absorbé, qu'il ne s'aperçut pas même de son absence. En se reportant au jour où il recevait de sa fiancée l'ordre de partir, la pensée lui venait qu'il aurait bien fait, et pour elle et pour lui, de suivre son premier instinct. Mais tournant bientôt les yeux du côté de Jérusalem, il refoula ce sentiment comme une lâcheté. *La vertu avant l'honneur*, lui avait dit un ami mourant. A plus forte raison, la vertu avant le bonheur terrestre.

## XLIII

## UN INTERROGATOIRE

Le vieux troubadour pleurait encore, quand un bruit de pas vint le distraire. Un homme s'approchait de lui, et lui demandait en français son nom et sa patrie.

— Je n'en ai plus! je n'ai plus ni nom ni patrie! répondit-il, avec un gros soupir. J'ai tout perdu en ce monde: il ne me reste qu'à mourir.

— Il ne se peut pas que vous soyez sans un nom ni sans lieu d'origine.

— Non, sans doute, puisque me voici, et que j'ai dû prendre naissance quelque part. Mais à quoi cela me sert-il d'avoir un nom et un pays? Ah! j'ai vu le temps que je songeais à aller mourir au lieu où j'ai vu le jour, près de la croix où ma pauvre mère me mit au monde (car je suis né au pied d'une croix). Mais maintenant, c'est fini. Du moment où j'ai été témoin d'un malheur aussi grand, il ne m'est plus pos-

sible de traîner encore l'existence. Que Celui de là-haut veuille bien recevoir mon âme!

— Cependant monseigneur l'Archevêque désire vous voir.

— Jour de Dieu! qu'est-ce vous dites là? Monseigneur l'Archevêque! Cela n'est pas possible. Mon nom, puisque vous le désirez, c'est Orluc; mon pays, c'est Cominges; mon état, c'est troubadour, chantant des lais de Palestine. Voilà toute mon histoire.

— Orluc! c'est bien cela. Vous étiez avec cette jeune fille d'Espagne?

— D'Espagne? Pas plus que vous, d'Espagne. Elle est de la fine fleur de France, comme je suis prêt à le jurer sur les reliques de saint Janvier, ou de n'importe quel autre saint.

— C'est ce qui s'expliquera. Ayez la bonté de me suivre.

— Vous suivre! As-tu entendu, Tobi? Voilà qu'on nous mande chez monseigneur l'Archevêque. C'est un honneur bien grand qu'on nous fait. Il est vrai que celui de Téroouanne nous a fait chanter un lai ou deux de Palestine; mais il était moins élevé dans l'Eglise de Dieu que le prélat chez qui nous allons. Il faudra être sage, Tobi, et ne pas faire la moindre sottise. Allons, mon ami, en avant!

Nous devons noter que Tobi ne se prêtait que difficilement à cet ordre de départ. Son petit museau flairait toujours; ses oreilles dressées écoutaient attentivement; sa physionomie éveillée, inquiète, semblait attendre un signe décisif, l'éclaircissement d'un doute. Il fallut donc que l'aveugle le tirât violemment pour le faire obéir. Mais à peine Orluc lui-même avait-il fait dix pas, qu'il s'arrêta, pencha la tête sur son épaule, écouta à son tour, pour savoir s'il avait bien entendu ou s'il était le jouet de quelque illusion. Cette pause ne fut qu'un instant, et aussitôt il dit:

— Tu avais raison, Tobi, oui, jour de Dieu! tu avais raison. J'entends par là un petit sifflet, qui ressemble bien à celui de l'oiseau du Paradis. Mon Dieu! serait-il possible que je la retrouvasse encore! Je crois que je mourais content.

Mais les ordres réitérés du guide obligèrent Orluc à marcher.

S'était-il trompé? Non. L'instinct de Tobi avait bien deviné que la prisonnière était là, et c'était bien sa voix que le troubadour venait d'entendre.

Pendant qu'elle sommeillait, vaincue à moitié par l'ennui, à moitié par la fatigue, le guichet s'était encore ouvert; mais cette fois, à côté de la tête de la mégère, avait paru une physionomie gracieuse, une belle tête de jeune homme, aux yeux vifs, aux cheveux noirs, à la peau brune, pleine d'une singulière expression d'intelligence et de noblesse. Il regarda longtemps, cherchant à démêler, à travers l'ombre épaisse, les traits de la captive. Pour celle-ci, elle était si appesantie par sa somnolence, qu'elle n'aurait pu assurer si elle avait réellement vu, ou si elle avait rêvé. Mais, une heure après, elle se relevait, comme d'un bond, sous la vague impression d'une voix lointaine, ainsi que la jeune biche au bruit éloigné du

cor. Les sons éclatants du troubadour avaient pénétré par une ouverture étroite, placée à douze pieds au-dessus du sol.

— C'est lui, s'était-elle dit. Il n'y a pas, ce me semble, deux voix comme la sienne sous le ciel. Mon Dieu ! cela me court dans les veines, cela me remue le cœur, comme si je ne l'avais pas entendu depuis un siècle. Mon oreille se fait-elle illusion ? Voilà le jappement aigu de Tobi. Mais non... je rêve ; je suis malade, je suis triste ; il est probable que je prends le tintement de mes oreilles pour des réalités...

Elle retomba ainsi dans son demi-sommeil. Puis, quelque temps après, se ravisant, elle se demanda pourquoi, elle aussi, n'essaierait pas de faire parvenir de ses nouvelles à son ami, puisque l'ouverture qui lui avait transmis ses sons ne serait pas plus avare pour elle. Ce fut alors qu'elle se mit à chanter quelques couplets mêmes des lais du troubadour. Mais comme nous l'avons dit, en ce moment, un ordre sévère entraînait le vieillard, il ne savait où, il ne savait pourquoi. De tant de singulières aventures de sa vie, celle-ci était la plus singulière.

Il arriva enfin à une splendide demeure, à un palais. C'était le séjour du gouverneur de la ville. L'or, le marbre, les bois précieux brillaient de toutes parts ; mais peu importait au pauvre vieillard, à qui le don de la vue était refusé. Cependant, il sentit à la difficulté de se tenir debout sur ces dalles de marbre qu'il entra dans l'habitation d'un grand. La sonorité de l'air, les échos prolongés l'avertissaient de la longueur des salles, pendant que son odorat même le prévenait aussi, à sa façon, qu'il n'était pas dans l'atmosphère de l'indigence.

— C'est du grand, c'est du profond tout ceci, songait-il. Pour sûr, ceux qui demeurent ici ne manquent de rien. Je pense que c'est quelque chose comme les grandes salles du comte de Cominges, que j'ai vues dans mon enfance, où l'oeil se perdait dans l'obscurité et l'étendue. Mais ceux qui logent dans des palais ne sont pas toujours les plus heureux. On peut être aussi tranquille dans une pauvre chaumière que dans une maison tout de marbre et d'or. Celui de là-haut n'a eu pour habitation qu'une étable et une pauvre cabane : pourtant, il était Dieu, Souverain Seigneur de toutes choses. Voilà Tobi qui remue : c'est qu'il y a du nouveau.

Une porte s'ouvrait en effet, et cinq ou six personnages entraient dans cette salle, richement éclairée. Nous ne nous arrêterons pas à les décrire : nous nous contenterons de dire que c'étaient des prêtres, formant le tribunal ecclésiastique. L'Archevêque était à leur tête : homme vénérable par son âge et sa vertu. Un seul des membres, le greffier, était laïque, et seul il savait le français. Quand tout le monde eut pris place, le prélat fit approcher un siège, où le mendiant pût aussi s'asseoir. Celui-ci le tâta avec soin, en étudia la forme et les contours ; puis, ramenant Tobi à lui, il s'assit, posa ses deux mains sur son bâton, sa tête sur son épaule gauche ; et, levant vers le ciel ses deux prunelles sans regard, il attendit ce qu'on allait faire de lui.

C'était une singulière affaire que celle qui avait jeté Roselle en prison et amené Olric devant un tribunal. Depuis trois ou quatre jours que les pèlerins étaient à Naples, la présence de Roselle n'avait pu passer inaperçue. Tous les yeux avaient été frappés de son admirable beauté, de sa modestie, de sa contenance, à la fois humble et distinguée. La petite croix qu'elle portait au bras excitait encore plus l'étonnement. On se demandait quel motif pouvait conduire une enfant si belle et si jeune à la Terre Sainte. Et, là-dessus, plus d'une supposition s'était bâtie. Les plus sages disaient qu'elle s'y rendait par motif de piété ; quelques autres opinaient qu'elle allait, là, jouer le rôle de tant d'autres dames, dont la conduite commençait à être connue en Europe. La présence du vieux troubadour formait encore une singularité de plus. Et quand on vit cette jolie enfant aller elle-même de porte en porte demander l'aumône, et déployer, pour cela, une des plus belles voix qu'il fût possible d'entendre, l'étonnement fut à son comble. Le tumulte que causait le départ des croisés se tut un moment devant cet événement étrange. Non seulement les gens du peuple écoutaient ces magnifiques accents, qu'une langue étrangère rendait encore plus attrayants ; mais des personnages de haut rang s'arrêtaient pour y prêter l'oreille. Quelqu'un s'étant avisé de dire que c'était une jeune Française des frontières de l'Espagne, le bruit s'en répandit aussitôt, mais en changeant de forme, selon la coutume. Bientôt, Roselle se trouva Espagnole ; et, un peu plus loin, on la déclara de la famille des Guzman d'Alfarache.

Une seule fois, elle avait paru sur le port, et sa présence y avait fait sensation. Par hasard, deux chevaliers se disposaient à s'embarquer, quand leur attention se fixa sur elle. Amis des aventures, jeunes, aisés à enflammer, ils s'éprirent de cette jeune étrangère, jusqu'au point de perdre de vue l'objet de leur ambition, et de laisser partir la flotte sans eux. Au moment de lever l'ancre, en vain les chercha-t-on : ils avaient disparu. Cependant, déguisés sous leurs armures, ils parcouraient les rues, épiant toutes les occasions de voir, d'entendre celle qui faisait l'objet de leur passion. Comme ils s'étaient cachés l'un de l'autre, chacun d'eux croyait son ami parti. Mais ils se rencontrèrent bientôt sous la forme de chevaliers armés de pied en cap, s'attachant au pas de la belle mendicante ; et, dès lors, la jalousie vint ajouter chez eux sa flamme à celle de l'amour. L'un s'était approché de Roselle pour lui donner un sou d'or, l'autre s'avança aussitôt pour lui en donner deux. La colère s'empara du premier ; il s'ensuivit un échange de gestes menaçants et de paroles injurieuses. Leur accent les trahissant l'un à l'autre, ils n'en conçurent qu'une plus grande fureur ; les deux amis de la veille étaient devenus des ennemis acharnés. Enfin, comme Roselle, qui ne soupçonnait rien de tout cela, entra dans la cathédrale pour satisfaire sa dévotion, les deux rivaux s'y trouvèrent en même temps qu'elle. Là, leur passion et leur jalousie se réveillant plus fort, les aveuglèrent au point de leur faire oublier la sainteté du lieu. Ils mirent



l'épée à la main et se battirent. Nous avons raconté comment Roselle, après avoir inutilement essayé de les calmer, donna l'alarme au dehors. Cette circonstance fit croire qu'elle connaissait la cause de cette lutte. Une parole imprudente ou méchante d'un des adversaires laissa même entendre qu'elle avait exigé cette lutte meurtrière : promettant de donner sa main au vainqueur. Ces bruits, rapportés avec la rapidité de l'éclair, déterminèrent l'autorité à la faire arrêter provisoirement, en même temps que les duellistes. Le fait s'étant passé dans une église, emportait l'excommunication : par conséquent, il ressortissait du tribunal ecclésiastique. On enferma donc la pauvre innocente dans une vieille prison de l'archevêché, en attendant qu'on statuât sur son sort. Mais le prélat, informé qu'elle voyageait en compagnie d'un vieillard aveugle, désira d'abord voir celui-ci, dans l'espoir d'en tirer quelques éclaircissements propres à jeter du jour sur l'événement.

Le lecteur doit donc se figurer le vénérable troubadour dans la situation où nous le peignons tout à l'heure, mais singulièrement préoccupé de ce qu'on va lui dire, de ce qu'il va apprendre. Plus sa cécité le rend insensible à la pompe qui l'environne, plus il est recueilli en lui-même et inquiet du sort de sa chère petite. C'est un mystère pour lui que tout ce qui a pu se passer. L'idée qu'un archevêque, qu'un saint prélat s'occupe de l'affaire fait sur lui une impression qu'on ne saurait rendre. Il paraîtrait donc qu'il y aurait au fond quelque chose de grave ! Et pourtant il ne peut se résoudre à croire cette vierge coupable : il faut que quelque mauvaise fortune se soit attachée à ses pas. C'est dans une crainte mêlée d'impatience qu'il attend la première parole qui lui sera adressées.

Sur un ordre du pontife, le greffier expose en mauvais français l'état de la question ; c'est-à-dire ce que nous avons raconté plus haut, et la raison pour laquelle le mendiant est appelé à témoigner.

— Quel est votre lieu d'origine ? demanda-t-il au troubadour.

Olruc se lève, s'incline profondément, et répond :

— Je suis né dans la ville de Cominges, une belle et vieille cité, dont tout le monde a entendu parler. Je ne sais pas s'il y en a une plus magnifique que celle-là : soit à cause de sa belle cathédrale, soit...

— Quel état exercez-vous ?

— Troubadour, seigneur, troubadour. C'est le seul que j'aie pu exercer depuis que Celui de là-haut m'a privé de mes yeux. Seulement, je le dis à la gloire du grand saint Martin, qui m'en a inspiré la résolution : jamais je n'ai chanté les amours profanes ; je ne consacre ma voix qu'au divin amour et aux lais de Palestine. Si Tobi pouvait dire deux mots, il vous l'attesterait ; car...

— Nous avons quelque peine à vous croire. D'ordinaire les hommes de votre profession ne se font point scrupule de servir d'organe aux passions, de servir même d'intermédiaire aux relations coupables, en allant chanter au pied des tourelles de prétendus lais qui ne sont que de damnables messages.

— C'est vrai, c'est vrai ; ce que vous dites là est le cœur même de la vérité. Mais le grand saint Martin n'aurait pas souffert qu'Olruc commit un tel péché. Ah ! que ma langue s'attache à mon palais, plutôt que je me laisse aller à...

— Enfin, où avez-vous connu cette jeune Espagnole ?

— Mais, jour de Dieu ! elle n'est pas Espagnole. Elle est née, pour ainsi dire, au cœur de la France, auprès de la grande église de Notre-Dame de Chartres : cette belle cathédrale que celle de Cominges ne peut...

— Enfin, où l'avez-vous vue pour la première fois ?

— Ah ciel ! je n'ai jamais eu l'honneur de la voir. Il y avait longtemps que Celui de là-haut m'avait ôté mes yeux, quand sa voix de rossignol vint frapper mes oreilles. Je me flatte de me connaître un peu en fait de voix, et de chanter : eh bien ! je dis que pas une...

— Répondez à ce qu'on vous demande. Depuis quand la connaissez-vous ?

— Il n'y a guère qu'une couple d'années que j'ai fait sa connaissance. Elle est si jeune ! Et puis... Mais cela serait long à raconter. Faut-il vous en faire l'histoire ?

— C'est inutile. Dites-nous ce que vous savez de ses relations avec ces jeunes chevaliers.

— De quels chevaliers parlez-vous ? répondit le troubadour étonné. Je prends à témoin le saint évêque de Tours, et même son frère le bienheureux Janvier, évêque de Bénévent, qu'elle n'a jamais eu la moindre relation, et surtout la moindre relation coupable, avec qui que ce soit. Elle est la pureté et l'innocence mêmes. Je voudrais que ce pauvre pénitent, Jacopo de Vérone...

Ici, la fine oreille du vieillard entendit un murmure s'élever dans l'assemblée, ce qui l'obligea à s'arrêter, pour chercher à savoir de quelle nature il pouvait être. Il ne tarda pas à deviner qu'il était improbable.

— Avez-vous eu des rapports avec ce malheureux ? lui demanda le greffier. Par quel hasard avez-vous communiqué avec cet excommunié ?

— Que Dieu me pardonne ! répondit l'aveugle, si j'ai blessé en rien les lois de la discipline. C'est auprès de Gaète que nous l'avons rencontré...

— Cela suffit : il était hors du diocèse, il commençait sa pénitence. Revenons. Est-il possible que vous ignoriez l'événement qui fait bruit dans toute la ville ? Ne savez-vous rien du duel qui s'est passé dans la cathédrale ?

— Rien de rien, Dieu de mon cœur ! Je ne connais rien de ce que vous voulez dire. Il y a trois jours que nous sommes à Naples, attendant que quelque âme charitable veuille bien nous donner place sur un vaisseau. Mais, par malheur, on est parti sans nous : ce qui va, je crois, être un grand embarras pour cette pauvre enfant. Mais sa confiance en la Providence est si grande, qu'il...

— Ne serait-ce point un tout autre motif qui l'aurait retenue ici ?

— Et quel motif, mon Dieu ?

— Celui dont je vous parlais tout à l'heure : quelques relations, quelques intrigues coupables, ou au moins dangereuses, avec des chevaliers.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le troubadour, en levant les bras vers le ciel, vous qui scrutez les cœurs et les reins, vous savez si cette innocente vierge est capable de ce dont on l'accuse. J'adore le décret de votre Providence, qui permet qu'elle soit mise à la rude épreuve de la calomnie. Mais cependant souffrez que sa vertu en sorte triomphante ; ne laissez pas l'innocence périr sous les traits des méchants.

— Enfin, que savez-vous de ses antécédents ? Quelle était sa conduite ? sa réputation ? Ne cachez rien : car il importe qu'on sache la vérité.

— Y en a-t-il un là ? dit l'aveugle.

— Un quoi ? Que demandez-vous ?

— S'il y en a un, qu'on l'apporte. Je parle du livre des saints Évangiles.

On accéda à la demande du vieillard. On apporta le volume sacré, et Olric, après l'avoir palpé d'abord, se lève, dépose son bâton, baisse un moment la tête, et, touchant solennellement le livre, dit, après s'être recueilli :

— Comme l'Évangile est la parole de Dieu même, je jure que Roselle de Châtillon, depuis que j'ai l'honneur de la connaître, est un modèle accompli de piété, de douceur et d'innocence. Je jure que jamais, à mon su, elle n'a blessé, ni en parole ni en action, la plus belle des vertus. Je jure que, autant qu'il est à ma connaissance, elle n'a pas d'autre intention, dans le voyage qu'elle a entrepris, que d'aller visiter les Saints Lieux, et d'y rejoindre, s'il vit encore, le noble et féal chevalier Raoul d'Allonville, sire de Louville, son fiancé. Et si ma parole n'est pas en tout ceci conforme à ma pensée, je consens à être puni par le Seigneur comme un vil parjure.

Cela dit, le bon aveugle se rassied, pose ses deux mains sur son bâton, et attend en silence ce qui va suivre. Le ton grave et solennel dont il avait prononcé son serment, ses cheveux blancs, sa figure vénérable, l'infirmité même dont il était atteint et les haillons qui le couvraient, émurent les juges, l'archevêque en particulier. Celui-ci fit dire par l'interprète :

— Nous acceptons votre serment comme une présomption favorable, très favorable même, à la cause de cette jeune fille. Cependant, la gravité de l'accusation, le scandale qui en résulte, le devoir même de notre charge, nous obligent à ne procéder qu'avec sagesse. En attendant, on vous logera convenablement. Sa Grandeur vous offre un asile dans son propre palais.

A ces paroles, les larmes coulèrent des yeux du bon vieillard.

— C'est trop d'honneur que me fait monseigneur ; je n'en suis pas digne. Et, pour dire la vérité, je prie Sa Grandeur de recevoir mes remerciements, et de me permettre de ne pas profiter de son offre. J'aime mieux qu'on me mène dans la prison, qu'on me permette au moins de coucher près de la porte.

Je trouverai moins dure la pierre du seuil, que le lit le plus moelleux ailleurs. Tobi et moi nous avons besoin d'entendre cette douce voix ; sans quoi nos cœurs sont tristes. N'est-il pas vrai, Tobi ?

Le petit chien se mit alors à grogner, à remuer la queue, à sauter contre son maître, qui le prit en ses bras, le serra contre son cœur, et le remit à terre. Cette scène naïve émut les assistants. On fut un moment sans savoir quoi répondre.

— Monseigneur, reprit enfin l'interprète, pense qu'il est possible de tout accorder. On vous conduira dans la prison ; vous pourrez voir votre...

— Ah ! la voir ! dit ici l'aveugle, d'un ton mélancolique ; Celui de là-haut m'a refusé cet honneur. Mais c'est assez pour moi d'entendre sa voix si douce, de baiser sa main, de lui dire des mots de tendresse. Tobi, lui, la verra, et lui lèchera les mains, et en recevra des caresses, bien sûr.

— Enfin, vous pourrez conversez avec elle, et ensuite on vous ramènera au palais, où vous aurez le vivre et le gîte jusqu'à ce que tout ceci soit décidé. En attendant, voici trois sous d'or que notre seigneur et maître vous donne.

— Jour de Dieu ! répondit le troubadour plus vivement ému, je ne les accepte que pour elle. Si nous les avons eus, il y a trois jours, peut-être ne nous aurait-on pas refusé une place à bord, et toutes ces misères ne seraient pas arrivées. Mais que la volonté de Dieu soit faite !

Le tribunal se leva, et un guide vint prendre le troubadour et le conduire à la prison.

(A suivre)

## QUE FAIRE POUR MAL ÉLEVER UN ENFANT

1. Commencez par lui donner, tout petit, quoi que ce soit qu'il vous demande.
  2. Parlez devant lui de ses qualités incomparables.
  3. Dites devant lui qu'il vous est impossible de le corriger.
  4. Ne soyez pas d'accord, père et mère, en sa présence et à son sujet.
  5. Laissez-lui croire que son père n'est qu'un tyran, qui n'est bon qu'à le châtier.
  6. Que le père méprise la mère en sa présence.
  7. Ne faites pas attention aux amis qu'il fréquente.
  8. Laissez-lui lire tout ce qu'il voudra.
  9. Cherchez à gagner de l'argent pour lui, sans lui donner de bons principes, et laissez-lui l'argent entre les mains.
  10. Laissez-le sans surveillance pendant les heures de récréation.
  11. Châtiez-le pour une sottise et riez de ses vices.
- Et vous êtes sûr de réussir.